



© SERGE BRUSSOLO

Numéro d'éditeur 978-2-9564640

ATTENTION ! Reproduction interdite

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du lecteur. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'auteur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

ISBN 978-2-9564640-8-2

**Que cache ce musée désaffecté perdu en plein désert ?**

**Pourquoi des foules entières, cédant à une inexplicable panique, fuient-elles la ville pour trouver refuge dans cette ruine abandonnée, même si cela les condamne à mourir d'une étrange façon ?**

**On raconte bien des choses à propos de cet édifice au passé trouble, des légendes effrayantes...**

**Dépêchée par les sections de Reconnaissance militaires, Ana, l'éclaireuse capable de déchiffrer les traces de l'invisible, découvrira-t-elle la vérité, ou sera-t-elle à son tour victime du même mirage ?**

# SOURIRE DE SABLE

© SERGE BRUSSOLO

*Solitudinem faciunt pacem appellant*

Tacite

1.

La ville...

La ville est intacte, si l'on peut dire. Elle n'a souffert d'aucun bombardement et l'on chercherait en vain des traces d'incendie ou d'explosion. Non, c'est autre chose, mais quoi ?

Ana, qui laisse son regard courir de façade en façade, a la conviction de contempler un corps mort. Une carcasse. L'exosquelette évidé d'une bête fabuleuse échouée à la lisière du désert et du Temps. L'un de ces pachydermes mythiques que les vers et les insectes rongent de l'intérieur, vidant peu à peu l'animal de ses organes jusqu'à le réduire à une simple enveloppe écailleuse, ossifiée, hérissée de défenses chitineuses.

Et pourtant, il y a quelques semaines, la ville portait encore un nom célèbre qui faisait rêver les humains : Las Vegas. Un nom symbole de richesse, de jouissance, de luxure, de plaisirs faciles et tarifés. Elle regorgeait de casinos, de boîtes de nuit, de bordels, d'hôtels de la taille d'un paquebot. Ses rues, de la largeur d'un fleuve, étaient surplombées d'enseignes géantes clignotant telles des étoiles capturées par les hommes et enchaînées aux buildings afin d'enluminer les bas plaisirs des touristes en goguette.

— Ne vous cassez pas la tête, soupire le major. Il n'y a pratiquement plus personne. Je l'ai spécifié dans mon rapport.

— Vraiment ? insiste la jeune femme vêtue d'un treillis militaire poussiéreux.

Le major, pareillement équipé, arbore une soixantaine fatiguée. Sa « boule à zéro » ne sert qu'à dissimuler une calvitie très avancée. Son corps massif est soutenu par une architecture complexe de muscles ramollis par l'âge. Il se

nomme Erkart, mais Ana soupçonne ce patronyme d'être un simple *alias*. Erkart est en charge de la zone ZH24, qui englobe la ville... et le désert. Le foutu désert. Erkart sera son *case officer*, au cours des semaines à venir elle dépendra de ses décisions, bonnes ou mauvaises.

—C'est arrivé d'un coup, marmonne-t-il, la cité s'est vidée en l'espace d'une nuit. Ils ont quitté les casinos, les bars, pour s'enfoncer dans le désert. Fallait voir ça. Un véritable exode, un millier de personnes en file indienne, crapahutant dans le sable en chaussures et costume de ville. Certaines nanas portaient encore la robe de soirée qu'elles exhibaient au casino deux heures auparavant, et leurs talons aiguille. Ils marchaient, en silence, indifférents au froid glacial de la nuit, au vent de sable qui leur soufflait à la gueule. Les vieux, les jeunes, les gosses... Tous à la queue-leu-leu, avec la même expression de somnambule.

—Vous n'avez pas essayé de les retenir ?

—Trop nombreux. Il en sortait de partout, comme des fourmis dont on aurait arrosé le nid avec de l'essence. Mes gars ont vite été débordés.

—Et où allaient-ils ?

—On n'en sait rien. Le désert est immense. On suppose qu'ils se dirigeaient vers le « musée ». Ce truc avait l'air de les attirer comme un aimant. C'est du moins ma théorie, ça n'engage que moi. Mais il n'y a pas grand-chose d'autre dans le coin à part ce foutu musée.

—Comment ont-ils survécu ?

—Ils se sont regroupés à une soixantaine de kilomètres d'ici, autour des petites oasis qu'on a l'habitude de désigner sous l'appellation *Pitt 1*, *Pitt 2*, *Pitt 3*. Des points d'eau très fluctuants, sur lesquels on ne peut pas vraiment compter. Tantôt pleins, tantôt asséchés. Les vents de sable, très fréquents dans la région, ont la fâcheuse habitude de les combler.

Ana tourne instinctivement les yeux dans la direction indiquée par le major. Peine perdue. On ne distingue plus rien au-delà de trois cents mètres. La poussière en suspension dans le brouillard de chaleur crée un écran fumigène impénétrable.

La jeune femme éprouve la détestable impression d'être au seuil d'une autre dimension. C'est stupide.

Pour se donner une contenance elle brosse d'un revers de main son treillis qui semble déjà couvert de cendre.

Elle est grande, mince. Le teint cuivré, les cheveux noirs coiffés en courte queue de cheval. Les hommes lui ont toujours trouvé un regard inquiétant. Ni belle ni laide, sa physionomie n'est pas de celle qu'on remarque au milieu d'une foule, un avantage dans son travail.

Fixant le major dans les yeux, elle insiste :

—Ces gens... avez-vous essayé de vous interposer, de leur ordonner de faire demi-tour ?

Erkart étouffe un grognement d'exaspération.

—Bien sûr ! Merde ! Qu'est-ce que vous croyez ? J'ai expédié plusieurs patrouilles. Comme je vous le disais, ces... *fuyards*, se sont rassemblés autour des points d'eau. Ils se comportaient comme des somnambules. La plupart avaient oublié jusqu'à leur nom de famille, mais quand on a essayé de les rapatrier de force, ils sont devenus violents. Ils refusaient de revenir sur leurs pas. Un vrai truc de dingue... mais le plus terrible, c'est que six de mes hommes les ont rejoints ! Ils ont jeté leurs armes, arraché leur masque respiratoire et se sont assis au bord du trou d'eau.

—Vos hommes portaient bien les masques réglementaires NC 2405 ?

—Oui, évidemment. Vous savez bien que c'est obligatoire depuis... *l'accident de plomberie*. Ici on ne risque rien, on est en deçà de la zone de diffusion... sauf quand le vent se lève, souffle vers la ville, et nous rabat cette merde en pleine gueule. Mais on est équipés d'anémomètres dernier cri qui déclenchent les sirènes d'alarme au moindre souffle suspect. Cela dit, vous avez intérêt à ne jamais vous séparer de votre masque individuel et à l'enfiler dès les premières secondes de l'alerte sinon... Dans ces cas-là on déclenche officiellement une alerte « pollution chimique » et on oblige les touristes à rester boucler dans les hôtels. Mais c'est très rare que ça se produise. Et chaque fois le gaz apporté par les bourrasque est très dilué, presque inoffensif. Il n'en allait pas de même la dernière fois.

Si je n'avais pas scrupuleusement respecté les consignes, je me serais mis, moi aussi, à galoper au cul des autres dans le désert. Mon masque m'a sauvé.

Ana hoche la tête.

—Je sais que je n'ai pas le droit de vous poser de questions, grommelle Erkart. Mais soyez prudente. Vous êtes un... *agent*, c'est ça ?

Ana reste silencieuse.

Le major détourne la tête, gêné.

—Oubliez ce que je viens de dire, lâche-t-il. Ici, on vit sur les nerfs. Depuis que j'ai vu la ville se vider je me demande ce qu'ils complotent, là-bas, dans le désert. Et combien sont encore vivants.

—Vous pensez qu'ils sont morts de soif, d'insolation... *ou d'autre chose ?*

—Ce serait logique... mais je ne crois pas. Ils... ils étaient en proie à une force qui les dominait. Du moins c'est l'impression que j'ai eue. Parfois je me dis qu'ils vont revenir nous attaquer. Comme ces conneries de zombies qu'on voit dans les films, et qu'ils vont nous contaminer. Vous voyez ?

—Ne vous emballez pas. Je pense qu'ils ont simplement été victimes d'une fuite en provenance des réservoirs fissurés cachés dans les sous-sol du musée. Le vent s'est mis de la partie, et voilà... Mais ça pourrait signifier que l'état des citernes s'aggrave. C'est pour ça que je suis là.

—Possible, en effet, admet Erkart. Nos gars ont l'ordre de ne jamais ôter leurs masques quand ils patrouillent à la lisière du désert, mais je reconnais qu'avec la chaleur c'est dur à supporter. Alors, si le vent se met à jouer contre nous... En réalité les fuites de citerne sont rares et restent circonscrites aux alentours du musée.

—Vous voyez ! feint de triompher Ana.

En réalité elle n'y croit pas une seconde. L'État-Major penche, lui, pour une attaque délibérée. Mais pour les galonnés la paranoïa est devenue une manière de vivre, non ?

—Est-ce qu'il reste des habitants à Vegas ? s'enquiert-elle. Des autochtones ?

—Non, ils pétaient de trouille. Ils ont tous foutu le camp ventre à terre vers l'intérieur des terres, spontanément. Il ne reste que les militaires préposés à la surveillance de la zone, et une poignée de vieux irréductibles qui s'obstinent à se croire en sécurité. Vous êtes au beau milieu d'une cité fantôme qui abritait il y encore deux mois une foule de touristes. Si vous désirez rester quelque temps, ne vous gênez pas, squattez un appartement au hasard, ils sont tous plutôt luxueux et le courant n'a pas été coupé.

—Bon, j'en ai assez vu, soupire la jeune femme. Rentrons. Je dois étudier les cartes de la zone désertique.

—Vous allez vraiment y aller voir ?

—Oui, c'est ma mission. Je dois savoir ce qui se passe là-bas.

—Au musée ?

—Oui, au musée.

—Je ne sais vraiment pas ce qui leur a pris, radote Eckart. Des foules paniquées, j'ai vu ça plus d'une fois, mais pas de cette manière, pas d'un coup, sur un claquement de doigts, et d'une telle ampleur. Et surtout pourquoi foncer dans le désert ?

— Vous savez bien qu'il s'agit d'un gaz de combat dont le premier effet est un sentiment de désorientation, et une sorte d'amnésie transitoire, la personne qui en a respiré ne sait plus où elle est ni qui elle est. Prise de panique elle réagit à la façon d'un animal : elle se met à courir sans même savoir ce qu'elle fait. Par réflexe, ils ont tourné le dos à la ville et se sont rués vers un espace vide, le désert, en s'imaginant qu'ils y seraient à l'abri d'éventuels prédateurs... Un réflexe viscéral.

— Mouais, grogne Eckart peu convaincu, c'est trop compliqué pour moi. De toute manière je sais qu'on n'a pas le droit d'évoquer l'effet terminal du gaz, alors je n'en parlerai pas, mais mes petits gars ont la trouille de cette diablerie. Les balles, les bombes, les missiles, ils connaissent, mais ça... ce truc ! Ça relève de la magie noire, non ?

— Non, de la science, mais peut-être qu'à un certain niveau la science devient de la magie noire, qui sait ? Ce n'est pas à nous d'en discuter, de toute façon. Nous ne sommes, en

fait, que des plombiers chargés d'aller vérifier une cuve qui fuit... et si possible, d'obturer cette fuite avant qu'elle ne fasse davantage de dégâts.

— Depuis la panique aucun de mes hommes n'a présenté de symptômes d'intoxication. Comme on vous l'a sûrement déjà dit, nous avons dressé un cordon sanitaire, autour du désert, une barrière métallique infranchissable de quatre mètres de haut, afin d'éviter une nouvelle débandade générale. Si vous pénétrez en zone interdite, vous devrez vous déplacer à pied. Je vous déconseille de prendre une voiture, on vous entendrait venir de très loin, ce n'est pas souhaitable si vous tenez à faire une entrée discrète. J'ignore comment les gens du musée vous accueilleront. Ils ont fait sécession. On n'est même pas sûrs qu'il y ait encore des humains là-bas. Si ça se trouve, tout est automatisé, commandé par une Intelligence Artificielle qui voit en nous des agresseurs.

— La classique révolte des machines ? Je n'y crois pas une seconde. Je pencherais plutôt pour un groupe terroriste.

— Est-ce que c'est mieux ? Pas évident.

2.

Ana remonte la rue principale, celle que les casinos encerclent de tous côtés. La Caesar's Palace, le Bellagio, le MGM Grant, le Venetian, et tant d'autres de moindre importance... Si les panneaux lumineux continuent à vomir leurs éclairs multicolores, le silence, lui, est angoissant. Beaucoup de voitures vides sur les parkings, certaines les portières grandes ouvertes. On distingue des sacs à main, des foulards, des lunettes de soleil, oubliés sur les sièges. Personne n'a tenté de les dérober depuis la nuit du *grand départ* (comme on a décidé de la surnommer).

Ana écoute l'écho de ses pas ricocher sur les façades des méga hôtels de cinq mille chambres, jadis pleins à craquer. Aucune trace de bousculade, de fuite précipitée, non... les gens se sont mis en route comme on part en promenade, d'un pas décidé mais égal. On chercherait en vain sur le sol le fouillis habituel des débandades, les indices d'une panique générale :

chaussures, sacs vomissant leur contenus, chapeaux, appareils photographiques, téléphones portables piétinés...

Cette propreté est d'autant plus angoissante.

Ana s'applique à refouler la boule qui gonfle au creux de son plexus. Ne pas se laisser contaminer par ce relent de ville fantôme.

Elle a passé une heure dans le bureau du major, à consulter les cartes du désert. Elle espérait obtenir des détails sur le « musée », elle a été déçue.

— Personne n'a mis les pieds là-bas depuis dix ans, a grommelé Erkart. C'est à cette époque que des trucs bizarres ont commencé à se produire.

— Bizarres comment ?

— Des disparitions, de plus en plus fréquentes. Les touristes tarés qui partent traverser le désert avec une seule cannette de bière en poche, et qu'on retrouve secs comme des momies, c'est courant. Mais pas à ce point-là. Beaucoup venaient des Etats voisins.

— Les flics se sont lancés à leur recherche ?

— Plus ou moins. Le cœur du désert est hors de leur juridiction puisqu'on l'a décrété irradié. Vous savez que, pendant la Seconde Guerre mondiale c'était un site d'essais nucléaires ? Dans certains coins, sur les anciens cratères d'explosion, le sable est encore vitrifié. On marche sur une plaque de verre. En fait, cette zone irradiée, c'est une légende. Un moyen comme un autre de tenir les curieux à l'écart du musée. C'est pour ça qu'on est là. Pour surveiller la zone interdite... et ce qui s'y cache en réalité.

Ana ne l'ignore pas. Les légendes les plus folles courent sur ce bâtiment gigantesque qui, à l'origine, était effectivement un musée aux vitrines encombrées de squelettes de dinosaures découverts dans les sables environnants. Quand les squelettes ont cessé d'éveiller la curiosité des touristes, on est passé à l'étape suivante : des robots sans le style de ceux prisés dans les parcs d'attractions. Des robots géants, enveloppés d'une peau en caoutchouc, mimant des batailles titanesques au creux de fosses bétonnées. Mais cela n'a duré qu'un temps, ensuite...



Ensuite, au terme d'un dépôt de bilan, le musée est resté dix longues années fermé aux civils. Le sable a recouvert la route qui y menait, et les parkings couronnant ses abords. Dix années d'inoccupation auxquelles le Service Scientifique a mis bon ordre.

Lorsqu'elle a été convoquée, cinq jours auparavant, par son chef de mission, le colonel Carlson, Ana a découvert d'autres facettes du bâtiment.

—Son architecture couvre dix kilomètres carrés, lui a révélé l'officier. Cela paraît immense, mais en comparaison du désert c'est une chiure de mouche sur la carte. L'histoire de ce bâtiment est plutôt trouble. Surtout durant la période qui a suivi sa faillite en tant que parc d'attractions. Il est alors passé entre les mains de différents propriétaires assez louches qui l'ont reconverti tantôt en paradis du sexe tantôt en cirque pour gladiateurs. Il a servi d'entrepôt de drogue, d'arsenal d'armes illégales. Durant la période qui a précédé sa reprise en main par le Gouvernement, on en avait fait un musée des perversions humaines. Moyennant un droit d'entrée prohibitif, on pouvait y violer, torturer, dépecer, la victime de son choix. L'armée y a mis bon ordre au terme d'une prise d'assaut sanglante. Ce qu'on y a découvert a fait dresser les cheveux sur la tête des vétérans les plus aguerris.

Durant ce monologue, Ana n'a pas bronché. Elle savait qu'on la testait. Agacé, Carlson a alors étalé sur le bureau une série de clichés effroyables estampillés *secret défense*. Mais la jeune femme s'y était préparée, elle n'a pas détourné la tête. Elle connaît trop bien la réputation qu'on lui a faite : lointaine descendante d'une tribu indienne ne reculant pas devant les pires atrocités, elle en a hérité le sang froid, pour ne pas dire l'indifférence pathologique. Ana sait que cette légende est bidon, mais elle se garde bien de s'en défendre car ce C.V. lui est utile. Sa supposé « cruauté » tient les importuns à distance, notamment les bidasses pratiquant la drague lourdingue.

Carlson prend le temps de ranger méthodiquement les photos dans un classeur. C'est un grand type dégingandé, aux cheveux gris, aux pommettes saillantes, qui a toujours l'air de

sortir d'un camp de prisonniers où on l'aurait laissé mourir de faim. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, il reste séduisant en diable.

—Bien, reprend-il. Ce que je vais vous révéler à présent doit rester strictement secret. Je ne plaisante pas. Si vous en soufflez ne serait-ce qu'un mot à l'extérieur vous finirez vos jours dans une prison militaire.

Ana ne répond pas. Au vrai, elle paraît aussi peu vivante que la chaise sur laquelle elle est assise. L'immobilité, c'est sa force. Une technique de chasse enseignée par Alejandro, son taré de paternel qui se croyait l'héritier d'un grand sachem indien. *Pauvre type.*

—Si je vous ai choisie pour cette mission, murmure Carlson, c'est en grande partie pour vos talents d'éclaireuse. Vous avez un don qu'aucun de vos confrères ne peut prétendre égaler. Vous avez également prouvé que vous êtes capable de survivre en milieu hostile en vous nourrissant de scorpions, de serpents, et autres saloperies. Bref, vous tenez sans doute ça de vos ancêtres, et cela vous sera bien utile là où je vais vous expédier.

Ana, qui doute d'avoir une seule goutte de sang indien dans les veines, ne dément pas.

Carlson hésite, comme si les mots qu'il va devoir énoncer allaient lui brûler les cordes vocales et le rendre muet à jamais. Il finit par se décider:

—Le musée a été confisqué par le gouvernement, dit-il enfin. C'est devenu un centre de recherche scientifique de l'Armée. Sa situation, au milieu du désert, semblait idéale en cas... *d'accident.* Elle permettrait de minimiser les victimes éventuelles.

« Bref, les têtes d'œuf se sont mises au boulot. Je ne vais pas vous faire un cours de stratégie, mais vous savez comme tout le monde que la dissuasion nucléaire ne sert à rien. Elle est doublement inefficace, qu'on l'utilise ou pas. Il est évident qu'il faut passer à autre chose. C'est là qu'un gars a eu une idée à première vue géniale : un gaz létal qui momifie l'ennemi en quelques minutes, le transformant en une espèce de statue par calcification accélérée des chairs et des organes.

« Vous entrevoyez les avantages : pas d'irradiation, des villes intactes, aucune destruction matérielle... et surtout, des milliers de morts qui ne pourrissent jamais, et par là même n'engendrent aucune épidémie. *La guerre propre*, le rêve de tout stratège depuis des millénaires. Je me rappelle qu'un des savants nous a même expliqué qu'en passant les *statues* au broyeur on pourrait en faire un excellent ciment, construire de nouveaux immeubles et donc contribuer à l'économie du pays. Mais c'était peut-être de l'humour de scientifique, ces types-là sont capables de se tordre de rire en déchiffrant une équation.

Le colonel se tait. Son expression trahit une certaine gêne. Un silence s'installe qu'il semble avoir du mal à rompre. Ana attend la suite. Dans son esprit défilent des images d'hommes et de femmes statufiés par le gaz « calcifiant », de champs de bataille peuplés de formes humaines immobilisées au milieu d'un geste.

—Les gens du musée ont donc travaillé là-dessus, reprend enfin Carlson. Remplissant les citernes installées dans les caves du bâtiment. C'est là que l'accident s'est produit. *Une fuite*. Le système de sécurité qui devait isoler le musée et le rendre parfaitement étanche n'a pas été assez rapide... ou bien le gaz s'est révélé trop fluide, capable de suinter par le moindre interstice, je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, le vent l'a véhiculé à l'extérieur et répandu dans le désert... et, avant de se diluer dans l'atmosphère, il a fait son œuvre.

—C'est-à-dire? s'enquiert Ana.

—Il a statufié une communauté de marginaux installée à quinze kilomètres du périmètre interdit, et les passagers d'un car de touristes qui exploraient le désert sous la conduite d'un guide. On a, bien sûr, récupéré les cadavres en urgence. Je les ai vus. J'ai eu l'impression de contempler des statues qu'on aurait habillées avec de vrais vêtements. C'était très impressionnant. Ça faisait penser à ces mannequins en plâtre qu'on voit dans les vitrines des magasins. Des mannequins sacrément réalistes.

—Pourquoi la presse n'en a-t-elle jamais parlé?

—Une faille tellurique sillonne le désert. Les *peones* du coin la surnommaient *La sonrisa del coyote*, parce que les

vieux racontaient qu'en se penchant au-dessus on entendait hurler les coyotes occupés à déchiqueter les morts, dans les enfers, en punition de leurs péchés. Pour eux, le coyote est un animal maudit, créé par le diable. Mais ces foutaises n'ont aucune importance. La crevasse est inoffensive et n'a pas bougé d'un millimètre en deux siècles, néanmoins on s'en est servi pour prétendre qu'un tremblement de terre avait avalé le car et le campement hippie. Les dépouilles étant bien sûr irrécupérables. Ça a marché. D'autant mieux que les journalistes n'avaient aucune envie de traîner leurs guêtres dans un coin où la température frise les 65° les jours sans nuages. C'est là qu'on a perdu tout contact avec le musée.

—Qu'est-il arrivé aux techniciens présents dans le bâtiment?

—On suppose qu'ils ont tous été statufiés. Quoi qu'il en soit, ils ont cessé d'émettre.

—Vous n'avez pas essayé d'aller voir? De forcer l'entrée?

—Non, c'est impossible, les bâtiments sont super protégés. Les systèmes d'autodéfense détruisent tous ceux qui essaient de forcer le barrage. On a perdu une cinquantaine d'hommes en voulant tenter le coup. Ce truc est verrouillé de partout. C'est un bunker qu'aucun missile ne parviendrait à pulvériser. En outre, on a peur qu'en procédant à l'arraché on éventre les cuves, ce qui répandrait le gaz dans les États voisins, la Californie, l'Idaho, l'Arizona, voire dans la moitié du pays. La Haute Autorité a choisi le *statu quo*, par précaution. On a reçu l'ordre de cesser toute tentative d'infiltration, et on l'a respecté pendant presque dix ans, mais ce qui vient de se passer à Vegas remet tout en question. On ne peut pas continuer à rester les bras croisés.

« C'est là que vous entrez en scène. Votre mission consistera à sonder les lieux, l'architecture, le terrain, bref à essayer de dénicher un moyen d'entrer dans cette merde bétonnée qui nous menace chaque jour un peu plus. J'ai lu dans votre dossier que vous étiez la meilleure pour vous introduire dans les places fortes les mieux défendues. Je ne vous cacherai pas qu'il y a urgence.

—Il y a eu d'autres fuites, c'est ça?

—Exact. Périodiquement. Des bouffées qui s'échappent et que le vent répand aux alentours. Regardez ça...

Carlson ouvre un tiroir de son bureau et jette sur son sous-main une poignée de scorpions sculptés dans une pierre grise.

—Ce ne sont pas des statuettes pour touristes, précise-t-il, mais de vrais scorpions ramassés aux alentours du musée. Il y avait également une armée entière de statues humaines... Ces gens qui ont fui les casinos, vous savez... Ils étaient dans le même état que ces bestioles. On les a jetés dans la faille qui partage le désert en deux, *le sourire du coyote*. Pas question de rapatrier les corps, comment aurait-on expliqué leur état aux familles, à la Presse ? Toute cette affaire est classée « secret défense », inutile de le préciser.

—Il n'existe aucun antidote ?

Le colonel pousse un soupir de lassitude.

—Si. Hélas ses effets restent limités dans le temps, ce n'est pas le remède miraculeux qu'on souhaiterait. On vous en injectera une dose avant votre départ. Vous connaissez les symptômes de l'intoxication ?

—Oui, une désorientation en grande partie provoquée par une amnésie soudaine. Le patient ne sait plus qui il est ni où il se trouve. Il se met à courir comme une oie sans tête. Et enfin la calcification des organes et de tous les tissus qui le fige sur place.

—Exact. C'est bien sûr irréversible. La calcification est très rapide. On ne dispose d'aucun antidote pour la faire régresser.

— Mais alors à quoi bon un vaccin ?

— Ça ne mange pas de pain. Si vous êtes prise dans une bourrasque de gaz, le vaccin vous protégera momentanément, vous donnant le temps de chercher un abri. Si vous inhalez cette saloperie, vous souffrirez de trous de mémoire passagers. Grâce au vaccin les choses se remettront en place au bout de quelques heures. De toute manière vous serez équipée d'une trousse contenant des doses d'une solution hypermnésique.

—C'est quoi cet hyper machin ?

—Un sérum qui ravivera vos souvenirs et empêchera leur effacement total. Vous devrez l'injecter dès que vous serez

confrontée à un trou de mémoire. Il est conseillé d'agir dès les premiers symptômes. Surtout n'attendez pas. Hélas, il y a bien sûr quelques inconvénients.

—Je m'en doutais.

—Chez certains sujets, ça ravive les souvenirs à tel point qu'ils se substituent à la réalité. On y est plongé jusqu'au cou, comme si tout cela était réel... manque de bol, ce sont la plupart du temps des souvenirs traumatisants. Cela peut s'avérer gênant selon l'urgence de la situation.

Ana opte pour un silence prudent. Elle sait d'instinct que cet officier supérieur est loin de lui dire toute la vérité. Beaucoup de choses seront passées sous silence, ou « arrangées » de manière à ne pas trop l'effrayer.

— Et en ce qui concerne la calcification ? insiste-t-elle.

Carlson pousse un soupir.

— Je vais être franc. Ça, on n'y peut pas grand-chose, c'est la roulette russe. D'après ce qu'on sait, certaines personnes sont naturellement immunisées. Une question d'ADN, disent les scientifiques.

— Vous voulez dire qu'elles restent amnésiques mais échappent à la calcification ?

— Oui.

— Quelles sont mes chances de tirer le gros lot ?

— Elles sont plutôt bonnes, on a examiné votre formule sanguine et vos prélèvements d'ADN. Il semble que vous fassiez partie des heureux réfractaires. On estime que ce groupe représente 25% des sujets gazés. Autrement dit, vous ne vous changerez pas en statue, mais vous perdrez définitivement la mémoire si vous vous retrouvez privée de vaccin hypermnésique.

—Parlons net, lance Ana. Je ne suis pas la première que vous envoyez là-bas n'est-ce pas? Et ceux qui m'ont précédée avaient le même profil que moi...

Carlson soutient son regard.

—Oui, avoue-t-il, j'ai déjà perdu cinq pisteurs. Aucun n'est revenu. Je suppose que, frappés d'amnésie, ils ont rejoint les communautés qui campent autour des points d'eau. Je ne vous cache pas que la mission présente des risques, mais vous

n'êtes pas rentrée dans l'armée pour vous vernir les ongles, n'est-ce pas?

Carlson se laisse tomber dans son fauteuil. D'un seul coup il paraît fatigué, désespéré. Mais peut-être joue-t-il la comédie ?

—Autant déballer tout le paquet, soupire-t-il. Vous connaissez Vegas, la ville s'est développée à la lisière du désert. Il y a quelques semaines, sa population a été frappée de folie. En l'espace de deux secondes les joueurs, les touristes, ont abandonné leurs occupations et sont massivement sortis de la cité pour s'enfoncer dans le désert... *en direction du musée*. Comme s'ils répondaient à un appel. Une sorte de tropisme, comme celui qui pousse les lemmings à se jeter dans le vide du haut d'une falaise.

— Ça n'a rien de vraiment étonnant, quand quelqu'un se met à courir, pris de panique, ça devient vite contagieux.

—Ce n'est pas à exclure. C'est le mécanisme qui transforme soudain un assaut qui avait tout pour réussir en débandade. Il suffit qu'un gars jette son fusil et fasse demi-tour pour que sa peur se transmette à ceux qui l'entourent. Certaines retraites calamiteuses n'ont pas d'autre explication. Quoi qu'il en soit c'est pour éclaircir ça que je vous expédie là-bas. Tâchez d'en revenir avec des réponses crédibles.

### 3.

Ana remonte le boulevard central qui coupe la ville en deux, à la manière de l'un de ces petits pains ronds dans lesquels on enfourne les hamburgers. La nuit s'installe, bien qu'en raison de la sur-prolifération des néons gigantesques on ne s'en rende pas compte. Cette cité, supposée ne jamais dormir, est cette fois bel et bien victime de narcolepsie. Un bruit soudain fait sursauter la jeune femme, ce n'est qu'une meute de coyotes occupés à inventorier les poubelles. Plus loin, elle croise une patrouille. De jeunes recrues, le masque respiratoire plaqué sur le visage les fait ressembler à des porcelets déguisés en humains. Sachant qu'elle sort d'une entrevue avec Erkart, ils n'osent lui adresser les plaisanteries

traditionnelles. En outre, ils ignorent son grade et craignent de commettre un impair.

Ana décide d'aller se coucher. Mettant à profit le conseil du major, elle franchit le seuil d'un hôtel de luxe dont le hall est brillamment illuminé mais... vide. Personne à la réception. Des bagages abandonnés. Un attaché-case posé sur le sol près d'une table basse encombrée de revues. Au bar, des verres à demi pleins, des cartes magnétiques portant des numéros de chambre. Un poudrier. Un portefeuille. Un tabouret renversé. Un shaker gît sur le sol, laissant suinter son contenu. Une musique sirupeuse passe en boucle, dispensée par un ordinateur. La jeune femme rafle l'une des cartes magnétiques. Numéro 475.

Elle hésite devant l'ascenseur. Ce n'est certes pas le moment de se retrouver à la merci d'une panne de courant bloquée entre deux étages. Elle emprunte l'escalier, cherche la chambre 475. Elle entre. Un luxe, aussi étouffant qu'inutile, lui saute au visage. Au plafond, une reproduction en réduction des fresques peintes par Michel Ange à la Chapelle Sixtine. A cette différence près qu'on a remplacé les visages de Dieu et d'Adam par ceux d'acteurs célèbres !

Ana n'a jamais fréquenté ce genre d'établissement. Des envies de saccage, de vandalisme, lui traverse l'esprit. Vestiges de la zonarde qu'elle a jadis été avant qu'un juge ne lui donne à choisir entre l'armée et la prison.

Elle se domine. Elle sait se dominer. Son père le lui a enseigné.

Son père. Excellent chasseur, pisteur surdoué, mais pauvre type dans la vie de tous les jours. Le genre qui encaisse les coups de pied au cul avec le sourire et dit « Merci patron ».

Son credo : « Ne pas faire d'histoire, conserver un profil bas. » Il s'appelait Alejandro, métis d'un Mexicain et d'une Colombienne. Immigré clandestin qui prétendait descendre d'une ancienne tribu guerrière, les Hasha-Taa-Ano. Selon lui, son arrière-arrière-grand-père en était le sachem et avait activement participé à la défaite du général Custer, ainsi qu'au massacre de ses hommes.



Alejandro, oui, affirmait que son vrai nom était Hasha-Ko-Nawa, ce qui signifie *celui qui marche dans les traces de l'invisible* autrement dit *l'éclaireur* ou *le pisteur*. Trop beau pour être vrai. Ana en a eu la confirmation plus tard, à la bibliothèque municipale, quand elle a systématiquement dépouillé les ouvrages du rayon *Ethnologie américaine*. La fameuse tribu des Hasha-Taa-Ano n'a jamais existé. Un bobard, un de plus. Alejandro vivait dans ses rêves, se projetant dans un alter ego fantasmatique.

Mythomane, il n'en restait pas moins un pisteur exceptionnel. Il lui a tout appris. D'où tenait-il cette science ? Elle ne l'a jamais su. Renifler une piste, se rendre invisible sous le nez d'un prédateur, dissimuler son odeur, prendre celle d'un autre animal, dénicher les cachettes les mieux dissimulées, se faufiler dans un trou où l'on imaginerait pas qu'un humain puisse s'introduire... Tout cela et bien d'autres choses elle le tient de lui, de cet homme qui livrait des bidons de lait et balayait le sol des supermarchés en évitant de regarder ses patrons dans les yeux.

Sa mère, Juanita ? Assez bizarrement Ana n'en conserve pas de souvenirs marquants puisque ladite Juanita a abandonné son mari et sa fille alors que cette dernière venait de fêter ses treize ans. Pourquoi ? Va savoir ! Peut-être en avait-elle ras-le-bol de vivre avec un mec au dos rond, aux yeux toujours baissés ?

Ana se débarrasse de son treillis poussiéreux et se précipite sous la douche. Elle se sent crasseuse depuis si longtemps. L'eau bouillante lui fait du bien. Ensuite, elle enfile un de ces peignoirs blancs, épais comme une peau d'ours, qu'on trouve dans les hôtels de luxe. Puis elle sort sur la terrasse et observe le trou noir du désert. Un autre univers. Elle ignore ce qui l'attend là-bas.

Elle n'a rien d'une cruche. Avant de venir ici elle s'est documentée sur le musée. Internet n'est pas fait pour les chiens.

Les légendes vont bon train dès qu'on évoque ce bâtiment inclassable.

A l'origine il a été bâti dans les années 50 par un milliardaire du pétrole jouant les paléontologues à ses heures perdues : Wilfrid Egon van Karkersh, un drôle de bonhomme qui a eu la chance de découvrir des fossiles préhistoriques au cours de sondages destinés à localiser des nappes pétrolifères. Des photographies de l'époque le montre, posant au pied d'un tyrannosaure-roi reconstitué mais en partie incomplet.

Au fil des décennies, sa collection a pris de l'ampleur, et l'on venait de tous les coins du monde pour l'étudier. Afin d'éloigner les simples curieux, Van Karkersh exigeait un droit d'entrée de plusieurs milliers de dollars. Pour se venger, un universitaire éconduit, fit courir le bruit que les fossiles étaient, pour la plupart, des contrefaçons, et que l'opération reposait sur une arnaque.

Van Karkersh avait beaucoup d'ennemis ; ceux-ci s'employèrent activement à grossir la rumeur. Humiliée, déçue, leur victime décida de fermer le musée. A sa mort, ses héritiers vendirent le bâtiment à un entrepreneur de fêtes foraines qui eut l'idée d'en faire une arène robotisée où s'affronteraient des dinosaures mécaniques crachant le feu et pissant le sang par de fausses blessures ménagées dans leur peau de caoutchouc. Là encore, la malchance frappa. Lors d'un combat, un stégosaure télécommandé fut victime d'une panne et fonça dans la foule, piétinant une dizaine de personnes. Le procès qui s'ensuivit ruina l'entrepreneur, et le bâtiment fut à nouveau mis en vente.

Vint l'époque des combats de gladiateurs, puis celle de la maison des plaisirs interdits. Ces fameux plaisirs incluant ce qu'aujourd'hui on classerait dans la catégorie *snuff movie*.

Les organisateurs se firent une spécialité des spectacles de jeunes filles dévorées vives par des chiens affamés. Les « actrices » étant recrutées parmi les émigrées clandestines livrées à pleins camions par des passeurs sans scrupules. Ces horreurs, filmées, étaient ensuite vendues fort cher à des amateurs recrutés dans le monde entier. Les plus riches avaient également la possibilité d'assister à ces représentations en live, à condition d'acquitter la location d'une place estimée à plusieurs milliers de dollars.

Une intervention musclée du FBI et de l'ATF mit fin à ce commerce qui avait déjà fait un grand nombre de victimes toutes enterrées dans les sables entourant le musée. C'est alors que le bâtiment fut préempté par le gouvernement... et proclamé *Centre de recherche*, terme vague autorisant toutes les interprétations.

Les infos du Net s'arrêtaient là, du moins en ce qui concernait la partie crédible. Suivait un échantillonnage de théories grotesques : prison secrète pour extraterrestres capturés sur la fameuse Zone 51. Hangar où l'on s'efforçait de comprendre le fonctionnement d'une soucoupe volante échouée dans le Nevada. Clinique secrète où se remettaient lentement de leurs problèmes de santé JFK, Elvis, Marilyn Monroe et James Dean.

Quant à la véritable fonction des lieux, le mystère restait entier.

Ana elle-même n'est pas certaine qu'on lui ait servi autre chose qu'une « vérité » parcellaire, réarrangée à l'usage des troufions dont elle fait partie. Une simple cuve de gaz de combat affligée d'une fuite ? *Vraiment ?*

Contrairement à ce qu'elle craignait, elle s'endort dès la tête posée sur l'oreiller, d'un sommeil sans rêve.

Elle s'éveille à l'aube, selon son habitude, réenfile son treillis et gagne, par les rues désertes, la zone de cantonnement. Elle a rendez-vous avec « Scanboy » le type chargé des équipements spéciaux. C'est un lieutenant de la division scientifique, la trentaine, le crâne rasé. Une physionomie de pugiliste qui ne correspond guère à sa fonction. On l'imaginerait plutôt dans les Forces Spéciales, commandant un groupe d'assaut. Il s'exprime avec l'accent *Ivy League* des universitaires, sans pour autant dédaigner la grossièreté. En cet instant, il se tient raide de l'autre côté d'une table surchargée de matériel miniaturisé.

—Bon, attaque-t-il, je ne vais pas vous casser la tête avec des explications techniques, sachez seulement que tout ce que vous voyez là a pour fonction de vous permettre de survivre en zone hautement hostile. D'abord le vaccin anti-amnésie. Je vais

**vous administrer une dose initiale, assez forte, mais qui ne vous protégera pas plus de vingt-quatre heures. Passé ce délai, vous devrez vous inoculer des doses de rappel.**

**—Et en ce qui concerne la calcification? demande Ana.**

**—Là, il n'y a pas grand-chose à faire. Tout dépendra de votre ADN. Si vous ne faites pas partie des 25% de chanceux, vous sentirez des raideurs dans vos membres, des courbatures, comme un début de paralysie. C'est simple, vous aurez brusquement la sensation d'avoir soixante-dix ans et d'être percluse de rhumatismes. En réalité, ça signifiera que le gaz a commencé à calcifier vos tendons, vos articulations. Peu à peu, vous perdrez l'usage de vos jambes, de vos bras... bref, vous serez foutue, le reste suivra rapidement. Dès le cerveau calcifié, vous ne ressentirez plus rien pour la bonne raison que vous aurez été changée en statue. Vous pigez? Je n'exagère pas, ça va très vite. Soyez extrêmement réactive et toujours à l'écoute de votre corps. Interprétez la moindre petite douleur comme un signal d'alarme potentiel. Un élancement à la cheville ça peut être une simple foulure, mais le premier stade d'un verrouillage total de l'articulation. Dans ce cas faites votre examen de conscience et recommandez votre âme à Dieu.**

**—D'accord, fait Ana gagnée par la nervosité.**

**—Je vous ai préparé une vingtaine de doses anti-amnésie en comprimés. Lorsque vous aurez utilisé toutes les doses, battez en retraite sans attendre car vous serez alors sans défense face aux émanations de gaz. Et surtout, surtout, ne jouez pas les infirmières au grand cœur en refillant vos cachets à ceux qui vous entourent. Ne déconnez pas. Vous n'êtes pas là pour leur porter secours, considérez-les comme des dommages collatéraux. Soyez sans pitié, ne vous laissez pas émouvoir. Songez que si une cuve explose, c'est la moitié sud des États-Unis qui sera touchée... et si le vent se met de la partie, les effluves remonteront vers le nord. Ça donnera des villes entières peuplées de statues. Un coup mortel porté au tourisme ! C'est compris?**

**—Compris, lâche la jeune femme.**

**—J'espère, grogne Scanboy. Ce matos est très difficile à obtenir, ne le gaspillez pas. Passons à la suite : les lunettes...**

D'une boîte il sort une paire de grosses lunettes enveloppantes comme en portent certains aveugles.

—Ne vous en séparez jamais! martèle-t-il. Le gaz est inodore et incolore, vous aurez beau renifler comme un chien sur la piste d'un lièvre, votre odorat ne parviendra jamais à le repérer. Ces lunettes sont équipées de filtres spéciaux qui réagissent aux émanations en changeant de couleur. Les cristaux incorporés dans les verres virent au rouge dès que le vent souffle le gaz dans votre direction. Si les verres sont seulement roses, contentez-vous de prendre le large et de vous éloignez jusqu'à ce qu'ils recouvrent leur transparence habituelle. Si, par malheur, ils deviennent de plus en plus rouges, avalez immédiatement une dose de rappel.

Ana pose les lunettes sur l'arête de son nez. Elles sont lourdes, et les branches lui serrent les tempes.

—Bon, reprend le jeune homme. Le reste de l'équipement est standard : émetteur récepteur miniaturisé, pointeur de marquage laser si vous devez indiquer une cible à l'aviation, trousse de premier secours classique : morphine, kit de chirurgie, antibiotique. Tout cela en mini-doses pour passer inaperçue. On va vous déguiser en touriste afin que les autres ne vous repèrent pas au premier coup d'œil. Je ne sais pas du tout ce que vous allez trouver là-bas. Ceux qui ont survécu à la calcification sont peut-être devenus cannibales, qui sait ? Non, je déconne, quoique...

—Vous ne disposez d'aucune photo?

—Non, le musée émet une couverture magnétique qui brouille les drones et les satellites. Pas moyen de voir ce qui se passe là-bas, nos écrans sont aussitôt saturés de parasites. Mais c'est normal, cette couverture a été mise en place lorsque la section scientifique a réquisitionné le musée. Il n'était pas question de se laisser espionner par les Popovs. Aujourd'hui on est bien emmerdés d'avoir pris tant de précautions puisqu'elles se retournent contre nous! Ah! encore un truc : sur la branche droite de vos lunettes vous sentirez une saillie. C'est une mollette qui transforme les verres en jumelles, ça vous permettra d'examiner le bâtiment sans en avoir l'air. Je suis désolé de ne pas être en mesure de vous procurer une

protection de meilleure qualité. Une fois là-bas, vous serez livrée à vous même, sans appui-feu.

Le garçon pousse un soupir pour souligner son impuissance, puis se dirige vers un paquet de vêtements entassés sur une table.

—Voilà les fringues que vous porterez, annonce-t-il. Je ne sais pas si elles seront à votre goût mais surtout n'en changez pas. On a cousu à l'intérieur des doublures des dizaines de comprimés nutritifs et des cachets de sel qui ralentiront la déshydratation. Gardez à l'esprit qu'à midi, en ce point du désert, la température grimpe fréquemment à 65-68 degrés, et qu'il n'y a pas le moindre centimètre carré d'ombre où se réfugier, si ce n'est autour des oasis. Ah! J'allais oublier, un petit cadeau : des comprimés qui vous empêcheront de pisser et de transpirer en trop grande quantité, mais n'en abusez pas. A utiliser en dernier recours, si vous n'avez plus aucun moyen de vous hydrater. Le plus important : *les cachets hypermnésiques qui ravivent les souvenirs sont bleus*. Je vous recommande de mémoriser la couleur de toutes ces pilules afin de ne pas vous mélanger les pinceaux. Bon, j'ai fini. L'important c'est que vous ne soyez pas démasquée par les gens qui se planquent là-bas et refusent de revenir. On n'a aucune idée de ce qu'ils pensent ou de ce qu'ils ont l'intention de faire. Tout ça est très flou. Peut-être, à l'heure qu'il est, sont-ils tous calcifiés, mais on n'en sait rien. Ils ont peut-être subi un lavage de cerveau ou je ne sais quoi. N'oubliez jamais que vous êtes une touriste venue jouer aux machines à sous, une secrétaire désireuse de s'encanailler dans la ville du jeu l'espace d'un week-end.

—J'ai pigé, lâche Ana. Mais il est évident que je ne pourrai me mettre en marche qu'à la nuit tombée. Pas question de crapahuter en plein soleil.

—Je comprends, mais il fera sacrément froid. Ici, en plein jour c'est la fournaise, mais la nuit c'est la banquise.

—Je sais. Vous ajouterez quelques couvertures thermiques en Milar à ce bazar. Pliées on peut facilement les dissimuler et elle ne pèsent rien.

—Comme vous voulez. Vous devrez faire gaffe. Le désert est truffé de crevasses et d'arroyos asséchés. On peut facilement tomber dedans. Sans compter les serpents qui sortent à la fraîche pour faire leurs emplettes.

—Je suis au courant, élude la jeune femme, ne vous bilez pas pour ça. J'ai l'habitude.

Elle n'avait pas l'intention de crâner, mais le ton paternaliste du scientifique lui a tapé sur les nerfs.

—On se revoit ce soir, lance-t-elle avec une fausse désinvolture en tournant les talons.

#### 4.

De retour dans sa chambre d'hôtel, elle occupe la matinée en exercices d'assouplissement. Elle veut préparer son corps aux agressions qui l'attendent : l'extrême chaleur diurne, le froid quasi polaire de la nuit du désert. Ces extrêmes ont de quoi délabrer les meilleurs athlètes. Nue, elle s'étudie dans le miroir en pied de la salle de bains. Elle est musclée, endurcie par dix ans de close-combat. Sa souplesse et sa vivacité lui ont épargné d'être trop souvent blessée. Elle ne conserve que trois cicatrices, une à l'épaule gauche (coup de couteau), une ligne fripée sur la hanche droite (balle en séton), et la plus sérieuse : le cisaillement d'un éclat de grenade à l'intérieure de la cuisse qui a bien failli lui sectionner l'artère fémorale. En dépit de ces coups de malchance elle n'a jamais songé à quitter l'armée. Que ferait-elle une fois revenue à la vie civile ? Malgré tous ses efforts elle ne parvient pas à s'imaginer caissière dans un supermarché, technicienne de surface ou employée aux écritures dans une quelconque administration... Non, sans sa dose quotidienne d'adrénaline elle sombrerait vite dans la dépression, l'alcoolisme ou la drogue. Elle connaît trop d'anciens soldats qui sont devenus des épaves. La vie normale ? Non, ce n'est pas pour elle. D'ailleurs, du plus loin qu'elle se souvienne, elle n'a jamais mené une vie normale.

Quand elle était gamine, elle attendait avec impatience le moment où son père cesserait d'être un simple livreur pour devenir le pisteur indien qui l'entraînerait dans la forêt et lui apprendrait à devenir aussi rusée et furtive qu'un animal

sauvage. A cet instant, Alejandro se métamorphosait en quelqu'un d'autre, il devenait réellement Hasha-Ko-Nawa, *celui qui marche dans les traces de l'invisible*. L'espace d'une demi-journée il se changeait en héros, le balayeur-garou se défaisait de sa défroque civilisée pour devenir le guerrier nu qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être.

Ana a vécu ces instants avec une intensité qu'elle n'a jamais retrouvée par la suite, même dans les combats de rue entre bandes rivales, même à la guerre sous le feu de l'ennemi. Elle ne sait pourquoi mais elle espère qu'un jour le miracle se produira. Qu'elle vibrera à nouveau comme jadis quand elle galopait sur les traces d'un loup, mâle alpha et chef de meute, armée d'un simple tomahawk improvisé à partir d'un bâton et d'un vulgaire caillou.

Peut-être cela se produira-t-il ce soir, dans la nuit du désert, qui sait ?

Une fois, la psy qu'on l'a forcée à consulter au retour d'une opération dramatique lui a déclaré :

— Vous êtes droguée à l'adrénaline. C'est courant chez les combattants, mais il faut vous détacher de ça, prendre du recul...

La pauvre n'avait rien compris. Ana n'a aucun désir de prendre du recul. Elle n'existe qu'au cœur de l'explosion, elle est celle qui marche dans le feu en crachant et pissant de l'essence pour décupler la force des flammes et les empêcher de s'éteindre ! Elle est Hasha-Ka-Nawati, comme la surnommait son père : *celle qui éventre le loup avec ses dents*.

Ce soir, alors qu'elle s'apprête à plonger dans l'inconnu, elle a besoin de ces mythes de pacotille pour avoir le courage de défier les démons qui transforment, par leur seul souffle, les humains en statues. Puisqu'il le faut, elle redeviendra Hasha-Ka-Nawati.

Puis elle s'étend sur la moquette et tente de se rappeler tout ce qu'un sergent instructeur lui a jadis enseigné sur les dangers du désert.

Elle sait qu'il convient de se méfier des écarts d'amplitudes diurne/nocturne : 55° en journée peuvent fort bien dégringoler à -3° dès le soleil couché, voire atteindre des



températures encore plus basses de l'ordre de -6° ou -8°. S'ajoute à cette première agression le problème de l'hydratation.

—En journée, gueulait le sergent, il vous faudra biberonner 4 litres de flotte tous les 15 kilomètres, par une température d'environ 55°. La nuit, sur la même distance, la moitié suffira. Essayer de pisser le moins possible ; quel que soit le volume d'eau que vous boirez, ce ne sera jamais assez car la transpiration vous asséchera plus vite que vous ne biberonnerez, vous serez donc toujours à moitié déshydratés. On ne rigole pas avec la déshydratation, dès que vous aurez atteint le seuil critique, vous ressentirez des crampes, des maux de tête, et vous ne tarderez pas à tomber en syncope... ce qui donnera au soleil le loisir de vous rôtir un peu plus la couenne.

Avait suivie l'énumération des symptômes par ordre croissant de gravité : rash cutané, éclatement des vaisseaux, coup de chaleur entraînant la mort.

En résumé il était très difficile de survivre dans le désert si l'on ne disposait pas d'un point d'eau à proximité, et de la possibilité de se réfugier à l'ombre. Ana estime qu'à l'heure présente, la plupart des « fuyards » sont morts. Quant à ceux qui ont eu la chance d'échapper aux bourrasques de gaz et d'atteindre une oasis ils ne doivent pas être particulièrement fringants.

Quand le soleil baisse à l'horizon, elle quitte l'hôtel pour rejoindre Scanboy.

—J'ai consulté les données météo, annonce-t-il. Vous avez de la chance, cette nuit la température ne devrait pas descendre en dessous des 4°. Ce sera supportable.

—Donnez-moi les coordonnées du point d'eau le plus proche, répond la jeune femme. J'irai dans cette direction, j'y retrouverai peut-être une partie des *fuyards*. De toute manière il me faudra faire plusieurs haltes avant d'atteindre le musée.

—J'ai préparé tout ça, lance le scientifique, mais je ne peux pas garantir que les boussoles seront capables d'indiquer le nord magnétique. Le musée est équipé d'un brouilleur ayant pour fonction de détourner les tirs d'éventuels missiles. Si le

générateur de contre-mesures fonctionne encore, ne comptez pas sur votre GPS pour vous indiquer la route. Mieux vaut vous guider sur les étoiles. Par chance, ce soir, le ciel est clair. J'ai prévu trois litres d'eau, ça va vous alourdir, mais c'est le minimum. Marcher dans le sable est difficile, vous allez pas mal transpirer.

—La première oasis est à combien ?

—Trente-trois kilomètres. C'est Pitt 1. Comptez six ou sept heures de marche minimum. A condition de ne pas vous tromper de direction. Si la chance est avec vous, vous l'atteindrez aux premières lueurs de l'aube, juste avant que le soleil ne commence à vous brûler vive.

—Je m'envelopperai dans les couvertures en Milar, ça me protégera un peu.

—Par précaution je vais vous faire une injection de vaccin, au cas où vous seriez prise dans une bourrasque de gaz. La nuit, les lunettes de détection ne fonctionnent pas. Ce n'est certes pas le remède miracle dont on aurait besoin, mais ça vous protégera jusqu'à ce que vous sortiez de la zone infectée.

Ana fait le vide dans sa tête tandis que le jeune homme s'agite au-dessus de ses instruments. Elle a conscience de se lancer dans une mission suicide car les probabilités ne penchent pas en sa faveur. En vérité, toutes les données semblent concourir à sa perte, mais elle en éprouve une étrange excitation. Ce ne serait pas la première fois qu'elle ferait mentir les statistiques !

Elle entreprend de s'équiper, de se déguiser en touriste (même si elle juge cette précaution inutile). Elle boucle autour de ses reins la ceinture de toile multi-poches contenant la radio et les divers instruments de survie classiques. Les pilules, les pastilles, sont réparties dans les doublures des vêtements. Elle grimace, ce matériel, si léger soit-il, lui paraîtra horriblement lourd après trois heures de marche dans le sable. La sueur et les frottements répétés deviendront des douleurs lancinantes, des irritations de plus en plus insupportables. Elle sait de quoi elle parle, elle est déjà passée par là.

Scanboy lui tend un sac en toile fleurie, bordé de franges ridicules.

— C'est votre gourde, explique-t-il. Trois litres. J'ai préféré la « déguiser » en sac à main pour éviter qu'on ne vous l'arrache. Vous allez peut-être tomber sur des gens qui sont prêts à tuer pour une gorgée d'eau.

Il n'a pas tort. Un jour, lors d'une opération de commando dans le désert, Ana a vu ses compagnons de route en venir aux mains pour une outre aux trois quarts vide. La soif rend fou, elle provoque des hallucinations, fortifie les idées fixes.

S'estimant prête, elle marche vers la porte.

— Je ne vous souhaite pas bonne chance, grommelle Scanboy.

— Ce serait inutile, rétorque Ana. Je ne crains rien puisque le Diable marche avec moi.

— Quoi ?

— Rien, c'est juste le refrain d'une vieille chanson de marche de la Légion étrangère. *Le Diable marche avec moi...*

Elle sort. Le vent glacé la gifle aussitôt. Le contraste après la chaleur atroce de la journée a de quoi flanquer la chair de poule aux plus endurcis. Elle marche vers la haute barrière métallique dressée entre le désert et la ville. Les soldats préposés à la surveillance du *checkpoint* ont été prévenus. Ils la saluent et relève la barrière. Ana franchit cette frontière en leur rendant brièvement leur salut.

Une fois de l'autre côté elle s'oriente, comparant les données du GPS avec les étoiles. L'influence des brouilleurs ne se fait pas encore sentir, cela changera au fur et à mesure qu'elle se rapprochera du musée. D'ici une heure, elle ne pourra plus se fier aux indications de la boussole.

Elle gonfle ses poumons comme si elle allait plonger du haut d'une falaise, puis se met en marche. Le tout est de trouver le bon rythme, de tenir la cadence et la distance. C'est pourquoi elle a enfilé ses chaussures fétiches, celles qui l'ont déjà fidèlement servie sur des centaines de kilomètres.

« Crapahuter dans le sable est une vraie chierie ! » avait coutume de répéter leur sergent instructeur, et il avait raison, surtout lorsqu'il s'agit d'un sable non tassé, pulvérulent, sans cesse renouvelé par des vents contraires qui le brassent et lui conservent sa pulvérulence. Rien à voir avec la traditionnelle

promenade en bord de plage après la marée, lorsqu'on se ballade pieds nus et qu'on trouve ça « cool ».

Ana sait que, bientôt, les muscles de ses mollets et de ses cuisses deviendront douloureux. Déjà, alors qu'elle vient à peine de tourner le dos à la cité, elle doit remonter son écharpe sur le bas de son visage pour échapper à la morsure des grains de silice que la bourrasque lui souffle méchamment à la figure, lui écorchant les lèvres. Devant l'insistance des rafales qui semblent vouloir la repousser, elle chausse ses lunettes de protection.

Courbée, elle avance avec régularité en essayant de faire le vide dans sa tête. Surtout ne pas se mettre à gamberger, devenir une mécanique dont les engrenages s'emboîtent avec régularité.

Comme elle s'y attendait, au bout d'une heure, en dépit du froid, elle est couverte de sueur. S'arrêter, c'est courir le risque d'attraper la crève. Le sergent leur avait expliqué qu'au Pôle Nord, il arrivait la même chose aux gars qui crapahutaient dans la neige. Dès qu'ils s'immobilisaient, la sueur gelait sur eux et leurs vêtements humides devenaient aussi rigides que du bois. Désormais incapables de bouger, les pauvres mecs crevaient de froid.

Soudain, la lune sort des nuages, éclairant plusieurs silhouettes immobiles qui semblent l'attendre... ou la guetter ?

Après une seconde d'hésitation, elle agite les bras en exagérant la gaucherie de ses gestes. Passer pour une gourde est souvent la meilleure façon de surprendre un adversaire.

— Hé ! lance-t-elle. Attendez-moi ! Je suis perdue... Hé ! Vous, là-bas...

Mais ses mimiques ne provoquent aucune réponse. Se préparant au pire, elle continue à progresser. Enfin elle aperçoit le premier individu. Il se tient courbé et ne la regarde pas. La lumière blafarde lui fait le teint gris. Devant l'immobilité du groupe, Ana comprend sa méprise. Elle se trouve au milieu d'une bande de retardataires pétrifiés par les émanations gazeuses. La calcification les a statufiés au milieu d'un geste. Seuls leurs vêtements ont échappé à la

métamorphose. Ana tend la main, touche le visage de celui qui lui fait face. C'est dur, lisse, mais cela répand une vague odeur de moelle. Un souvenir la submerge : l'odeur des os qu'elle broyait lorsque, jeune recrue, elle écopait de la corvée de chenil où grondaient les molosses de combat chargés d'ouvrir un chemin aux fantassins à travers les champs de mines. Oui, les os qu'elle jetait dans la moulinette électrique, et leur puanteur organique. C'est la même odeur que répandent les « statues » calcifiées.

Au dégoût succède la peur. Le gaz est donc capable d'agir aussi rapidement ?

Elle dénombre six cadavres, quatre femmes et deux hommes, plantés dans le sable, immobiles pour l'éternité. N'était l'odeur qui s'en dégage, on les prendrait pour des statues qu'un quelconque « artiste post-moderne » aurait décidé d'habiller afin de démontrer quelque fumeuse théorie existentielle.

Ana s'ébroue, elle n'a pas le temps de s'attarder. Elle calcule qu'elle doit se trouver à trois heures du premier point d'eau. Elle ne ressent pas encore les effets de la fatigue, mais cet arrêt prolongé lui rappelle que la température n'excède pas 3°, et qu'elle grelotte. Elle doit se remettre en marche. A quelque chose malheur est bon : les statues lui prouvent au moins qu'elle va dans la bonne direction. C'est une certitude rassurante car il est facile de tourner en rond dans le désert, la nuit. L'uniformité est la pire des tromperies.

La jeune femme reprend sa course opiniâtre en s'efforçant de faire taire les questions qui virevoltent dans sa tête : est-elle réellement protégée par le vaccin ? Et pour combien de temps encore ? Et si c'est effectivement le cas, se pose alors le problème de l'amnésie... On lui a injecté une telle dose de sérum qu'elle doute d'échapper aux effets secondaires. Quand va-t-elle commencer à perdre la mémoire ? A voir ses souvenirs s'effacer l'un après l'autre ? Le phénomène sera-t-il progressif ou bien se réveillera-t-elle un matin en ne sachant plus qui elle est ? Tout est à craindre, aucune menace ne peut être écartée. Peut-être devrait-elle déjà s'organiser en prévision d'un futur effacement mémoriel ? Prendre des notes,

s'adresser des messages à elle-même, noter son nom sur un bout de papier, expliquer en quelques lignes ce qu'elle est venue faire ici ?

La violence, le danger, ne lui font pas peur, toutefois il en va autrement de la décrépitude mentale. De la déchéance intellectuelle, telle qu'elle a pu en voir maints exemples dans les hôpitaux militaires pour vétérans victimes de dommages cérébraux incurables.

Elle se raidit, luttant pour se reprendre. Allons ! ce n'est ni le lieu ni le moment de s'abandonner aux idées noires. Il lui reste une longue route à parcourir.

## 5.

Scanboy ne s'était pas trompé dans ses calculs : alors que les premières lueurs de l'aube diluent la nuit, Ana distingue enfin les contours d'une palmeraie. Confirmant la présence d'un point d'eau, des plantes épineuses ont fleuri de façon anarchique. Un coup d'œil à sa montre lui signale qu'elle marche depuis six heures. Elle souffre terriblement des pieds en dépit des chaussures spéciales. Elle donnerait cher pour les tremper dans une bassine remplie de glaçons.

L'atmosphère se réchauffe déjà, et vite. Avisant un amas de rochers, Ana décide de s'y embusquer le temps d'étudier les lieux. C'est l'occasion pour elle d'utiliser les lunettes « magiques » mises au point par le service scientifique. La fonction « grossissement » donne une image étonnamment nette qui lui permet de se faire une idée plus précise du campement. Outre les palmiers dattiers, l'oasis a donné naissance à une végétation épineuse, assez dense, typique du désert. Ana note la présence de très anciennes casemates en adobe. La plupart à demi effondrées. Les vestiges d'un ancien *pueblo* manifestement abandonné depuis une éternité. Des gens vont et viennent avec nonchalance autour du point d'eau, affublés de vêtements de ville qu'ils ont plus ou moins « customisés » pour les adapter à la fournaise. En citadins accomplis, ils ont bien sûr accumulé toutes les erreurs à ne pas commettre quand on se promène dans le désert, la plus grave consistant à s'exposer torse nu en plein soleil et à découper les

jambes de son pantalon pour le transformer en bermuda, ou encore à se dire qu'un slip et un soutien-gorge font un bikini acceptable!

Il y a là une trentaine d'individus qui paraissent étonnamment en bonne santé alors qu'Ana s'attendait à trouver des naufragés à l'agonie. Certains, assis dans l'herbe, se trempent les pieds dans l'eau comme ils le feraient au bord d'une piscine. Aucun ne présente des signes de panique ou de désespoir. Ana a l'impression d'espionner les pensionnaires d'un club de vacances... C'est bizarre et foutrement dérangeant, d'autant plus qu'ici et là se dressent les dépouilles calcifiées des malheureux qui n'ont pas eu la chance d'échapper à la calcification. « Un village de vacances installé au milieu d'un cimetière... » songe-t-elle.

Un rire de femme lui parvient, réponse à une plaisanterie qu'elle n'a pu entendre.

Elle hésite. Elle avait prévu de se présenter comme une fuyarde retardataire qui se serait égarée dans le désert, mais elle se demande tout à coup si c'est la bonne solution. Pas sûr.

Elle juge prudent d'enterrer une partie de son équipement derrière les rochers et de ne conserver que les lunettes. On pourrait effectivement s'étonner de la présence de l'émetteur militaire longue portée chez une secrétaire en vacances. Les chaussures de randonnée pourraient éveiller la curiosité, bien sûr, mais elle ne peut s'en passer, d'autant plus que, d'ici une heure, le sable deviendra aussi brûlant qu'une carrosserie de voiture exposée au soleil.

Les diverses pilules cousues dans la doublure de son blouson ne posent pas de problème.

A travers les lunettes, elle scrute le ciel, à la recherche d'une bourrasque néfaste. Elle ne repère aucune menace. Bon! elle ne peut rester là une éternité, il lui faut maintenant établir le contact.

Elle se redresse et, feignant de tituber, prend la direction de l'oasis. Quand elle est assez proche, elle réalise que tout le monde la regarde, le sourire aux lèvres. Une jeune femme, seins nus, et qui a transformé son chemisier en paréo, vient à sa rencontre. Elle est rousse, plutôt jolie, la trentaine. Son

torse est couvert de cloques érythémateuses dues aux coups de soleil, elle ne semble pas en souffrir.

— Salut ! lance-t-elle. Je m'appelle Nickie. Tu t'étais perdue ? Tu as de la chance de tomber sur nous, c'est l'oasis le plus sympa du désert. Les autres n'ont pas le sens de la fête.

Elle achève sa tirade par un rire niais qui évoque pour Ana l'hilarité puérile qui secoue spasmodiquement certains drogués. Elle a l'air de planer... D'ailleurs, à mieux y regarder, ils ont tous l'air de planer. Au cou de la fille pend un collier de métal doré qui forme les lettres RITA. Alors ? Nickie ou Rita ?

— Viens te baigner, reprend Nickie, l'eau est super bonne ! Pas besoin de maillot, on est entre nous. Tous le monde est cool.

Ana lui emboîte le pas en prêtant une oreille distraite à son babillage. Du coin de l'œil, elle prend la mesure des lieux. Les « fuyards » semblent avoir constitué une sorte de communauté évoquant le mouvement hippie de la fin des *Roaring sixties*. Aucune inquiétude n'émane de ces survivants avachis dont plusieurs rient sottement dans le vide. Le plus dérangentant c'est que ces doux allumés côtoient, sans en être le moins du monde gênés, les statues calcifiées de leurs compagnons de fuite. Ana dénombre une vingtaine de cadavres figés au beau milieu d'un mouvement, et auxquels personne n'a eu l'idée d'offrir une sépulture.

Nickie, qui a surpris les coups d'œil d'Ana, lance :

— Fais pas attention aux morts, ils n'ont pas eu de chance, c'est tout. Ils ne faisaient pas partie des élus. Quand le CHOIX a eu lieu, ils n'ont pas tiré le bon numéro. Moi, je pense que c'est ce qui pouvait leur arriver de mieux. Il y avait probablement en eux un ferment de discorde, ils auraient fini par nous monter les uns contre les autres.

— Hum, hum... se contente de marmonner Ana.

— Tu vas t'installer chez moi, décide Nickie. Il y a plein de maisons vides, c'est un peu comme un village de vacances, tu vois ?

— Vous êtes combien ?



— Une centaine... Mais il y a d'autres oasis beaucoup plus peuplées. Ici c'est mieux, on se connaît tous. De toute manière il y a eu beaucoup de déchets.

— Des déchets ?

— Oui, quoi... Tu comprends ce que je veux dire ? Des mecs et des nanas changés en statues parce qu'ils ne convenaient pas.

— Ils ne convenaient pas à quoi ?

— Tu comprendras peu à peu. Si tu es arrivée vivante jusqu'ici c'est que Arlon considère que tu as le bon profil, alors pas d'inquiétude ! Ça roule ! Le gaz est là pour effectuer un tri dans le panier de pommes. Les pommes pourries sont calcifiées, les bonnes restent en vie.

— *Arlon ?*

— Oui, celui qui commande au vent. Il vit là-bas, dans cet énorme bâtiment qu'on appelle le musée. C'est lui qui décide, c'est lui qui choisit... bon, assez discuté, ça me flanque la migraine, viens te baigner.

— Heu... fait Ana en effleurant de l'index la breloque qui pend au cou de son interlocutrice. Tu t'appelles comment ? Rita ou Nickie ?

— Je n'en sais rien, en fait, pouffe la fille. J'ai dit Nickie au hasard, mais demain ce sera peut-être Amanda ou Ingrid. Il y a plein de trucs dont je ne me souviens plus, et c'est super. Tu verras, on s'y habitue. Chaque nuit, tu oublies en grande partie ce que tu as fait la veille, les gens que tu as côtoyés. Alors , le matin tout te semble neuf. Si tu t'es engueulé avec quelqu'un, tu n'en gardes aucune souvenir, et lui non plus, alors vous pouvez redevenir copains comme si de rien n'était. C'est génial, non ? Le passé, les souvenirs, ça craint un max ! Arlon t'expliquera tout ça mieux que moi.

— Tu trouves ça vraiment bien ? hasarde Ana, décontenancée.

— Oui, par exemple : tu en avais marre de ton mec, tu envisageais de le quitter, mais comme tu l'as oublié pendant la nuit, au matin c'est de nouveau un inconnu sur lequel tu craques à fond, donc vous repartez tous deux à zéro en ne vous rappelant plus que vous en étiez arrivés à vous flanquer des

baffes. Tout nouveau tout beau ! C'est de nouveau le grand amour !

— Évidemment, vu comme ça.

— Tu verras, avec un peu de chance demain on fera de nouveau connaissance, et si on finit pas s'engueuler aujourd'hui, on ne s'en souviendra plus.

Ana préfère ne pas insister. Elle sait que la désorientation et l'amnésie constituent les deux premiers symptômes d'une intoxication au gaz de combat. Ils précèdent la calcification générale du corps, ce ne sont que des effets transitoires annonçant la mort. Or, ici, ces effets secondaires, semblent durer plus que de coutume. *Surtout l'amnésie...* Par ailleurs, Ana n'avait jamais envisagé qu'une victime puisse en tirer satisfaction. Tous ces survivants devraient déjà être statufiés. Pourquoi alors sont-ils en parfaite santé, du moins physiquement ? Quelque chose a ralenti le processus mortel. Quoi ? Une trop grande dilution dans l'air, peut-être, qui a affaibli la puissance de l'aérosol ?

Nickie semble déjà avoir oublié qu'elle lui avait proposé de se baigner. Jouant les hôtesse de club de vacances, elle entreprend de lui faire visiter le *pueblo*. Une question tarabuste Ana : celle du ravitaillement. Normalement ces gens devraient souffrir de la faim et présenter des signes d'amaigrissement puisqu'il y a déjà un bon moment qu'ils ont quitté Vegas, or il n'en est rien.

— Comment fait-on pour bouffer ? s'enquiert-elle.

Nickie esquisse une moue d'insouciance.

— Je ne sais pas trop, avoue-t-elle. Je crois me rappeler qu'on nous livre de la nourriture.

— Qui ça ? La pizzeria du coin ?

— Non, je ne crois pas. Le matin on trouve des caisses sous les arbres, près de la mare. Je suppose que quelqu'un vient les livrer. Ça doit être ça, non ?

— Qui « quelqu'un » ?

— Je ne sais pas, et je m'en fous. C'est là quand on en a besoin, c'est tout ce qui compte, non ? Tu serais pas du genre à te prendre la tête pour n'importe quoi, toi ?

Ana sent qu'il serait maladroit d'insister. Elle ne peut toutefois s'interdire de demander :

— Qu'est-ce qui t'a poussée à quitter la ville pour t'enfoncer dans le désert ?

Nickie hausse les épaules.

— Je ne sais plus, avoue-t-elle. Je crois que j'ai suivi les autres, c'est tout. Tout le monde a suivi quelqu'un qui suivait lui-même quelqu'un... et ainsi de suite. Et toi ?

— Pareil, ment Ana. Ça m'a semblé la chose à faire. Une évidence. Et puis le désert, c'est super pour courir, non ?

— Ouais, moi aussi j'ai ressenti ça. C'est ça, *une évidence*, comme une force qui m'attirait, mais c'est tout brouillé dans ma mémoire. En fait, je m'en cogne. Ici on est super bien, on profite de l'instant. S'il arrive quelque chose de désagréable, on ne se prend pas la tête parce qu'on sait que demain on aura oublié. On ne risque plus de se payer un ulcère ou une dépression. Seul compte le moment présent.

6.

Lorsque Nickie lui fait visiter la casemate qu'elles vont devoir partager, Ana est surprise de la qualité de l'installation. D'où sortent ces matelas pneumatiques, ces sacs de couchage, ce matériel de camping flambant neuf ? Dans une glacière s'entassent des boîtes de bière et de soda, des sandwiches emballés comme en on trouve dans tous les distributeurs des galeries marchandes. Manifestement, quelqu'un prend soin des « fuyards ».

*QUI ?*

Ana ne se risquera pas à poser une question qui resterait sans réponse et pourrait éveiller la méfiance de sa « nouvelle copine ». Elle choisit de calquer ses déclarations sur celles de Nickie : *Elle ne se rappelle plus vraiment ce qu'elle faisait avant... Tout est en vrac dans sa tête. Elle a oublié son adresse, son numéro de téléphone et sa date de naissance... Et aussi où elle est née. Des informations ne cessent d'entrer en collision sans qu'elle soit capable de faire un tri.*

— Te casse pas le cul ! s'exclame Nickie, je suis passée par là. Au début on est déboussolée, inquiète, puis on apprend à

s'en foutre. Je suis très heureuse de m'inventer au jour le jour. Je me dis qu'avant j'avais peut-être une vie de merde, mais que tout ça n'a plus la moindre importance aujourd'hui. Chaque jour je me réveille toute neuve, et c'est super agréable : pas de remords, pas de rancune, pas de tristesse.

— Tu as sûrement raison, lâche Ana, soucieuse de se conformer au je-m'en-foutisme ambiant.

Durant le reste de la journée, elle s'échine à tenter de s'intégrer à divers groupes avant de prendre conscience de l'inutilité de ses efforts puisque ses nouveaux compagnons ne se rappelleront plus d'elle le lendemain, et que tout sera à recommencer. Elle aura beau poser des questions, personne ne sera en mesure de lui révéler qui est à l'origine du ravitaillement clandestin.

Une vague angoisse s'insinue en elle : en s'attardant ici ne risque-t-elle pas, elle aussi, de finir décérébrée ? Contaminée par cette espèce de maladie d'Alzheimer artificiellement provoquée ? Et surtout, quel est le but de l'expérience ?

Elle y voit bien sûr un avantage militaire : si l'on rend amnésiques les habitants d'un pays, on évite tout risque de révolte, toute résistance. Les malheureux ne savent même pas qu'il y a eu une guerre et qu'on les a envahis ! On efface d'un coup tout ressentiment, toute souffrance. Ils finissent par admettre que les choses ont toujours été ainsi et qu'il y a de grands avantages à oublier la peur, la déchéance et l'humiliation. De là à les convaincre qu'on leur a rendu service, il n'y a qu'un pas. Ainsi, les 25% qui ont échappé à la calcification n'éprouvent aucun ressentiment envers leurs envahisseurs, voire les accueillent à bras ouverts !

Mais, aujourd'hui que le contrôle du musée a échappé au Gouvernement, qui tire les ficelles ? Une Intelligence Artificielle qui aurait pris les commandes ? Nickie a mentionné un certain Arlon. Serait-ce le nom de code d'un ordinateur ?

Ladite Nickie papillonne d'un groupe à l'autre, danse au son d'un *ghetto blaster* fourni par le bienfaiteur inconnu dont l'ombre pèse sur la communauté.

L'ambiance est celle d'une *party* où s'ébattraient des adolescents à demi défoncés ; à cette différence près que les participants ont quitté depuis longtemps l'adolescence. Euphorie et amnésie semblent faire bon ménage. Ana lève les yeux vers le ciel, scrute les nuages. Elle se crispe à l'idée qu'un drone les espionne peut-être. Si c'est le cas, elle doit éviter de se singulariser en restant extérieure à la fête, aussi s'applique-t-elle à imiter les déhanchements de Nickie. Les autres sentent probablement qu'elle n'est pas des leurs car aucun homme n'essaye de l'entraîner dans les buissons.

Elle se sent déstabilisée, ce faux club de vacances ne correspond en rien à ce qu'elle s'attendait à trouver. L'affaire se révèle plus embrouillée qu'elle ne l'imaginait.

La fête s'étiole, minée par l'ivrognerie des participants... et peut-être les calmants additionnés aux boissons généreusement offertes?

Ana — qui n'a bu qu'à sa gourde — feint de sombrer à son tour dans la somnolence. Parvenue au seuil de la cabane de Nickie, elle découvre la jeune femme emmêlée à un nouvel amant sur un matelas pneumatique jaune vif. Tous deux dorment d'un sommeil trop profond pour être naturel. Ana, n'excluant pas la possibilité d'une caméra dissimulée, se laisse tomber sur le second matelas et ferme les yeux en bredouillant des mots sans suite.

Elle aimerait pouvoir entrer en contact radio avec Erkart pour lui rapporter ce qu'elle vient de voir, mais elle a enterré son matériel hors de l'oasis, et craint d'attirer l'attention en déambulant dans le désert alors que l'ensemble de la communauté a sombré dans le néant. De toute manière, si le musée utilise un brouilleur, elle n'a aucune chance d'établir une liaison intelligible.

La chaleur grimpe dans la cabane mal aérée, avivant les relents de sécrétions corporelles des amants entrelacés.

Au bout d'une demi-heure, Ana entend le ronronnement lointain d'un moteur. Elle parie pour un véhicule militaire chenillé. Des renforts ? Erkart aurait-il reçu l'ordre d'intervenir ? Elle écarte cette éventualité, et continue à feindre le sommeil.

Le bruit se rapproche. Un quart d'heure plus tard, le véhicule s'arrête à l'orée de l'oasis. Ana perçoit les échos d'une conversation étouffée. Des ordres, suivis d'un ramdam de déménageurs. Plusieurs hommes vont et viennent à l'extérieur; lorsqu'ils passent devant la cabane, la jeune femme voit qu'ils sont affublés de scaphandres stériles et de respirateurs. Le type de protection recommandée en cas de guerre chimique ou de contamination virale. Ils portent des caisses. Probablement du ravitaillement. On dirait qu'ils font le ménage. Trois d'entre eux, en scaphandres rouges, s'agenouillent près des dormeurs pour les ausculter. Ils semblent effectuer des manipulations dont Ana, mal placée, ne peut suivre le détail. Injections ou prises de sang ?

Soudain, l'un d'eux fait irruption dans la cabane. Après avoir examiné Nickie et son partenaire, il leur administre une dose d'un quelconque sérum au moyen d'un pistolet injecteur. Enfin, découvrant la présence d'Ana, il se tourne vers elle et lui prend le pouls. Persuadée qu'il va la démasquer, la jeune femme se prépare à frapper, mais l'inconnu, pressé d'en finir avec cette corvée, lui plante une aiguille dans la saignée du coude et remplit ses veines d'une substance inconnue. Cette besogne effectuée, il se relève. D'ailleurs, quelqu'un l'appelle à l'extérieur, manifestement pressé de lever le camp. Encore deux minutes et le véhicule chenillé fait demi-tour, repartant comme il est venu.

Ana se relève prudemment en se frottant le bras. La piqûre, bâclée, lui a laissé un hématome au creux du coude. La tête lui tourne un peu. Elle a peur de comprendre ce qui vient de se passer. Les hommes en scaphandre sont venus effectuer un rappel de vaccination sur leurs cobayes inconscient. En réalité, ils leur ont injecté une substance qui inhibe les souvenirs... ou détruit la mémoire. Voilà pourquoi Nickie et ses amis se complaisent dans cette éternelle remise à zéro qui leur assure une virginité de l'esprit sans cette renouvelée.

Ana essaye de ne pas céder à la panique. Si elle ne réagit pas très vite, elle se réveillera demain aussi décervelée que Nickie. Puis elle se souvient des comprimés hypermnésiques de Scanboy. C'est le moment ou jamais d'y avoir recours ! Les

mains tremblantes, elle déchire la couture de sa veste pour récupérer la plaquette correspondante — les cachets bleus — et elle avale deux comprimés en s’aidant d’une gorgée de soda. Elle espère de toutes ses forces que le médicaments combatta les effets du « gommeur de mémoire » qui se répand déjà dans ses veines. Elle a à peine le temps de remiser les pilules dans leur cachette que le sommeil la foudroie. Elle s’effondre sur le matelas pneumatique.

Le rêve s’insinue en elle, sournoisement, tels ces vers minuscules qui stagnent dans les mares et s’introduisent dans le corps humain par les ouvertures naturelles à l’insu de leur victime. D’un seul coup il est là, lui emplissant la tête.

Elle voit...

Elle voit un homme, en contre-jour. Apparemment il ne fait rien d’effrayant mais Ana est terrorisée. L’homme se tient devant un placard, il s’habille... Ou plus exactement accroche quelque chose sur son torse. Ana ne distingue rien d’autre mais cela suffit à l’épouvanter. Elle ne voit pas son visage car il le dissimule sous un masque grotesque... Ana sait qu’elle ne devrait pas être là et qu’elle contemple une cérémonie qui devait rester secrète. Elle a commis une infraction.

Puis tout se brouille et elle se réveille. Les autres dorment encore. Elle a très mal à la tête et envie de vomir. Des élancements insupportables lui vrillent les tempes, elle suppose qu’il s’agit d’un effet secondaire des hypermnésiques. Elle se lève prudemment et titube vers le plan d’eau. Là, elle s’agenouille et s’asperge le visage. Puis elle consulte sa montre et comprend qu’elle a dormi près de dix-huit heures ! Elle s’assied, le dos contre le tronc d’un dattier. Le paysage vibre autour d’elle ; elle a du mal à supporter la lumière. Afin de se rassurer, elle s’applique à faire le point en répondant à un questionnaire personnel :

Sa date de naissance ?

Son matricule ?

Les prénoms de ses trois derniers petits copains ?

La devise de son unité ?

Elle découvre avec stupeur que les réponses ne lui viennent pas aussi vite qu'elles le devraient. Elle a l'impression que ses pensées s'enlisent dans la boue. Son cerveau fonctionne au ralenti ! Certes, elle n'a pas été frappée d'amnésie comme Nickie et les autres, mais elle n'est plus à son top niveau. Elle tente de se rassurer en se répétant que ses rouages mentaux vont se dégripper au cours des heures à venir.

Curieusement, elle n'a oublié aucun détail du rêve terrifiant qui l'a visitée durant sa période d'inconscience. Et d'ailleurs, en quoi ce rêve était-il effrayant ? Elle se rappelle la silhouette, l'armoire, l'homme masqué. Un inconnu occupé à se déguiser, probablement avec l'intention de participer à un carnaval... Ça n'a aucun sens. A bien y réfléchir, il lui semble que le rêve s'accompagnait d'une musique populaire noyée dans un brouhaha de cris et de rires. Un carnaval, oui.

Lorsqu'elle était enfant, sa famille habitait une maison délabrée dans une rue qu'empruntait rituellement le défilé de la fête des morts. *Miccai huitontli, el día de todos los Santos...* Cette sarabande qui l'effrayait parce que nombre des participants y étaient déguisés en squelette.

On dirait que les comprimés ont fait remonter à la surface quelque chose d'enfoui. Une peur enfantine dont elle ne comprend pas le sens caché. Elle décide de ne plus y penser et s'efforce de faire le point. L'intervention des hommes en scaphandre, s'ajoutant à la nécessité de la piqûre de rappel, semble prouver que l'amnésie se résorberait si elle n'était pas entretenue... A moins que l'état d'effacement définitif ne soit obtenu qu'au terme d'un nombre  $x$  d'injections ? Comment savoir ?

Elle décide de profiter du sommeil prolongé de la communauté pour quitter l'oasis et récupérer le matériel radio enseveli derrière les rochers. Elle pense qu'il est important de rapporter à Erkart ce qui se passe ici.

Les vertiges qui l'assaillent dès qu'elle bouge lui rendent le trajet difficile mais elle parvient à se glisser derrière le monticule rocheux sans s'évanouir. Hélas, ses efforts ne sont pas couronnés de succès. Le bouclier des brouilleurs du musée



interdit toute transmission. Dépitée, elle remet l'appareil dans sa cachette et réintègre l'oasis au moment où Nickie émerge de la casemate.

Comme il fallait s'y attendre, elle ne reconnaît pas Ana, mais se contente cette fois d'un simple geste de la main en guise d'accueil.

— Excusez-moi, lance-t-elle en titubant, mais faut que j'aïlle pisser, je ne tiens plus.

Et, à grandes enjambées, elle gagne l'abri d'un buisson.

Ana comprend qu'il serait stupide de lui rappeler qu'elles se connaissent déjà. Elle doit jouer la comédie de l'amnésie jusqu'au bout. Autour d'elle, hommes et femmes sortent du sommeil en bâillant à s'en décrocher la mâchoire. Le regard vague, ils restent immobiles, incapables de décider de la conduite à tenir. Ana décide de les imiter.

## 7.

Les journées se suivent, égrenant les mêmes rituels. Ana déploie des trésors d'astuces pour avoir l'air de s'intégrer aux différents groupes car elle est de plus en plus persuadée que des caméras, dissimulées dans les arbres et les casemates, les espionnent afin d'étudier leurs réactions. La petite communauté constitue un groupe de cobayes scruté à la loupe. Il est par ailleurs évident que les « rappels » contiennent un euphorisant qui empêchent les sujets de succomber aux crises d'anxiété accompagnant d'ordinaire les trous de mémoire.

Cela explique aussi pourquoi personne ne s'inquiète de la présence des cadavres calcifiés encerclant l'oasis. Certains membres de la communauté semblent d'ailleurs décidés à croire qu'il s'agit de statues post-modernes dépourvues d'intérêt, ou d'épouvantails destinés à éloigner les vautours toujours en quête d'une proie.

En discutant avec ses compagnons, Ana remarque également que la drogue agit sur les sujets de manière inégale. Certains se rappellent de fragments de leur passé et sont conscients d'avoir subi une « transformation », sans en concevoir la moindre inquiétude. Ils semblent même accueillir cette métamorphose avec bonheur. D'autres vivent dans

l'instant présent, se souciant seulement de ce qui va se produire au cours des dix prochaines minutes.

— Je crois me rappeler que j'étais écrasé de responsabilités, lui a confié un quinquagénaire chauve et bedonnant. Un enfer de contraintes, une vie de famille atroce... mais j'ai tout oublié du comment et du pourquoi, les visages se sont effacés, et c'est une réelle délivrance. Je n'éprouve aucune culpabilité. Plus rien n'a réellement d'importance... C'est cela même. Pour rien au monde je ne voudrais revenir en arrière. L'amnésie m'a sauvé de la dépression.

Poursuivant son enquête, Ana a renoué avec Nickie (qui se prénomme aujourd'hui Carla). La jeune femme s'est d'abord dérobée avant d'admettre, en grimaçant, qu'elle avait parfois des rêves désagréables dont elle conservait des impressions diffuses au réveil.

— Il me semble que je faisais des trucs moches, a-t-elle avoué. Un peu dégueulasses, mais je ne sais pas quoi. C'est juste une impression. J'ai peut-être été *call girl*, ou un truc dans le genre. Je suis contente de ne pas m'en rappeler. T'as tort de vouloir comprendre. Laisse-toi porter par la vague, flotte au gré du courant. Saisis la chance qui nous ait donnée. Toi aussi t'as sûrement fait des saloperies dans ta vie d'avant, pourquoi veux-tu te remettre le nez dedans ? T'es maso ou quoi ?

Ana sent qu'elle ne progressera pas dans la compréhension du phénomène tant qu'elle s'attardera à l'oasis. Il lui faut donc se débrouiller pour se rapprocher du musée. D'après les plans, elle se trouve à Pitt 1. Il lui faudrait donc gagner Pitt 2 ou Pitt 3 pour être en mesure d'étudier le bâtiment de plus près, voire tenter de s'y introduire.

*Le problème c'est la distance !*

Gagner Pitt 2 nécessiterait au minimum trois jours de marche dans le désert. C'est inenvisageable sans véhicule car il lui faudra transporter une importante provision d'eau pour survivre à l'épreuve. La règle de base implique qu'on ne reste pas plus de quatre heures sans boire, sinon c'est la mort assurée.

A l'armée, lors des stages de survie, on lui a appris qu'un soldat crapahutant sous le soleil consomme en moyenne 8 litres d'eau chaque fois qu'il parcourt 30 kilomètres. La nuit, cette quantité se réduit de moitié. Néanmoins, marcher dans le sable, avec cinquante kilos de barda sur les épaules, que ce soit de jour ou de nuit, n'a que peu de rapport avec une gentille randonnée dans la lande irlandaise.

L'ennui c'est qu'elle serait bien en peine de dénicher un véhicule en état de marche dans le *pueblo*, quant à s'introduire dans le camion chenillé des mystérieux ravitailleurs, inutile d'y songer.

La solution lui est fournie trois jours plus tard. Par acquit de conscience, elle a décidé de se livrer à une fouille systématique de chaque baraque durant les périodes d'inconscience de leurs occupants.

Dans un appentis, elle découvre un vélo, un vieux clou de la marque *Funnyway* disparue il y a une quarantaine d'années. La chaleur l'a préservé de la rouille mais ses pneus desséchés s'émiettent dès qu'on y touche. Pour rouler dans le sable ça n'a guère d'importance, même si cette particularité soumettra les muscles de ses jambes à rude épreuve. Sur les cartes qu'elle a étudiées, elle a noté qu'à vingt-cinq kilomètres de Pitt 1 se dressaient les ruines d'une station-service. Avec un peu de chance, elle pourra peut-être y trouver un véhicule utilisable, ne serait-ce qu'une moto ? Elle a toujours été douée en mécanique, c'est même cette particularité qui lui a permis d'être admise dans les bandes de son quartier, quand elle était adolescente.

C'est risqué, toutefois elle ne peut s'attarder ici. Quant à renoncer et rebrousser chemin, c'est inenvisageable. Ce serait fournir aux officiers une trop bonne occasion de se foutre d'elle... et de la gent féminine en général.

Elle ne veut pas s'avouer qu'elle craint le retour des types en scaphandres car elle n'est pas certaine de surmonter les effets d'un autre « rappel ». Elle commence à souffrir de trous de mémoire, pour l'instant passagers, mais qui pourraient rapidement s'aggraver. Et puis...

Et puis il y a ce rêve récurrent. Ce cauchemar devrait-elle dire. Toujours le même : elle observe un homme en train de se déguiser pour se mêler à la foule en liesse du carnaval. Elle ne comprend pas pourquoi cette occupation anodine l'effraye à ce point. Est-ce le masque de squelette dont l'homme s'est affublé ? Ce serait idiot car c'est un déguisement qui plaît à la communauté des Latinos du quartier. En outre, le masque n'est pas réaliste, il évoque plutôt une caricature de bande dessinée. Toutefois la nuance est-elle perceptible pour les yeux d'une fillette ?

Elle ignore s'il s'agit d'un simple rêve ou d'un souvenir refoulé que les hypermnésiques ont extrait de sa carapace d'oubli. Doit-elle y voir un avertissement ? Une prémonition ? Un refoulement ? Elle s'avoue incapable de choisir car, en vérité, elle n'a jamais adhéré aux théories fumeuses des psychiatres.

Elle occupe la journée à collecter le plus discrètement possible des bouteilles vides qu'elle remplira d'eau en prévision de son équipée. Le problème c'est le poids. Elle pourra caser six litres au maximum dans les sacoches élimées du vélo. Hélas, cette charge lui compliquera la tâche lorsqu'elle pédalera dans le sable. Si elle ne veut pas s'épuiser, elle devra se déplacer sur les zones de silice durcie où les roues ne risqueront pas de s'ensabler. Ce ne sera possible que si les nuages ne masquent pas la lune. Cela fait beaucoup de « si »...

Elle se constitue également une provision de barres protéinées, sans perdre de vue qu'elles peuvent contenir des euphorisants et affaiblir sa notion de la réalité. Tant pis ! Elle va consommer énormément d'énergie à pédaler comme une folle, il lui faudra de quoi se remonter.

Ces préparatifs accomplis, elle s'allonge à l'ombre pour se reposer. Il est capital de reprendre des forces. La chaleur est telle que son comportement n'a rien de suspect. La plupart des membres de la communauté dorment lorsque le soleil est au zénith et qu'il devient impossible de faire la fête.

Le tumulte musical qui suit les heures chaudes ne la réveille pas car elle est capable de dormir dans le vacarme d'un hélicoptère de combat en vol.

Elle se lève une fois la nuit tombée. Personne ne lui prête attention ; la *party* bat son plein. Ayant récupéré son paquetage, elle se glisse dans la remise et récupère le vélo qu'elle a au préalable graissé avec de la purée d'avocat prélevée sur les provisions livrées par les bienfaiteurs anonymes. Le pédalier fonctionne à merveille, la chaîne également. Une fois la nourriture et la provision d'eau calées dans les sacoches, elle s'éloigne en catimini de l'oasis en tenant la machine par le guidon. Faute de GPS, elle va devoir s'orienter sur les étoiles, ce qui n'a rien de rassurant.

Elle enfourche la bicyclette et commence à pédaler dans la direction approximative de l'antique station-service. Pour le moment le sable n'est pas trop mou et l'effort qu'elle doit fournir acceptable.

Une demi-heure plus tard, elle est trempée de sueur malgré la fraîcheur de la nuit qu'elle estime entre 4 et 6°C.

Le voyage se résume à une question d'endurance et d'obstination. Toutes les demi-heures, elle fait une pose, s'hydrate et mange une barre protéinée, puis se remet en selle en essayant de ne pas penser à l'irritation grandissante qui lui met l'entrejambe à vif. Elle n'est pas certaine de pédaler dans la bonne direction. Une erreur d'un degré, et elle passera à trois kilomètres du garage sans le voir ; c'est ce qui l'inquiète. Sans GPS elle progresse à l'aveuglette, tel un naufragé abandonné à la fantaisie des courants marins.

Par chance, le sable devient soudain dur sous les roues du vélo, il forme une plaque vitrifiée, vestiges des essais de bombes atomiques qui eurent lieu il y a quatre-vingts ans. Rien d'étonnant, le désert à longtemps servi de champ d'expérimentation aux apprentis sorciers de l'atome. Il en conserve des cicatrices inguérissables.

Les roues entaillent la piste avec des crissements de patins à glace. Surtout ne pas tomber ! Les éclats de verre lui sectionneraient la peau.

Elle finit par perdre la notion du temps. Elle ruisselle de partout et a déjà vidé deux litres d'eau. Elle a si chaud que le vent glacé de la nuit ne la rafraîchit même pas.

La zone vitrifiée lui a fait gagner du temps ; hélas ! elle n'est pas infinie, et Ana retrouve le sable mou en lâchant une bordée d'obscénités.

Il est capital qu'elle atteigne la station-service avant le lever du jour. Une simple couverture de survie ne la protégera pas longtemps des rayons du soleil.

Elle calcule qu'elle a dû perdre quatre kilos, ce qui est beaucoup pour une femme de son gabarit. Plus elle maigrit, plus elle s'affaiblit. L'extrême chaleur augmente, en outre, les risques d'infarctus. Il y trois ans, lorsqu'elle était en opération dans l'un des déserts les plus arides de la planète, elle a vu des types baraqués, construits à chaux et à sable, s'effondrer, fauchés par un coup de chaleur. Elle sait qu'elle est en train de tenter l'impossible. Déjà, le ciel s'éclaircit. Elle a mis plus de temps que prévu. Si elle a dévié de sa route et manque sa cible, elle est foutue.

Enfin, elle distingue les contours d'une bâtisse au loin, droit devant. Puis un panneau que les tempêtes de sable ont tellement poncé qu'il en est presque illisible :

*Attention !*

*Willoughby Motor Inn*

*Dernière relais avant l'enfer*

Elle a gagné son pari. D'ici un quart d'heure elle pourra se réfugier à l'ombre.

8.

Les trois cents derniers mètres, effectués sous les rayons brûlants, sont une épreuve. Ana, à bout de force, lâche le vélo et continue à pied. Une fois poussée la porte vitrée de la station-service, elle se précipite vers le coin d'ombre le plus proche, et s'étend sur le carrelage. Elle s'applique à respirer lentement pour ralentir les battements de son cœur. Elle reste dans cette position de gisant un long moment, attendant que la sueur sèche sur sa peau. Quand elle se sent mieux, elle se redresse sur un coude pour examiner ce qui l'entoure.

Comme c'est l'usage dans les coins perdus, la station-service faisait drugstore et substitut de *Kmart*. Sur les rayonnages, des objets hétéroclites voisinent avec des boîtes

de conserves et des paquets de chips. Le soleil, traversant les baies vitrées, a décoloré emballages et étiquettes, condamnant les produits les plus exposés à l'anonymat.

Soudain, Ana se fige. Un homme, derrière le comptoir supportant la caisse enregistreuse, la fixe d'un air menaçant. Coiffé d'une casquette des *Raiders* de Vegas, il a le visage gris des vieillards souffrant de maladie cardiaque. Il faut quelques secondes à la jeune femme pour comprendre qu'elle regarde un cadavre calcifié. Elle se redresse, s'approche du comptoir. A cette occasion elle bouscule une autre « statue » immobilisée entre les rayonnages, les bras chargés de paquets de *Tootsie Roll Pop*, de *Hostess Twinkies* et de canettes de *Dr Pepper*. C'est un jeune homme, figé au milieu d'un geste alors qu'il essayait d'attraper un paquet de *Moon Pies* qui a fondu sous l'effet de la chaleur. La station-service est une morgue. Elle n'a pas été abandonnée en hâte, elle a été frappée de plein fouet par une nappe de gaz déportée par le vent. Caprice des éléments... ou test *in vivo* ?

Elle n'a pas la force d'y réfléchir. Elle crève de soif. Elle saisit une bouteille de *Dr Pepper* sur l'un des rayons et la porte à ses lèvres. Elle n'a jamais rien bu de meilleur, lui semble-t-il.

Arrachant ses vêtements trempés de sueur, elle s'asperge avec le contenu d'une bouteille d'eau minérale puis, nue, explore les rayonnages à la recherche du secteur « vêtements ». Elle finit par dénicher un t-shirt et un bermuda, trop grands. Elle ne peut se permettre de faire la fine bouche, déchire les emballages et se change. La fatigue est toujours là, néanmoins elle se sent mieux.

Elle passe derrière le comptoir, ouvre le tiroir-caisse. Il déborde de monnaie et de petites coupures, cela implique que personne n'a visité la station depuis « l'accident ». Sous le comptoir, fixé avec une pince à ressort, elle déniche un vieux colt .45, Military Model 1911, un grand classique, le chargeur de six balles engagé, sécurité ôtée. Elle hésite, puis le récupère. On ne sait jamais. Il lui faut à présent visiter la station pour voir ce qu'elle peut y récupérer.

**Mauvaise surprise : dans les toilettes, elle trouve une jeune femme calcifiée, assise sur la cuvette, condamnée à lire, jusqu'à ce qu'il tombe en poussière, le magazine *MS*.**

**A l'étage, elle découvre un bureau minable, en grand désordre où s'entassent des piles de factures. Une antique machine à écrire trône sur la table. Le sable, s'insinuant par la fenêtre entrebâillée, l'a en partie ensevelie. Une paire de puissantes jumelles marines traînent sur un guéridon, Ana s'en saisit car elle n'accorde qu'une confiance limitée aux lunettes gadget confiées par Scanboy.**

**Le reste de l'étage est à l'avenant : sale, bordélique. Pour Ana, ça n'a aucune importance. Elle trouve merveilleux que ni l'eau ni l'électricité n'aient été coupées. Un escalier permet d'accéder au toit en terrasse. Elle débouche en plein soleil. C'est un formidable poste d'observation. Grâce aux jumelles marines, son regard porte très loin, presque aux limites de la ville. Elle constate que le garage se trouvait à l'origine au bord d'une route, que les vents de sable ont peu à peu ensevelie. Route aujourd'hui barrée par des panneaux métalliques en interdisant l'accès en raison de « risques biologiques » non précisés.**

**Encerclé par une muraille de plaques métalliques accrochées les unes aux autres, le désert a été mis en quarantaine. Moins pour protéger les populations que pour leur interdire de s'y ruer comme un troupeau de lemmings en folie.**

**S'étant assurée qu'elle est en relative sécurité, Ana regagne le rez-de-chaussée. Un chapeau de paille sur la tête, elle quitte la boutique pour s'approcher des pompes. Un véhicule est garé sous l'auvent. Le sable le recouvre, voilà pourquoi elle ne l'a pas vu en arrivant. Il s'agit probablement de la voiture du jeune couple calcifié qu'elle vient de rencontrer. A l'aide d'une raclette, elle le débarrasse de sa gangue. C'est une berline Buick Grand National customisée. Ce qu'on appelait, dans les années 90, un « muscle car ». Turbo hélice en céramique, Carburateur V8 de 5, 7 litres, taillé pour les trajets « sportifs ». Des plaques métalliques ajourées et une pelle sur le toit, en cas d'ensablement. Un treuil à l'avant,**



bricolé, et qui défigure le beau profil de ce vieux monstre. Sans doute une voiture d'étudiant un poil frimeur, passée de main en main. Se glissant à la place du conducteur Ana essaye de mettre le contact. La batterie est morte. Pas grave, elle pourra en trouver une autre au garage, ou au pire la recharger.

Elle sort et referme soigneusement la portière. Le coffre, très vaste, lui permettra d'emporter une grosse provision d'eau.

Elle s'avance vers la partie « atelier » de la station-service. Dès l'entrée, elle repère un mécanicien calcifié allongé sous un break Chevrolet, ses outils à portée de main. Elle passe en revue l'équipement du garage et, prudente, met une batterie en charge. Elle recense également les outils qu'elle devra emporter en cas de panne. Elle ne doit rien laisser au hasard. Eau, essence, provisions de bouche. Cette fois elle va se lancer dans un périple autrement important que celui qu'elle vient d'effectuer. Pas question de rejoindre Pitt 2 à pied !

Pour l'heure, il lui faut surtout se refaire une santé et se reposer. Elle va manger, s'hydrater, bouffer des vitamines à pleine poignée ; ce programme accompli, elle reprendra la route.

Par acquit de conscience elle décroche le téléphone. Pas de tonalité. Tant mieux, finalement elle n'a aucune envie d'entendre Erkart lui débiter les habituels mensonges officiels.

Une porte de communication lui permet de retrouver la boutique. Elle parcourt les rayons, entasse dans son panier les conserves qui lui conviennent, puis regagne le logement de l'étage supérieur pour se concocter un repas dans la minuscule cuisine qui jouxte le bureau.

Elle achève de manger quand elle est soudain en proie à une terrible inquiétude : *que fait-elle ici ? Où se trouve-t-elle ? et, plus important : QUI EST-ELLE ?*

Elle se dresse, prise de panique, renverse sa chaise... Elle parcourt la pièce du regard sans parvenir à se rappeler comment et pourquoi elle est arrivée dans cet endroit dont elle ignore tout. Pour un peu, elle se mettrait à courir droit devant elle, comme un cheval dont on aurait enflammé la crinière et la queue.

Puis le malaise reflue, et les choses se remettent en place. Couverte de sueur froide, elle s'adosse au mur. Cette fois il n'y a pas à tergiverser, elle vient d'être victime d'un gros trou de mémoire. Sans doute parce que l'antidote hypermnésique ne fait plus effet, et qu'elle a respiré les miasmes gazeux en suspension dans l'air. Elle doit y remédier sans attendre. Où sont les comprimés ? Ah ! oui, dans la doublure de la veste qu'elle a laissée en bas, dans la boutique.

Les jambes tremblantes, elle dégringole l'escalier, se précipite sur le vêtement et avale le cachet qu'elle fait descendre à l'aide de deux gorgées d'un soda pris au hasard sur le rayon.

Elle s'assied en tailleur, la tête penchée, le dos rond, dans l'espoir ridicule d'accélérer l'arrivée de la drogue dans son cerveau. Pour un peu, elle ferait le poirier.

Au bout d'un moment, le sang pulse à ses tempes, générant un début de migraine. Elle s'aperçoit qu'elle pourrait réciter sans se tromper tous les prix figurant sur les étiquettes des rayonnages qui l'entourent, prix qu'elle a, au demeurant, à peine entrevus du coin de l'œil, à la limite de son champ visuel. Elle s'étend sur le carrelage, cédant à une brutale envie de dormir.

Le rêve ne tarde pas à la visiter.

*L'homme au masque de squelette, toujours.*

Il a terminé ses préparatifs. Une sorte de baudrier entoure son torse. Cette bande de cuir supporte des gaines contenant de fins couteaux, aux lames passées au noir de fumée. L'homme dissimule cet attirail sous une cape de satin rouge, puis s'en va.

Sans trop savoir pourquoi, la petite fille lui emboîte le pas, le suivant de loin. Dehors, c'est la pagaille, la musique tonitruante et les vociférations d'une foule gavée de rhum et de *ganja*. Une véritable agression sonore qui oblige la gamine à se boucher les oreilles. L'homme se mêle au défilé. Beaucoup de déguisements grotesques, souvent macabres. Des gesticulations outrées, des danseuses au bord de l'hystérie. Des hommes à demi nus qui hurlent à s'en casser les cordes

vocales. Au coin de la rue, une vieille femme vend des têtes de mort en sucre. C'est *el día de todos los santos...*, la fête des défunts, la nuit où les spectres viennent se mêler aux vivants.

Malgré la foule qui encombre les trottoirs, la fillette entreprend de suivre l'homme qui s'est, à présent incorporé à la cohorte. Compressé par la multitude, il se laisse porter. Tout à coup, il esquisse un geste bref de la main droite, comme pour repousser le danseur qui le précède. Un geste banal, innocent, auquel personne n'a prêté attention. Seule la petite fille a deviné qu'il récupérait l'un des couteaux dans sa gaine et s'en servait pour poignarder le fêtard qui le devançait. Il a fait cela en un éclair, frappant au creux des reins. Sa cape rouge a dissimulé la manœuvre. La victime, foudroyée, s'effondre. Ceux qui la suivent l'enjambent sans s'inquiéter de cet ivrogne qui vient de perdre connaissance. Pourquoi le feraient-ils ? La chaussée et les trottoirs sont déjà encombrés de soûlards qui ronflent, vautrés, la bouche ouverte.

La fillette s'immobilise, pétrifiée. L'homme, lui, reste mêlé à la foule. Il a tant d'autres couteaux dans son baudriers, tant de couteaux qui ne demandent qu'à servir...

La gamine bat en retraite, arrivée au pied de son immeuble, elle s'assied sur une marche, incapable de monter l'escalier à la rampe branlante qui la conduirait chez elle.

Plus tard, bien plus tard, elle voit l'homme revenir. Il a un mouvement de surprise en la découvrant.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-il. Ta mère ne t'a pas vue sortir ?

Alors il ôte son masque de squelette. Il sourit et lui tend la main. C'est Alejandro, *son père*.

Le sang rend ses doigts tout poisseux. Il s'est mal essuyé sur la cape rouge.

— Ana, dit-il en la grondant gentiment, il ne faut pas sortir toute seule la nuit, c'est dangereux. On ne sait jamais sur qui on pourrait tomber!

Ana se réveille en suffoquant. Ce qu'elle avait voulu oublier, la drogue le lui a restitué avec la violence d'une gifle.

Elle s'assied, haletante, le cœur battant la chamade. Elle essaye de se reprendre. Allons ! On ne l'a pas expédiée ici pour se pencher sur d'anciens problèmes personnels, elle doit remettre cela à plus tard... *ou à jamais*. Ce qu'elle avait plus ou moins consciemment choisi de faire, au demeurant.

En vérité, elle ignore qui était réellement son père, balayeur timide le jour, tueur de sang froid la nuit ? Le mystère est loin d'être éclairci.

Adolescente, Ana avait réussi à se convaincre qu'Alejandro travaillait en secret pour un quelconque cartel sud-américain. Il en était probablement l'un des exécuteurs invisibles, noyé dans la population, jouant le rôle de l'émigré soumis, du pleutre qui accepte de plier l'échine de peur d'être reconduit à la frontière. Un bourreau infiltré, insoupçonné, recevant ses ordres du maître suprême de l'Organisation.

Ce scénario avait le mérite d'explicitier la dichotomie existant entre le personnage du livreur-balayeur insipide et le pisteur qui, le dimanche, enseignait à sa fille les mille et une ficelles de la traque, l'invisibilité, et l'interprétation des moindres signes laissés par une proie. A cette époque un simple lapin tenait lieu de proie, plus tard, peut-être, lui aurait-il révélé que ce qui valait pour un lapin valait aussi... pour un homme ? Entendait-il faire de sa fille son héritière dans le crime ?

Oui, l'idée du père tueur mystérieux plaisait beaucoup à Ana. Jusqu'au jour où, par un de ces revirements magistraux dont les adolescents ont le secret, elle a décidé que ces extrapolations relevaient de la plus complète absurdité. Pis, d'un romantisme échevelé ! Qu'avait-elle fait d'autre qu'envelopper son père d'une aura de mystère compensant la médiocrité, très réelle, de l'homme... médiocrité dont elle avait honte ? Il fallait que cela cesse. Le temps était venu de se comporter en adulte.

Cette décision prise, elle s'y est tenue et a enfoui la vérité au fond de sa mémoire, si profondément qu'elle a fini par l'oublier.

La jeune femme saisit une bouteille d'eau et s'en asperge le visage. Que son père ait été balayeur ou *sicario* lui importe peu aujourd'hui puisqu'il est mort. Le seul point important dans ce qui vient de se passer, c'est l'incroyable puissance des hypermnésiques capables de faire remonter à la surface les souvenirs les plus enfouis ! Quand on y réfléchit, on réalise qu'ils pourraient faire de la vie de chacun un enfer de regret et de culpabilité... Ne constitueraient-ils pas, en fait, une menace plus terrible que l'amnésie généralisée ? *Se souvenir de tout...* de la moindre parole, du plus petit mensonge, des lâchetés ordinaires, des tromperies, des souffrances, des deuils... et revivre ces épreuves comme si elles étaient en train de se produire. Il y aurait de quoi devenir cinglé ! Quant aux bons souvenirs, ils pourraient nourrir une nostalgie incurable des moments heureux qui finirait par pousser les gens au suicide.

Ana se redresse en titubant sous l'œil mort du pompiste calcifié qui n'en a rien à battre. Elle est désormais prévenue : plus question de recourir aux hypermnésiques au moindre trou de mémoire si elle ne veut pas que la boîte de Pandore de sa mémoire libère d'autres cauchemars.

Pour stopper une imagination qui tourne en roue libre, rien ne vaut une bonne activité physique. La jeune femme décide donc de remettre en état le véhicule immobilisé devant les pompes. Il lui faudra notamment résoudre le problème des roues, car l'extrême chaleur a mis les pneus à plat. Il y aussi...

Bon, elle a de quoi s'occuper ! Elle pousse un soupir de soulagement.

Quand la chaleur devient trop forte, elle regagne l'abri du garage et dresse la liste de ce qu'elle doit emporter. Puis elle passe dans la boutique et procède à un grand tri parmi les conserves. Enfin, après avoir vérifié que la cuve est encore pleine, elle remplit plusieurs jerricans aux pompes. D'après ses calculs, elle pourra tenir une semaine, voire dix jours en se rationnant. Hélas, une grande inconnue demeure : elle ignore comment elle sera accueillie à Pitt 2.

Il lui aura fallu treize jours pour arriver en vue de Pitt 2. Elle a été retardée par des ennuis mécaniques et deux enlissements dans des croûtes de sable pourri dont elle a eu le plus grand mal à extirper le véhicule. Il était urgent qu'elle atteigne son but, sa provision d'eau tombait en dessous du seuil critique et, à force de se restreindre, elle n'arrivait plus à uriner.

La vieille berline Grand National donne elle aussi des signes d'épuisement. Son moteur chauffe beaucoup trop et les pneus, lacérés par les cailloux, sont en piteux état.

Ana choisit d'arrêter la voiture au pied de la dune la plus haute, puis, les jumelles marines autour du cou, elle se lance dans une escalade qui lui arrache une multitude de jurons. Enfin, couchée au sommet, elle examine la ville qui s'étend devant elle.

Ce n'est pas du tout ce qu'elle s'imaginait. Ici, le plan d'eau n'a rien à voir avec la mare de Pitt 1 ; c'est presque un lac qu'encercle une végétation abondante : dattiers, bananiers, orangers... Et là-bas, ce sont sans doute des cultures céréalières ? Des canaux d'irrigation serpentent entre les habitations, favorisant l'épanouissement d'îlots de verdure. L'aspect positif s'arrête là car les maisons, uniformément grises et percées de minuscules fenêtres, ont toutes le même aspect de geôles cubiques entassées au petit bonheur, à la manière d'un jeu de construction abandonné aux mains d'un enfant maladroit. Ici et là, ces casemates rébarbatives constituent de véritables grappes proliférant en dépit du bon sens. Il est évident qu'il a fallu plusieurs années pour développer une telle cité... Le développement de Pitt 2 a donc commencé lorsque les occupants du musée ont fait sécession, il y a presque dix ans. Ils ont mis à profit le *statu quo* imposé par le Gouvernement pour bâtir une cité rebelle affranchie des lois fédérales. Une république indépendante.

Ana en déduit qu'elle n'est sûrement pas peuplée d'ahuris décérébrés comme à Pitt 1. Elle flaire, dans cette architecture tout en angles droits, une construction sociale ennemie de la fantaisie. Une rigidité qui empeste l'autoritarisme.

Il va lui falloir jouer serré. Elle se demande quel « personnage » adopter : la touriste égarée ? La marginale en rupture de ban ? Non... son instinct lui souffle qu'elle sera davantage crédible en fugitive. Oui, au terme d'un hold-up raté, courcée par la police, elle n'a eu d'autre solution que de se ruer dans le désert, là où personne n'oserait la suivre en raison des « risques biologiques » confirmés par l'Agence de Sécurité Civile.

Ouais... C'est mieux. Elle pratique à merveille le langage de la rue, elle connaît les codes des gangs ; il lui suffira de se rappeler ses années d'adolescence pour jouer ce rôle à la perfection.

Elle déboule la pente de la dune en essayant de ne pas se tordre les chevilles. Arrivée en bas, en prévision d'une éventuelle fouille, elle enfouit le matériel fourni par Scanboy. D'une part il « fait » trop militaire, d'autre part les brouilleurs l'ont rendu inutilisable. Il risquerait donc d'éveiller les soupçons. Le pistolet automatique récupéré à la station-service et les jumelles peuvent, en revanche, constituer la panoplie d'une délinquante en cavale. Bien sûr, elle conservera les pilules cousues dans la doublure de sa veste.

L'estomac noué, elle reprend le volant en espérant que la voiture ne rendra pas l'âme avant d'avoir atteint la cité.

Elle roule au ralenti. Plus elle se rapproche de Pitt 2, plus la ville lui paraît rébarbative. Ces cubes aux allures de prison ne présagent rien de bon.

Comme s'il voulait lui signifier de renoncer à son projet d'infiltration, le moteur cale à cinquante mètres de ce qui semble une chicane de contrôle. Une sorte de *checkpoint* défendant l'accès de l'agglomération.

Quatre hommes en sortent. Ils portent des vêtements gris, sans marque distinctive, larges, de fabrication artisanale, ainsi que des casquettes de base-ball à longue visière, anonymes. En revanche, ils sont tous armés de gourdins hérissés de clous.

Ils s'approchent à pas lent, se déployant de manière à encercler le véhicule. Ana choisit d'ouvrir la portière et de sortir, les main levées à hauteur des épaules.

— Je viens de Pitt 1, lance-t-elle. Ce sont les gars de là-bas qui m'ont parlé de vous.

Aucun des hommes ne répond. L'un d'eux se penche à l'intérieur du véhicule, se livre à une fouille rapide. Il ne tarde pas à découvrir le colt .45 et les jumelles.

— Et ça ? grogne-t-il.

— C'est l'équipement ordinaire des jeunes filles seules, aujourd'hui, non ? rétorque-t-elle.

Le type hausse les épaules et glisse le pistolet dans sa poche.

— Tu étais rudement bien équipée, souligne-t-il en désignant les bidons vides qui ont contenu l'eau et l'essence. Où t'as trouvé ça ?

— A la station-service, *la dernière avant l'enfer...* c'était écrit sur le panneau.

— Ouais, on connaît. T'as pas trop le profil de la touriste en vadrouille. T'es quoi, une journaliste, une espionne ?

Ana lui sert son histoire de hold-up manqué. Ses interlocuteurs l'écoutent sans broncher.

— Les flics me serraient trop, conclut-elle. J'avais pas le choix, j'ai attendu la nuit pour me faufiler de l'autre côté de la barrière, puis j'ai remonté la route jusqu'à la station-service, c'est là que j'ai trouvé la voiture. Ensuite je me suis un peu paumée et je suis tombée sur l'oasis, ce truc qu'ils appellent Pitt 1.

— Bon, ça va, l'interrompt celui qui semble commander le groupe. De toute manière ce n'est pas nous qui décidons. Tu vas voir ça avec l'autorité supérieure. Tout ce qui nous intéresse c'est que t'es jeune, en bonne santé, et que tu n'as pas été calcifiée. T'as passé l'examen. Donc, t'es apte à survivre. Suis-nous sans faire d'histoires. Si le chef décide de t'intégrer, tu n'auras plus rien à craindre des flics. Dans le cas contraire, on t'éjectera et tu pourras reprendre ta cavale. Tes histoires de hold-up on s'en fout carrément, on n'a plus rien à voir avec le monde de l'Extérieur. Considère que tu viens d'une planète dont on ne veut plus entendre parler.



Ana obtempère avec docilité. Elle a bien compris que c'est la seule possibilité qui s'offre à elle d'entrer dans la cité, et de s'y déplacer librement.

Encadrée par les sentinelles en gris, elle franchit le *checkpoint*. Les rues sont étroites mais propres. Aucune décoration, aucune affiche, pas davantage de pots de fleurs aux fenêtres. Elle constate également que les bâtisses sont dépourvues de portes. On y pénètre par une ouverture sans battants ni serrure. On dirait que personne n'a le droit de s'enfermer et que la notion d'intimité n'existe pas ici...

Il règne un silence pesant. Ana n'a pas le temps d'en voir davantage, le chef des vigiles la pousse dans un couloir. Tout au bout, un vestibule meublé d'un banc sans dossier, mal équerri.

— Assied-toi là, ordonne celui qui commande la troupe. Je vais prévenir Arlon.

*Arlon ? N'est-ce pas le nom prononcé par Nickie ?*

La jeune femme obéit. L'homme pénètre dans une pièce, échange durant une minute des chuchotements avec un interlocuteur invisible, puis ressort et s'en va, suivi des autres gardes.

Ana reste seule, sur le banc dont les échardes lui entrent dans les fesses. Une voix s'élève enfin :

— Venez, ma petite, n'ayez pas peur.

C'est une voix d'homme âgé, aux cordes vocales fatiguées, usées d'avoir hurlé trop de discours ou d'invectives.

Ana franchit le seuil d'un bureau aux murs blanchis à la chaux. L'ameublement est spartiate : deux chaises, une table, un classeur en bois. L'homme est chauve, très ridé. De petites lunettes rondes lui donnent un air d'intellectuel des années 30. Impossible de deviner son âge : 70, 80, 100 ans ?

— Asseyez-vous, ma fille, fait-il en désignant une chaise bancale. Je suis Arlon, le sélectionneur responsable. Je ne vous retiendrai pas longtemps, mais je dois néanmoins vous expliquer ce qui se passe ici. Votre passé de délinquance ne nous intéresse pas. Il appartient à l'ancien monde. Vous venez, me dit-on, de Pitt 1. Vous y avez peut-être pris de mauvaises habitudes de *farniente*, aussi vais-je vous éclairer. Pitt 1 est, ce

qu'en jargon militaire, on nomme un « centre de débouillage pour les bleus ». Une première étape, un centre de sélection. C'est là qu'on offre aux « fuyards » une chance de passer à l'étape suivante.

— Excusez-moi, bredouille Ana jouant la confusion. Je ne pige pas. J'y ai surtout rencontré des fêtards qui n'avaient pas grand-chose dans la cervelle à part s'envoyer en l'air.

— Oui, admet le vieil homme. C'est une conséquence des euphorisants. Un additif aux rappels de vaccins. Un moyen de diminuer l'angoisse qui saisit certains des patients quand ils se découvrent amnésiques. En vérité, ils sont là-bas en observation. Nous attendons de voir s'ils supportent à long terme de respirer le gaz sans se calcifier. Beaucoup échouent à ce test... et se transforment assez rapidement en ce que les gens du dehors appellent des « statues ». On n'y peut rien. Une question de chromosomes. C'est la grande loterie de l'ADN !

« C'est dommage car les rescapés constitueront le monde de demain. Ces élus, nous les formons ici, nous leur donnons une nouvelle conscience politique et philosophique. En résumé, nous leur offrons une nouvelle chance...

« Vous en ferez peut-être partie. Le fait que vous ayez encaissé les premières atteintes du gaz sans vous calcifier plaide en votre faveur. C'est donc que votre ADN est peut-être compatible avec cette... *autre chose* dont vous prendrez conscience peu à peu. Reste à savoir si vous supporterez les doses croissantes de gaz, ou si vous ferez un rejet. Dans ce dernier cas, vous échouerez à l'épreuve, et serez victime d'une métamorphose qui fera de vous un cadavre calcifié. Je sais, j'ai tendance à insister, mais je tiens à ce que la chose soit claire dans votre esprit. Il n'y a aucune garantie de réussite. Tout cela dépendra uniquement de vos données génétiques. Je le répète, c'est une loterie. Seuls 25 % des tickets permettent de toucher le gros lot.

« Je ne vous force à rien. Vous avez libre choix. Si vous ne voulez pas courir le risque, vous pouvez repartir comme vous êtes venue. Nous n'obligeons personne. Si au contraire vous saisissez l'opportunité de faire partie des élus, nous serons

heureux de vous offrir l'hospitalité jusqu'à votre transfert à Pitt  
3. Mais n'anticipons pas. Acceptez-vous le risque ?

Ana feint d'hésiter, puis déclare :

— Monsieur, je ne suis pas une intello, et ce que vous me dites me passe un peu au-dessus de la tête, mais je sais que je ne veux pas revenir en arrière. J'ai eu une vie de merde, je voudrais l'oublier, redémarrer à zéro. Je n'ai pas peur de prendre des risques, je peux vous montrer des cicatrices qui le prouvent. Alors je réponds oui. Je suis d'accord pour tenter la chance !

Le vieillard hoche la tête sans se donner la peine de paraître ému.

— Bien, bien, fait-il. Ici, personne ne se tourne les pouces. Il convient de gagner son pain et sa place. Je vais vous signer un billet de logement et une affectation temporaire, c'est-à-dire un travail auquel vous devrez vous présenter avec ponctualité. Vous serez en période d'observation, si vous donnez satisfaction je prolongerai votre séjour.

« Afin de tester vos capacités, vous devrez vous présenter également aux séances médicales durant lesquelles on vous demandera d'inspirer quelques bouffées de gaz. Chaque fois que vous survivrez à l'épreuve, vous aurez fait un pas de plus vers le succès. Cela vous convient-il ?

Ana assure qu'elle est d'accord à 300 %, mais elle repère dans l'œil du bonhomme une étincelle ironique qui ne lui plaît pas. Le vieux salopard n'a pas l'air convaincu. Ou bien il a déjà évalué les chances de réussite de son interlocutrice, et les juge faibles.

Il griffonne quelques lignes sur une feuille au moyen d'un gros crayon de charpentier. A cette seconde, Ana prend conscience que la pièce ne comporte aucun appareil électrique : pas d'ordinateur, de téléphone ou d'ampoule. Sur le bureau trône un chandelier à trois branches supportant d'énormes bougies. Elle se rappelle alors n'avoir pas davantage repéré d'éclairage public dans les rues.

— Voilà ! conclut Arlon en lui tendant le document signé. Ne le perdez pas, et présentez-vous à l'adresse indiquée, votre

employeur vous expliquera la marche à suivre. N'hésitez pas à le questionner si vous avez besoin de renseignements.

Ana se lève et quitte la pièce, l'estomac noué. Le vieillard lui a laissé une mauvaise impression. Un roublard, à coup sûr, qui aime jouer au chat et à la souris. A quel point a-t-elle su donner le change ?

Tandis qu'elle erre dans les rues en essayant de se repérer grâce aux numéros peints sur les façades, elle récapitule ce qu'elle a cru comprendre : Arlon a-t-il vraiment sous-entendu que le grand projet des sécessionnistes est de vaporiser sur tous les continents une substance gazeuse qui effacera les souvenirs des humains ? *Une humanité amnésique ?* Vrai, sans déconner ?

Elle s'ébroue car plusieurs passants la dévisagent bizarrement. Elle doit avoir l'air d'une folle... Elle se décide enfin à demander son chemin, on lui indique qu'elle vient de passer devant l'endroit indiqué et qu'elle doit revenir en arrière. Ce n'est que l'affaire de cinquante mètres.

Là encore, aucune porte. Elle entre. Un homme, vêtu d'un maillot de corps gris, compulse des papiers accoudé à un bureau rudimentaire. Il affiche une cinquantaine musclée, le crâne rasé. Coquetterie amusante : il laisse pousser sa barbe poivre et sel dans l'espoir de dissimuler la vilaine cicatrice qui lui zèbre la mâchoire du côté droit.

— Ouais, c'est pour quoi ? grogne-t-il en avisant Ana.

La jeune femme lui tend la feuille signée par Arlon.

— OK, fait l'homme après l'avoir parcourue. Moi, c'est Jonas. Je serai ton patron. Là-dessus il y a écrit que tu es affectée aux fournitures et matières premières, section ramassage.

— Ça veut dire quoi ?

— C'est le bas de l'échelle, ricane Jonas. Ça signifie qu'avec deux ou trois autres gus tu parcourras le désert dans un camion pour ramasser les calcifiés.

— Les morts changés en statues ?

— Ouais, mais chez nous on préfère les appeler calcifiés.

— Et qu'est-ce qu'on est censés en faire ? On les enterre ?

— Tu rigoles ? T'es une marrante, toi. Non, vous les ramenez au moulin. C'est un broyeur à manivelle. On enfourne les statues d'un côté et on tourne la manivelle jusqu'à ce qu'ils ressortent en poudre de l'autre côté. Je te préviens, c'est pas un travail pour fillette, faut avoir du bras, parce que la manivelle elle ne se tourne pas toute seule !

— A quoi ça sert ?

— Ça sert à faire du ciment, tiens ! Le meilleur ciment de la Création. Avec quoi crois-tu qu'on a bâti la ville ? Toutes ces baraques sont faites avec de la poudre de cadavres, et elles sont si solides qu'une bombe pourrait tomber dessus sans même les fissurer. On ne fait rien de plus solide au monde. Le bunker présidentiel, c'est une boîte en carton en comparaison !

— Du ciment de cadavre ?

— Ben ouais, tu sais pas que les Romains, dans l'Antiquité, fabriquaient déjà du ciment avec la cendre des éruptions volcaniques ? Et comme il y avait des cadavres mélangés aux cendre, ça faisait une poudre super solide... C'est pour ça que leurs temples tiennent encore debout aujourd'hui. Arlon nous a expliqué tout ça. Faut l'écouter, ce vieux, il ne dit pas que des conneries.

Ana se demande si elle est victime d'une blague, puis comprend qu'il s'agit d'une croyance à usage interne, d'un mythe comme toutes les sectes se plaisent à en développer. Il serait dangereux de paraître incrédule.

— OK, fait-elle sans s'émouvoir, ça me va.

— Si tu le dis, grommelle Jonas. De toute façon, si tu n'arrives pas à tourner la manivelle tu feras la mise en sacs. Mais fais gaffe de ne pas trop respirer la poussière de « ciment », ça te bétonnerait les poumons et tu crèverais asphyxiée.

— Et pour le logement ? s'enquiert la jeune femme.

— Ça, va voir dans la quinzième ruelle, il y a un dortoir pour femmes. Montre ton bout de papier, s'il y a une couchette de libre, ils te la fileront, sinon tu dormiras dans la rue, mais attention de ne pas te faire embarquer par les vigiles,

ils pourraient t'en faire voir. L'important c'est que tu te présentes ici au lever du soleil, pour le départ du camion.

— Et tout ça, c'est payé combien ?

— Tu rigoles ? Y'a pas d'argent ici. Tu recevras des bons de cantine ou de logement. Des bons d'habillement aussi. A Pitt 2, on apprend à se défaire des vieux réflexes du monde extérieur. Seul l'utilitaire a droit de cité, si tu veux du superflu quitte la cité, traverse le désert et rentre chez toi. Chez nous, tu ne trouveras que le nécessaire, rien d'autre, et c'est déjà bien. Ton sort s'améliorera quand tu auras fait des preuves.

— C'est quoi « faire ses preuves » ?

— Éviter de se transformer en statue, prouver qu'on est viable, qu'on est prêt à devenir un membre de la Nouvelle Humanité. Maintenant fous le camp, tu m'emmerdes et j'ai du boulot.

Ana est tenté de lui briser la mâchoire de l'un de ses coups de pied fouetté dont elle a le secret, mais elle se réfrène, estimant que ce serait contre-productif.

Elle sort. Elle met une demi-heure pour dénicher le dortoir. La ville est un labyrinthe dépourvu de boutiques, de magasins, bref, de repères visuels qui permettraient de s'orienter. Toutes les rues se ressemblent, seule leur longueur les différencie. De temps à autre, Ana s'arrête pour caresser le ciment gris d'un mur. Combien de cadavres a-t-il fallu pour bâtir cette maison ? Personne ne semble s'en inquiéter. Les habitants de l'oasis croient-ils vraiment à cette légende du béton invulnérable, ou font-ils semblant pour ne pas froisser la susceptibilité de leur leader ? Elle se rappelle qu'au Moyen Âge, les constructeurs emmuraient des chats vivants pour protéger les bâtiments.

Les gens qu'elle croise affichent tous le même visage impassible. L'amnésie collective leur a-t-elle apporté la sérénité ? C'est ce que Arlon semble prétendre. La paix intérieure et extérieure est dans l'oubli. Dans la préservation jalouse d'un désert mental... Si on l'admet, il faut considérer que le gaz peut être assimilé à une morphine cérébrale qui annihile les douleurs de l'existence. Bizarre et plutôt effrayant.

Elle franchit enfin le seuil du dortoir. Un relent de corps mal lavés l'accueille. Une atmosphère confinée en raison de l'étroitesse des rares fenêtres. Elle renifle en se demandant si la provenance humaine du ciment n'y serait pas également pour quelque chose... Les murs laissent suinter l'odeur des corps qui leur ont donné naissance.

Une matrone enveloppée dans une blouse grise lui barre le chemin, peu amène. Elle examine le laissez-passer d'Ana, et grogne :

— C'est toi la remplaçante ? Tu as de la chance que celle qui te précédait nous ait tiré sa révérence. Sa couchette vient de se libérer. La 32 dans la salle 4 ; le secteur des ouvrières du terrassement. Tu devras respecter les règles dans les douches. On est dans une oasis, donc le rationnement est de règle, on n'a droit qu'à deux minutes d'eau pour se laver, c'est très suffisant. Passé ce délai, le jet s'arrête. C'est une habitude à prendre si tu ne veux pas te retrouver couverte de savon au moment de céder ta place à la suivante. Le savon n'est pas gratuit, tu devras l'acheter à l'économat avec un bon de fourniture. Mais ce soir tu as de la chance, celle dont tu occuperas la couchette est morte ce matin. Elle a laissé toutes ses affaires de toilette, tu peux t'en servir. C'est par là... débrouille-toi, je n'ai pas le temps de jouer les placeuses.

Ana récupère son laissez-passer. Tandis que la matrone s'éloigne, elle entre dans le dortoir n°4.

Ici, l'odeur de transpiration est encore plus forte, elle rappelle à Ana celle des chambrées, dans les casernes. La salle est vaste, organisée en travées numérotées. Des couchettes superposées bordent chaque allée. Peu d'occupantes, sans doute s'agit-il de femmes exerçant un travail de nuit ; les autres ne sont pas encore rentrées. Ana s'avance, le nez levé pour déchiffrer les numéros. Elle trouve enfin l'emplacement qu'on lui a attribué : la couchette du bas, la plus mauvaise place. La literie se résume à un matelas de deux centimètres d'épaisseur enveloppé dans une alèse douteuse. Un balluchon semble avoir été oublié sur l'oreiller.

Une voix féminine en provenance de la couchette supérieure se fait entendre :

— Je te conseille de le prendre avant qu'une autre fille le pique. Ce sont les affaires de celle qui était là avant toi. Elle est morte ce matin, mais ne panique pas, c'était pas contagieux.

Ana lève la tête et aperçoit le visage d'une fille blonde, bâtie comme une basketteuse. Yeux bleus, nez épaté, la peau tannée. Les cheveux très courts. Vingt-cinq ans à tout casser.

— Moi, c'est Susannah, annonce-t-elle, mais la plupart du temps on m'appelle Suzy. Et toi ?

Avant qu'Ana ait le temps d'ouvrir la bouche, Suzy empoigne l'échelle et se laisse glisser à terre. Elle est souple comme une chatte de gouttière.

— Dans le balluchon, explique-t-elle, il y a du savon, un peigne, des tampons. Tout est presque neuf, la fille venait de les acheter à l'économat. Ses bons de nourriture et d'habillement, la grosse vache de surveillante les a piqués. Y'a pas de cigarettes, à Pitt 2 on n'a pas le droit de fumer. On doit abandonner les mauvaises habitudes de l'Ancien monde.

— Et c'est quoi ces mauvaises habitudes ? s'enquiert Ana.

— Fumer, se maquiller, se vernir les ongles, danser, flirter... baiser. Faire la fête, aussi, c'est mal vu.

Ana note que Susannah emploie ce chuchotement très particulier pratiqué dans les prisons, et qui consiste en une certaine façon de parler sans presque remuer les lèvres, à la limite de la ventriloquie. Un art qui permet de bavarder sans qu'une personne se trouvant à plus d'un mètre puisse vous entendre. Ana a appris à le pratiquer lors des embuscades, lorsqu'il convient de se méfier de l'écho capable d'amplifier vos paroles et d'éveiller l'attention des sentinelles.

— Et se marier, avoir des enfants, c'est permis ?

Suzy pouffe de rire.

— Toi, tu débarques, glousse-t-elle. Ça se voit qu'on ne t'a pas briefée. On est en stage de perfectionnement, ça signifie qu'on devra avoir oublié tous nos souvenirs d'origine d'ici trois mois, au maximum. Pour cela, on doit se rendre sur convocation au dispensaire. Là, on te colle un masque respiratoire sur la figure et on te fait sniffer du gaz pendant deux ou trois minutes.

— Ce gaz qui rend amnésique ?



— Ouais. La méthode est lente mais moins agressive que les intraveineuses qui effrayaient les gens. Si tu survis au traitement, tu es admise parmi les Élus. Si tu échoues, tu te calcifies... et tu finis dans la broyeuse à ciment. Rien ne se perd, tout se transforme.

— Et une fois qu'on a oublié d'où on venait, qui on était, on peut refaire sa vie ?

Susannah fait la moue.

— D'une certaine façon, oui et non.

— Je pige pas.

— Quand tu seras devenue amnésique, on t'accordera cinq ans de vie normale, pendant lesquels tu pourras rencontrer des mecs, avoir des gosses, une vie de famille, bref tout le tralala façon Ancien monde. Mais, au bout des cinq ans, on t'effacera de nouveau complètement la mémoire, et tu te réveilleras en ayant oublié que tu avais un mari, des mômes, des amis... Tu seras revenue à la case départ.

— Quel intérêt ?

— L'effacement total des rancœurs, des déceptions, des disputes, des amitiés trahies, des cocuages, et ainsi de suite. On peut aussi ajouter : les deuils, la mort d'un gosse ou d'un compagnon, bref, tout ce qui te tire en arrière et t'empêche d'avancer. Tout ce qui te rend malade, triste, aigrie, et risque de priver la Nouvelle société de ton efficacité personnelle.

— Tu me récites le catéchisme d'Arlon, là ?

— Exact, ricane Suzy. C'est un extrait de ses discours. Tu devras apprendre à en citer des morceaux si tu veux être considérée comme une bonne élève. On est convoqués une fois par semaine, sur la place principale pour l'entendre hurler dans son porte-voix. Ça dure parfois trois heures, et on est obligés de rester debout. Un truc pour nous empêcher de sombrer dans le sommeil !

— OK, mais au bout des cinq ans, que deviennent les gosses nés des unions qui se sont formées ?

— On les met à la nurserie. Les bébés, on les laisse grandir sans y toucher, les plus grands, ceux qui vont fêter leurs cinq ans, on les traite au gaz. Comme ça ils oublient leurs parents.

On leur donne une éducation formatée, en respectant les préceptes établis par Arlon.

Ana décide de rester prudente. Elle ne doit pas avoir l'air de céder trop facilement à la critique goguenarde que semble apprécier la nommée Susannah.

— Écoute, tranche-t-elle en fixant son interlocutrice dans les yeux, moi je débarque, j'attends de me faire une idée. J'ai eu une vie de merde, alors le programme d'Arlon, a priori ça me conviendrait assez, tu vois ? Qu'on me lessive la cervelle, j'ai rien contre. Je cesserai de me réveiller la nuit en faisant des cauchemars.

Susannah grimace, douchée.

— C'est toi qui vois, fait-elle pincée, mais tu changeras sans doute d'avis à l'usage. A propos, on va bosser dans la même équipe... moi aussi je suis affectée au ramassage des statues, et la fille que tu remplaces l'était également. C'est même ça qui l'a tuée, à force de broyer les statues pour en faire du ciment, elle s'est flingué les poumons. Ah ! et change de fringues, le genre « touriste cool » c'est mal vu ici. Dans le balluchon tu trouveras l'uniforme de la cité : chemise et short en toile de tente grise. On n'a pas le droit de porter autre chose. La coquetterie mène droit à l'enfer. Tu dois apprendre la sobriété et le refus des fausses valeurs.

Ana enlève ses chaussures et s'étend sur la couchette. Le matelas est dur mais elle a connu pire. Au moins il n'y a ni scorpions ni serpents en maraude. Elle attend un moment pour être sûre que Susannah ne revienne pas à l'assaut, puis entreprend de récupérer les pilules dans la doublure de sa veste. Elle les glisse dans ses chaussettes en attendant de trouver mieux. Ce transfert effectué, elle enfile les vêtements froissés roulés en boule dans le balluchon. Ils empestent l'odeur particulière qui suinte des murs, et qui est probablement celle de la poudre de calcifiés.

Elle s'étend, ferme les yeux. Le sac de toile, calé sous sa nuque lui tient lieu d'oreiller. Demain sera un autre jour.

10.

Elle est réveillée en sursaut par un coup de sifflet strident. Sa montre lui indique qu'elle a dormi douze heures d'affilée. Elle était vraiment crevée. Son premier mouvement est de vérifier la présence des comprimés dans ses chaussettes. Les vêtements qu'elle portait à son arrivée ont disparu, probablement récupérés par la matrone qui règne sur le dortoir. Tout autour, les femmes s'éveillent, s'étirent, lâchent des jurons ou des pets sonores. La plupart ont dormi nues en raison de la chaleur moite de la salle. Susannah se laisse tomber du haut de l'échelle.

— Grouille-toi, lance-t-elle. Les premières au réfectoire ont droit à la vraie soupe. Pour les suivantes, les serveuses se contentent de rajouter de l'eau chaude dans la marmite. A la fin tu bouffes carrément de l'eau de vaisselle.

Les deux jeunes femmes remontent le couloir au pas de course. Susannah semble décidée à oublier leur accrochage de la veille. Atablée coude à coude, elles mangent. La soupe est délicieuse, comme le pain et les tranches de bacon grillé. Le déjeuner à peine avalé, la Suzy presse sa nouvelle camarade de la suivre.

— Jason déteste qu'on soit en retard, explique-t-elle, c'est un sale con. On va se taper tout le boulot pendant qu'il restera derrière le volant, à fumer et à siffler des bières. De temps en temps il ouvrira la portière pour pisser du haut du marche-pied. De son perchoir, il manipule sa queue comme si c'était un stylo pour essayer d'écrire son nom dans le sable, avec son urine en sifflant des rengaines comme *Roses of Alabama*, ou l'hymne du Kansas, ou encore *Dixie*. C'est un vrai taré mais évite de le contrarier, il te flanquerait son poing dans la figure. Je crois qu'il était maquereau à l'Extérieur. Il est venu se réfugier ici parce qu'il avait tué l'une de ses putes à coups de batte de base-ball et que les flics étaient à deux doigts de le coffrer. Y'a pas que du beau monde à Pitt 2. Arlon est persuadé qu'une fois leur mémoire effacée, ils redeviendront doux comme des agneaux, que c'est la société qui en a fait des monstres...

— Moi, je crois qu’il se goure, rétorque Ana. Le mal, c’est pas une question de mémoire, c’est une histoire de chromosomes. T’as beau effacer, c’est indélébile.

— Je ne sais pas, élude Susannah. J’en suis moins sûre. Y’a dans la vie des trucs qui te durcissent, si tu les oublies, peut-être que ta personnalité change... Mais j’en sais rien, j’suis pas spécialiste.

Elles arrivent sur une place où se trouve garé un camion à ridelles. Le plateau arrière est vaste.

— Voilà, explique Suzy, ce sera à nous de le remplir.

Jonas, installé au volant passe la tête par la vitre latérale, tape du poing sur la portière déjà cabossée, et leur hurle de se dépêcher. Déjà, il met le contact, fait rugir le moteur. Les jeunes femmes n’ont que le temps de se hisser en voltige sur le plateau arrière. Le véhicule cahote vers le *checkpoint* et sort de la cité.

— Où va-t-on ? s’enquiert Ana.

— Nulle part et partout, soupire Susannah. Il va rouler au hasard jusqu’à ce qu’on déniche un gisement.

— Un gisement ?

— Oui, un groupe de cadavres calcifiés. Plus il y en a, mieux c’est car il a des quotas à remplir. Quand les gens ont fui Vegas, par exemple, il y a eu 75% de déchet, ça fait du monde. Il faut y ajouter les gars qui viennent des autres États, et qui s’enfoncent eux aussi dans le désert pour tenter de se joindre à nous. Seul un quart d’entre eux arrivent vivants à Pitt 3... Bref, les gisements ne manquent pas. Quant à Jonas, il joue les terreurs, mais en réalité il pète de trouille devant Arlon.

— Ce petit vieux ?

— Te fie pas à son apparence. C’est le seigneur et maître, il a la haute main sur tout. C’est l’envoyé de Pitt 3. Le superviseur en chef. La milice lui obéit au doigt et à l’œil. De vrais fanatiques. Eux aussi viennent de Pitt 3.

— Tu sais ce qu’il y a là-bas ?

— Non, personne ne sait. C’est un autre monde. Les chefs, on ne leur efface pas la mémoire tous les cinq ans, à eux. On leur permet de conserver leurs souvenirs une dizaine d’années. Ça dépend de leur importance dans l’organigramme. Plus on

grimpe sur l'échelle de commandement, moins on subit de réinitialisations.

— Et toi, demande Ana, tu as des trous de mémoire ? Moi j'en ai eu quelques uns.

— Oui, c'est comme ça au début, puis ça devient de plus en plus fréquent, de plus en plus important. Moi, par moments, j'ai des images de la grande ruée... Quand tout le monde s'est lancé dans le désert. Des centaines et des centaines de personnes qui se sont brusquement levées des tables de jeu, ont abandonné leurs mises, leurs jetons, et sont sorties en se bousculant comme s'il y avait le feu au casino...

— Tu étais là ?

— Oui, j'étais croupière, je tenais la roulette à la table 23. Un mec, un Texan, venait de gagner un sacré paquet de plaques que j'étais en train de pousser vers lui sur tapis vert, avec mon râteau. Il s'est levé d'un coup sans les prendre, et a couru vers la sortie.

— Et tu les as suivis. Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'était plus fort que moi. J'étais incapable de résister. Je me suis mise à courir avec eux. Dehors, dans les rues, des milliers de mecs et de nanas galopaient vers la sortie de la ville, là où commence le désert. Ils ne parlaient pas, ne criaient pas. Ce n'était pas à proprement parler une panique puisque personne ne hurlait. Aujourd'hui encore je ne comprends pas pourquoi j'ai fait ça. Je pense que quelqu'un nous a manipulés au moyen d'une onde hypnotique. Un truc qui a réveillé un instinct primal, le besoin de fuite, ou quelque chose comme ça...

— Une onde ?

— Pourquoi pas ? Depuis quelques jours il régnait une atmosphère bizarre en ville, une hystérie latente, tu vois... Tout le monde avait les nerfs à fleur de peau, beaucoup de gens sursautaient au moindre bruit ou s'engueulaient grave pour des peccadilles. Moi-même je me sentais enragée, prête à mordre, comme si j'allais avoir mes règles. Et puis il y avait beaucoup plus de fous que d'habitude.

— Plus de fous ?

— Oui, ces prêcheurs de rue qui annoncent la fin du monde grimpés sur une caisse à savons. Ou qui invitent les pécheurs à confesser leurs fautes de toute urgence. Il y en a toujours eu, mais là... mais là ils arrivaient de partout, on en voyait à chaque coin de rue. Si les flics en coffraient trois, dix autres se pointaient et gueulaient encore plus fort. On aurait dit qu'une espèce d'aimant géant les attirait. Et ils étaient vraiment remontés, bavant, gesticulant.

— Qu'est-ce qu'ils prophétisaient ?

— Les conneries habituelles : la fin du monde, le début d'une nouvelle ère, la chance qui allait nous être donnée de repartir à zéro. Sur le coup je n'y ai pas prêté attention, mais après j'ai trouvé ça bizarre.

— Et ensuite ?

— Après je ne sais plus vraiment. Il me semble que j'ai marché avec les autres pendant des dizaines de kilomètres. Au fur et à mesure la foule s'éclaircissait. Les gens partaient dans tous les sens, d'autres s'écroulaient, les jambes paralysées par un début de calcification. Au lever du soleil, beaucoup étaient changés en statues... Moi, j'ai continué comme une somnambule, j'ai émergé de la transe en atteignant Pitt 1. J'étais dans un sale état. J'ai cru crever. J'étais résignée à ce que la calcification s'empare de moi, mais ça ne s'est pas produit. Je faisais partie des miraculés ! Puis j'ai fait connaissance avec la communauté que tu connais. Des babas cool avec un petit pois dans la tête. La teuf, la baise... ils ne connaissaient rien d'autre, c'est vite devenu chiant. Y'a rien de pire que la fête obligatoire à heure fixe.

— Ça ne te convenait pas.

— Non, au bout d'une semaine j'ai décidé de rejoindre Pitt 2 où il semblait se passer des choses plus intéressantes. Et puis, il se chuchotait que les miraculés pouvaient y bénéficier d'une promotion. En fait je me suis retrouvée à bosser pour Jonas. Tu parles d'une promotion !

— Mais tu ne sais toujours pas pourquoi tu as quitté la ville, ton boulot, ta vie, pour te mettre à courir dans le désert avec des inconnus...

— Non. On était comme des chats pris dans la lumière des phares d'une voiture qui roule à pleine vitesse. La bestiole sait qu'elle va se faire écraser mais elle est incapable de bouger. Voilà, c'était tout à fait ça. Tu pourras interroger mille personnes, je suis sûre qu'elles te diront la même chose. Mais pour toi ça s'est passé comment ?

Ana y va de son histoire de hold-up raté : les flics aux trousseaux, elle n'a eu d'autre choix que de se faufiler en zone interdite. Elle explique que le désert est isolé par une barrière sanitaire en métal, d'une hauteur de trois mètres, et que les flics ne s'y risqueraient pour rien au monde. Elle ignore si Susannah est convaincue. Elle n'a pas le temps de s'en inquiéter car le camion s'immobilise sur un coup de frein brutal.

— Au boulot, les gonzesses ! hurle Jonas depuis l'habitacle. C'est l'heure de moissonner !

Devant eux, une trentaine de cadavres calcifiés sont figés dans des poses diverses, certains marchant, d'autres à genoux, d'autres encore gisant sur le sol, recroquevillés en chien de fusil. Le vent de sable, en saupoudrant leurs vêtements, a achevé de leur donner l'apparence de statues.

Suzy saute du camion, Ana l'imitte.

— C'est maintenant qu'on rigole, grogne la blonde, va falloir en caser le plus possible sur le plateau arrière. Et tu vas découvrir le plus beau : la calcification ne les a pas allégés !

Elle n'exagère pas. Ana constate aussitôt que les bourrasques chargées de sable ont enterré les statues à mi-mollets, parfois jusqu'aux genoux, et qu'il faut les « déraciner » avant de pouvoir les acheminer jusqu'au camion. Ce n'est pas une besogne facile.

Toutes sont encore habillées ; elles ont conservé leurs bijoux : colliers, montres, bagues, bracelets.

— T'en fais pas, chuchote Suzy, Jonas va s'occuper de les récupérer, c'est comme ça qu'il se constitue un trésor de guerre. Au cas où il devrait quitter précipitamment Pitt 2.

Elles travaillent pendant deux heures, sous les insultes de l'ancien proxénète. Lentement, le plateau arrière du camion se remplit d'une foule figée dont le vent dilue l'odeur.

La chaleur qui ne cesse de monter rend la tâche épuisante. Quand il devient impossible d'ajouter un nouveau corps, Jonas — qui est sorti de la cabine pour vérifier l'état du chargement — se déclare satisfait.

— C'est dommage, grogne-t-il, il en reste. C'est un bon coin, on reviendra. Allez, les donzelles, embarquez. Maintenant que vous êtes échauffées, le vrai travail va commencer.

Les deux femmes ont bien du mal à trouver une place dans l'enchevêtrement des statues. Accablée de chaleur, Ana est au bord de la suffocation. Suzy, charitable, lui tend la gourde qu'elle a eu la bonne idée d'emporter. L'eau en est chaude, mais qu'importe ! Ana doit se retenir de la boire jusqu'à la dernière goutte.

Le trajet de retour s'effectue en silence, chacune s'efforçant de récupérer.

Dans la cabine, Jonas siffle un air de *country*.

Sitôt franchies les portes de la cité grise, le camion bifurque pour se garer devant un entrepôt. La cour est tapissée d'une épaisse couche de poussière de « ciment » dans laquelle les roues du véhicule impriment des traces profondes.

Commence alors la corvée du déchargement. Les jeunes femmes doivent transporter les statues dans une vaste salle. Jason se charge de la « préparation » qui consiste à les dépouiller de leurs vêtements et de leurs bijoux qu'il entasse dans une besace. Les vêtements, accumulés sur le sol, seront récupérés plus tard, découpés et teints en gris pour habiller le petit peuple de l'oasis.

Au centre de la salle trône une machine qui, pour Ana, évoque ces broyeuses à branchages utilisées pour l'émondage des arbres : un énorme cube d'acier, une entrée, une sortie, au milieu un jeu complexe de rouages démultipliant la force d'une manivelle assez large pour être manipulée à deux. Pas de moteur à essence ou électrique.

— Bon, t'as pigé l'idée ? marmonne Suzy. L'une de nous deux enfourne les statues d'un côté, l'autre tourne la manivelle. La meule fait le reste. La poussière des calcifiés sort de l'autre côté. Quand elle forme un gros tas, on prend les



pelles et on remplis les sacs. Il ne faut pas oublier de mettre des masques, sinon on respire cette merde qui te calcifie les poumons. Au bout d'un ou deux mois, tu commences à suffoquer, puis tu étouffes carrément. C'est ce qui est arrivé à Molly, la fille que tu remplaces.

— Assez papoté, les nanas ! braille l'ex-maquereau. Au boulot, faut que tous ces pantins soient transformés en poudre avant la fin de la journée, sinon ça ira mal pour vos petits culs !

Puis il tourne les talons et sort du hangar sans oublier la besace de bijoux.

Ana prend le masque que lui tend Suzy. Une sorte de groin de caoutchouc qu'on ajuste avec une lanière.

— On se relayera toutes les demi-heures, explique Susannah. Je commence à la manivelle, toi tu enfournes les statues dans le trou. Puis on échangera. La manivelle, pour que ça marche, faut prendre le rythme, sinon la meule grippe et devient plus dure à redémarrer.

Ana hoche la tête. Le masque lui tient chaud et a tendance à l'étouffer mais elle résiste à la tentation de l'arracher. Elle va prendre son poste près de la machine et se saisit de la première statue. Suzy, elle, empoigne la manivelle.

Elles travaillent ainsi jusqu'au coucher du soleil, permutant leurs places. En dépit des rouages censés démultiplier la puissance de la meule, la manipulation de la manivelle est épuisante. A certains moments, Ana a l'horrible impression que ses tendons vont céder ou ses muscles se déchirer. Le manque d'oxygénation n'arrange rien.

Quand le tas de poussière devient trop important, elles s'arrêtent et commencent le remplissage. L'une tient la pelle, l'autre maintient le sac ouvert.

Une fois le dernier calcifié changé en ciment, elles arrachent leurs masques, sortent du hangar et s'asseyent sur le sol, le dos calé contre un mur. Ni l'une ni l'autre n'a la force de dire un mot. Leurs vêtements sont à tordre. La sueur a collé la poussière de ciment sur leur peau, les couvrant d'un fard gris. Dans la lumière déclinante, on dirait deux statues.

— C'est comme ça tous les jours ? finit par s'inquiéter Ana.

— Non, heureusement, marmonne Suzy. Quand Jonas est absent, on se repose.

— Où va-t-il ?

— Je suppose qu'il troque les bijoux quelque part, et s'éclate avec les bons d'achats obtenus en échange. Ou alors il négocie directement sa quincaillerie contre des services. Je te laisse deviner lesquels.

— C'est autorisé ?

— L'oubli du passé n'interdit ni la corruption ni les magouilles. Tu crois que, parce qu'on nous lave le cerveau, on atteint la « pureté révolutionnaire » ?

Ana est trop fatiguée pour argumenter, pour un peu elle glisserait dans le sommeil.

— Allez, viens ! soupire Susannah. On rentre au dortoir. Avec un peu de chance il y aura encore de l'eau dans les douches, on pourra se laver.

## 11.

Dans les jours qui suivent, elles sont affectées à une équipe de terrassiers qui construisent de nouveaux « cubes » d'habitation. Ana apprend à couler le ciment des morts, à le transformer en parois rigides mais tristes.

— C'est du solide, se rengorge le chef de chantier. Un mur comme ça peut encaisser sans souffrir l'impact d'un obus à l'uranium appauvri. Chaque maison est un petit bunker imprenable. Ils peuvent se ramener, ceux du Dehors, avec leurs chars, leur artillerie de mes couilles et leurs bombardiers ! Ils s'y casseront les dents !

C'est l'occasion pour Ana de vérifier, une fois de plus, la solidité du mythe instauré par Arlon : au bout du compte, les morts luttent aux côtés des vivants. Leur poussière épargnera aux fidèles de verser leur sang. Malin, certes, la crédulité des élus implique un lavage de cerveau préalable qui inquiète toutefois la jeune femme. Est-ce ce qui l'attend ? Va-t-elle perdre, elle aussi, tout sens critique au point de gober sans broncher les assertions les plus farfelues ?

A midi, un vigile passe leur annoncer qu'il y aura, ce soir, fête obligatoire sur la Place des Rassemblements Populaires.

— C'est quoi « une fête obligatoire » ? s'inquiète Ana.

Suzy hausse les épaules pour marquer sa lassitude.

— C'est comme ça qu'on appelle les convocations, à Pitt 2, murmure-t-elle. Y'a pas intérêt à se défiler car les vigiles pointent les absents. La plupart du temps, c'est simplement pour entendre Arlon radoter durant trois ou quatre heures, mais là, je pense qu'il s'agit d'une exécution.

— Il y a des criminels à Pitt 2 ?

— Qu'est-ce que tu t'imagines ? Il y a des déviants, comme partout. Des mecs qui mijotent des complots, ou qui se livrent à des occupations interdites.

— C'est quoi, les occupations interdites ?

— Utiliser des trucs électriques, par exemple. Des ordinateurs, des téléphones, ou du moins essayer de les réparer dans l'espoir d'établir un contact avec l'Extérieur. Écouter des disques, de la musique qui vient du Dehors... La liste est longue. Bref, tout ce qui est moderne est interdit. La science et le progrès sont le père et la mère de tous les malheurs du Monde, répète Arlon.

— Mais on utilise bien un camion pour le ramassage des calcifiés, non ?

— Les camions c'est permis, il y a dérogation, parce qu'on ne peut pas faire autrement. Au début ils ont essayé d'utiliser des chevaux et des charrettes, mais les bourrins ne résistaient pas à la chaleur et au manque d'eau, ils crevaient. Alors il a bien fallu faire une exception pour les véhicules de transport. Et puis un moteur de camion c'est trop rudimentaire pour que le Démon s'y cache. C'est pas de la vraie Science ! C'est du... bricolage ?

L'intérêt d'Ana s'éveille. Ainsi, il existe à Pitt 2 des groupes dissidents œuvrant dans la clandestinité ? La belle utopie pourrait de l'intérieur ?

Elle commence à se demander si Susannah ne travaillerait pas pour l'un de ces groupuscules, et tenterait de la recruter. Ce n'est pas impossible.

La journée de travail terminée, les deux femmes rentrent au dortoir pour se décrasser, ce qui n'a rien de facile étant donné la faible quantité d'eau accordée à chacune des pensionnaires.

Quand elles se retrouvent au réfectoire, Suzy en profite pour chuchoter :

— Surtout, pendant la « fête », ne manifeste pas ta désapprobation. Reste impassible. Sinon les vigiles te tomberont aussitôt dessus. Pigé ? Profil bas, c'est la règle. Regarde ce que je fais, et imite-moi, sinon tu auras des emmerdes, et moi aussi parce que je n'aurais pas su deviner en toi une future dissidente.

— OK, souffle Ana en remarquant que, pour la première fois, Suzy semble inquiète. Cette dernière, sentant peser sur elle le regard de sa voisine, insiste :

— Je ne déconne pas, je ne suis pas parano. Il y aura des physionomistes, des mecs doués pour lire les expressions du visage. Ils savent repérer d'un simple coup d'œil ceux qui désapprouvent l'exhibition. C'est d'ailleurs surtout à ça que servent les « fêtes », à repérer les déviants. Alors essaye de bien jouer la comédie si tu ne veux pas figurer au programme de la prochaine fiesta !

Dans le réfectoire on n'entend plus que des bruits de cuillers et de fourchettes. On chercherait en vain l'écho d'une conversation. Un silence angoissé pèse depuis l'annonce du héraut.

— Bon, grommelle Suzy. Autant en finir, amène-toi.

Elle se lève. Ana la suit. Elles n'échangent plus un mot tout le temps qu'elles mettent pour traverser la cité et gagner la place où a lieu la « représentation ». Un cordon de vigiles entoure l'agora. Les spectateurs doivent alors se mettre en file indienne et entrer un par un. A chacun, on remet un gros livre. Personne n'exprime le moindre étonnement, chacun se saisit du volume et va se placer devant l'estrade dressée pour l'occasion.

— Quand on te donnera le bouquin, lui chuchote Susannah, ne cherche pas à lire le titre. Regarde droit devant toi.

Perplexe, Ana se conforme à la recommandation de sa compagne. Un tout jeune homme procède à la distribution. Derrière lui : une charrette pleine à ras bord de volumes empilés n'importe comment. Le bouquin qu'on lui remet pèse deux bons kilos. Reliure à cinq nerfs, couverture en maroquin sombre. Quelque chose d'ancien, à coup sûr. Les doigts de la jeune femme détectent des dizaines d'éraflures superficielles. Il s'en élève une odeur de moisi.

Peu à peu, la place se remplit. Des scrutateurs vont et viennent, dévisageant le public, prenant des notes.

Enfin, Arlon paraît. Il s'avance au bord de l'estrade et hurle avec une puissance vocale stupéfiante chez un homme aussi âgé :

— Les déviants qui vont vous être présentés ont commis un acte abominable en constituant une bibliothèque clandestine recensant des centaines de traités scientifiques dont la mise en pratique a conduit l'Humanité au Chaos ! Je vous l'ai souvent répété : *trop de savoir tue !* Si la race humaine est aujourd'hui au bord du précipice de l'extinction, c'est à cause des savants, des intellectuels, qui n'ont cessé de vouloir aller plus loin, par curiosité malsaine. Il faut apprendre à dire stop ! Se contenter de ce qu'on a et ne pas vouloir « améliorer » à n'importe quel prix. Je vous laisse la charge de punir ces malfaisants par où ils ont péché. Je sais que vous saurez exprimer votre saine fureur. Je vous fais confiance.

Arlon se retire en clopinant, plus vieillard que jamais. En rajoute-t-il ?

Les vigiles poussent alors à coups de matraques trois hommes aux visages marbrés de coups. Aussitôt, quelqu'un du premier rang jette un livre sur le plus âgé. Le volume fait éclater l'arcade sourcilière du malheureux, avant de lui briser le nez, le sang jaillit. Puis c'est la curée. Les livres fusent de toutes parts, s'ouvrant tels de sinistres oiseaux. Leurs pages bruissent jusqu'à imiter le bruit des plumes. Un vol de corbeaux de papier. C'est une lapidation en règle, des centaines d'in-quarto fendent l'air. Une pluie s'abat sur les condamnés, les assommant, leur fendant le crâne. Ils s'écroulent l'un après l'autre, et l'orage continue. Les livres

s'accumulent sur leurs corps, les recouvrant d'une chape de plus en plus pesante.

— Vas-y ! ordonne Susannah, fais comme moi. De toute manière ils sont morts.

— Tu n'en sais rien, proteste Ana.

— Bien sûr que si, les premiers bouquins étaient enduits de poison. Tu n'as pas remarqué ? Ceux qui les ont lancés portaient des gants.

Suzy s'avance vers l'estrade et jette son livre de toutes ses forces, en hurlant une insulte, le visage convulsé de haine.

Ana estime que le monticule de volumes est désormais suffisant pour empêcher les condamnés de respirer. Leurs côtes ont dû se rompre sous le poids. Les livres continuent à fendre l'air, s'ajoutant à la pyramide. A présent la charrette est vide, toute la bibliothèque clandestine y est passée.

Ana, s'apercevant qu'elle sera bientôt la seule à n'avoir pas participé à la lapidation, s'empresse de lancer son traité au hasard. Malgré elle, elle déchiffre une partie du titre : *Prolégomènes à l'étude des champs interstitiels du quadrant supérieur ouest de la zone alpha+...*

Elle espère que sa réaction tardive ne l'a pas déjà classée comme suspecte.

La place se vide. Les participants refluent en hâte en évitant d'échanger des regards. Ont-ils peur de n'avoir pas fait preuve d'assez de fièvre vengeresse ? Ont-ils honte ?

Suzy la rattrape. Elle semble en colère.

— Merde ! souffle-t-elle. Pourquoi as-tu autant tardé ? Tu hésitais, ça se voyait. Pourquoi ? Je t'ai dit qu'ils étaient déjà morts, alors un bouquin de plus un bouquin de moins...

Elles reprennent le chemin du dortoir sans proférer un mot. Beaucoup les imitent et rasant les murs. Les vigiles les observent en ricanant. La matraque coincée sous l'aisselle.

— Tu viens de récolter un mauvais point, grogne Susannah en franchissant le seuil du dortoir. Si tu veux te rattraper, tu aurais intérêt à te présenter de toi-même au centre médical pour recevoir une dose de gaz.

— C'est possible ? lâche Ana en réfrénant un sursaut.

— Mais oui, tout le monde peut faire valoir son droit à l'oubli. Tu n'auras qu'à prétendre que de mauvais souvenirs te harcèlent, et que tu ne veux pas en apprendre davantage sur ton passé. En cas d'urgence, le volontariat est toléré. Rassure-toi, ce n'est qu'un rappel, ça n'effacera que les souvenirs lointains. Tu sauras toujours qui tu es, qui je suis, et ce qu'ont fait ici. Mais l'important c'est que ça soit noté dans ton dossier, qu'Arlon soit convaincu que tu fais preuve de bonne volonté. Il est toujours méfiant avec les nouveaux. Ce serait dommage que, d'emblée, tu sois classée potentiellement déviante, non ? Si tu as la trouille, je viendrai avec toi. De toute manière, moi aussi je suis persécutée, la nuit, par des souvenirs que je préférerais oublier. J'ai besoin d'un coup de gomme. Rien de trop appuyé.

— Et ils sont vraiment capables de doser la rétroaction de leur produit ?

— Oui, c'est assez au point leur truc. Surtout quand ils travaillent sur les souvenirs d'enfance ou de jeunesse. C'est souvent dans ces années-là qu'on engrange pas mal de mauvaises expériences. Ça fait du bien de les oublier. Ça allège pour le reste du parcours. Sinon, on traîne ça comme un boulet.

Ana n'est pas convaincue mais comme elle est toujours en possession des hypermnésiques, elle se dit qu'elle ne risque pas grand-chose. Après tout, ce ne serait pas si mal d'oublier l'homme au masque de squelette et son carnaval sanglant, *non ?*

Et puis il va lui falloir payer un peu de sa personne si elle veut rester crédible.

— Est-ce que... Est-ce que ça laisse une sorte de cicatrice mentale ? hasarde-t-elle. Un manque ? Comme lorsqu'on dit « J'ai ça sur le bout de la langue mais je n'arrive pas à m'en souvenir... » ?

— Non, assure Susannah. Il n'y a pas de sensation de « trou », si c'est ça qui t'inquiète. C'est effacé, donc ça n'existe plus, c'est comme si ça n'était jamais arrivé.

— On peut choisir ce qu'on veut effacer ?

— Non, tout de même pas ! Mais l’effacement se fait toujours d’arrière vers l’avant. Il commence par les souvenirs les plus anciens, ceux du commencement de la vie, puis se rapproche peu à peu des plus récents. On peut dire, par exemple, « Je veux tout oublier jusqu’à mes quinze ans... », ça ils peuvent le faire approximativement, en réglant la concentration du gaz. Plus ou moins dilué. Bien sûr, ça ne tombe pas toujours pile poil. Moi, par exemple, j’ai choisi de tout effacer jusqu’à mes vingt ans. J’ignore pourquoi, mais je suppose que j’ai mené une vie de merde qui m’aurait miné la tête et menée au suicide. Au lieu de ça, j’ai l’esprit libre.

— Pourtant tu n’as pas trop l’air d’apprécier Pitt 2...

— L’effacement du passé, je suis plutôt pour, mais ce qui m’emmerde grave c’est la philosophie d’Arlon. Son délire sur la science, le Savoir considéré comme d’essence diabolique, l’Ignorance vue comme une forme de sagesse. Le refus du progrès. Ça, réellement, ça me fait chier. Je n’ai pas envie de vivre au Moyen âge. Tu sais qu’il y a ici des gens qui ont exigé qu’on les efface en profondeur, pour ne rien conserver de ce qu’ils avaient appris à l’école ? Ils se sont réveillés aussi ignorants que des bébés, il a fallu tout leur réapprendre : à parler, à se torcher. Arlon les considère comme des héros du peuple à prendre en exemple. Mais on n’est pas obligées d’en arriver là. On a tous des ordures à se sortir du cerveau. Par moments il faut savoir vider la poubelle ! Faire le ménage OK, se transformer en femme du Neandertal, *non !*

Ana hoche la tête. Elle songe que Suzy n’a pas entièrement tort.

— J’admets, soupire-t-elle, que ça ne me déplairait pas de tout oublier jusqu’à mes seize ans. Ma famille n’était vraiment pas top, et ma vie dans les rues, au milieu des loubards, n’avait rien d’idyllique.

— Ça peut se faire, je suis assez copine avec l’une des laborantines. En lui glissant quelques bons alimentaires on peut lui demander de te régler ça au petit poil. Comme je te le disais : ça magouille pas mal dans le dos d’Arlon.

C’est sur cette vague promesse qu’elles gagnent le dortoir et réintègrent chacune leur couchette respective.



Deux jours plus tard, alors qu'elles sont seules à l'arrière du camion, en route pour une nouvelle expédition de ramassage, Susannah se rapproche d'Ana et lui glisse à l'oreille :

— Ça y est ! j'ai arrangé le truc avec ma copine du labo, elle est d'accord si tu lui refiles la moitié de tes bons d'alimentation de la semaine. On a rendez-vous ce soir, après le boulot. T'as pas changé d'avis au moins ?

Ana confirme qu'elle est toujours d'accord. Refuser paraîtrait suspect.

A la fin de la journée, après la corvée de broyage du ciment, les deux femmes se nettoient sommairement au robinet du hangar qui ne laisse guère suinter qu'un filet d'eau.

— Ça ira comme ça, grogne Suzy, c'est pas un concours d'élégance et on ne nous auscultera pas le trou du cul.

Elles quittent l'entrepôt pour emprunter un parcours sinueux à travers la cité.

Le Laboratoire de la Mémoire du Peuple a l'aspect d'une bâtisse ordinaire, et rien ne le distingue des autres bâtiments si ce n'est une petite pancarte vissée dans le mur.

Les lieux paraissent déserts, mais une quinquagénaire coiffée d'une coiffe d'infirmière finit par surgir au fond du couloir.

— C'est Marlène, ma copine, chuchote Suzy. Tu as préparé les bons ?

Ana sort la liasse de mauvais papier de sa poche et les tend à la femme qui les glisse dans sa blouse douteuse sans un mot.

— C'est par là, siffle-t-elle, faut pas traîner, le médecin chef pourrait faire une ronde. Et ses tarifs sont beaucoup plus élevés que les miens.

Comme Ana hésite, Susannah entreprend de la rassurer :

— T'en fais pas, je l'ai avertie : un gommage des souvenirs jusqu'à l'âge de seize ans, on est bien d'accord ?

— C'est ça, confirme Ana la gorge nouée.

L'infirmière les pousse dans le cabinet de consultation, un fauteuil inclinable de dentiste en occupe le centre.

— Allez, installe-toi, ordonne Marlène, on n'a pas toute la nuit.

Ana obéit. D'un coup d'œil circulaire elle prend les mesures de la pièce. Il n'y a du reste pas grand-chose à voir : des flacons, des seringues, une bonbonne de gaz reliée à un respirateur.

Sur le mur, près du plafond, une phrase mal peinte finit de s'écailler : *Solitudinem faciunt pacem appelant.*

— Qu'est-ce que ça signifie ? s'enquiert-elle.

— C'est du latin, grommelle l'infirmière occupée à remplir une seringue. Je crois que ça veut quelque chose comme « Ils ont fabriqué un désert et veulent nous faire croire que c'est la Paix », ou un truc approchant, je ne sais plus trop. C'est Arlon qui l'a fait peindre.

— C'est une allusion à la guerre atomique, précise Suzy. Ceux qui utiliseront la bombe transformeront le Monde en désert, et s'ingénieront à faire croire aux survivants qu'ils ont ramené la paix sur la Terre.

— J'avais compris, siffle Ana qui sent la nervosité la gagner.

— Je vais te faire une injection de décontractant, annonce l'infirmière, tu es trop crispée, ça risque de bloquer le processus.

Sans plus attendre, elle plante l'aiguille dans le bras d'Ana et lui injecte un liquide incolore.

— Hé ! attendez... proteste la jeune femme.

Elle n'a pas le temps d'en dire plus, la vague d'oubli la frappe de plein fouet, diluant sa conscience tel un baquet d'eau renversé sur une goutte de peinture.

12.

Ana à peine endormie, Arlon ouvre la porte de la pièce contiguë où il se tenait caché.

— C'est fait ? demande-t-il à l'infirmière qui surveille le manomètre de la bouteille de gaz.

— C'est en train, Monsieur, répond Marlène en vérifiant le masque respiratoire adhérent au visage d'Ana, qui repose inconsciente entre les bras du fauteuil de dentiste.

Se tournant vers Susannah, Arlon hoche la tête avec contentement.

— Tu t’es bien acquittée de ta mission, ma fille, fait-il. Je suppose que ça n’a pas été facile de la convaincre ?

— Je pensais que ce serait plus compliqué, lâche Suzy. Mais elle en avait inconsciemment envie, je l’ai tout de suite senti. La nuit, elle faisait des cauchemars, quelque chose à propos d’un homme à tête de squelette. Je n’ai pas tout compris parce qu’elle marmonnait. En fait, la perspective d’oublier ce traumatisme la séduisait. J’ai joué le rôle de la rebelle, de la déviante qui critique le système, ça l’a rassurée.

— C’est bien, approuve le vieillard. Tu sais qu’elle était venue en mission d’infiltration pour nous détruire ?

— Oui, Monsieur, Nickie, notre agent en poste à Pitt 1 l’avait repérée en train d’enfouir dans le sable du matériel militaire. C’est elle qui a donné l’alerte. Elle demandait l’autorisation de la supprimer.

— Je sais, grommelle Arlon, mais ç’aurait été une erreur. Il est plus utile de la retourner à notre avantage. Elle nous sera utile.

— Dans ses vêtements, j’ai trouvé ces comprimés, précise Suzy en tendant les plaquettes de cachets au vieil homme.

— Oui, ce sont des hypermnésiques, siffle-t-il avec dédain, ils les utilisent pour contrecarrer les effets du gaz et empêcher l’effacement des souvenirs, mais ça ne fonctionne pas très bien. Le plus souvent ça se contente de raviver les peurs enfouies. Un usage répété finit par rendre les utilisateurs complètement fous. Détruis-les. Je ne veux pas que certains déviants aient l’idée de les synthétiser et les mettent en circulation. En tout cas, félicitation pour ton succès, je saurai m’en souvenir.

— Merci, Monsieur, répète Susannah en rougissant. Je n’ai fait que lui répéter ce qu’elle avait envie d’entendre.

— Effacez complètement sa mémoire, ordonne le vieux d’un ton soudain féroce en se tournant vers l’infirmière. Je veux qu’il n’en reste rien, pas le moindre souvenir. Ah ! elle voulait s’introduire à Pitt 3 ? Elle va être servie !

13.

Elle se réveille avec l'impression bizarre de lutter pour s'extraire d'un placenta qui tenterait de la retenir prisonnière. Elle est étendue sur un lit, dans une chambre très claire qui ouvre sur un balcon. Elle ne sait pas ce qu'elle fait là, ni ce qui a pu l'y amener. Le sentiment d'une présence la pousse à se redresser sur un coude.

Elle aperçoit une fille blonde, assise à son chevet, bâtie comme une basketteuse. Yeux bleus, nez épaté, la peau tannée. Les cheveux très courts. Jeune, vingt-cinq ans à tout casser.

— Moi, c'est Susannah, annonce l'inconnue, mais la plupart du temps on m'appelle Suzy. Je suis là pour t'aider à faire tes premiers pas. Nous étions de grandes amies avant qu'on ne t'efface. Tu te nommes Ana.

— On m'a effacée ? bredouille Ana.

— Oui, c'est la loi des cinq ans. On a remis ta mémoire à zéro. C'est une règle valable pour tout le monde. Moi, ce sera l'année prochaine. Et ce sera alors à toi de me briefer. Ne panique pas. Tu vas voir, c'est très simple en vérité. Imagine que tu portes un sac à dos, et que ce sac à dos se remplisse de pierres au fil des mois, chaque souvenir étant un nouveau caillou. Au bout d'un moment, le sac devient très lourd, il te scie les épaules, tu marches avec de plus en plus de difficulté. Finalement, il t'empêche d'avancer et menace de t'écraser. La seule solution qui s'offre à toi c'est de vider le sac. Ce n'est qu'ainsi que tu pourras continuer à aller de l'avant. Tu vois où je veux en venir ?

— Oui, je crois. Mais je ne me rappelle pas de toi...

— Ça n'a aucune espèce d'importance. Je dirai que c'est même beaucoup mieux. Repartir à zéro c'est une chance qui s'offre à peu de gens. Tout recommencer sans amertume, sans se répéter « J'aurais dû faire ceci... Je n'aurais pas dû faire ça... ». Sans ressasser ses erreurs, ses coups de malchance.

— Nous étions amies ?

— Oui, de grandes amies, et on le redeviendra, ne crains rien.

— Cela fait cinq ans que je suis ici ?

— Oui, tu es arrivée avant moi, juste à la fin de la Troisième guerre mondiale.

Ana s'assied au bord du lit.

— Où sommes-nous ? s'enquiert-elle.

— Dans un lieu nommé Pitt 3, une oasis au milieu du désert. Une oasis où se sont regroupés tous ceux qui refusaient la logique de l'ancien monde et rêvaient de construire quelque chose de nouveau, un lieu où l'on dépasserait les contradictions, les haines. Un lieu sans affrontement. Une oasis de paix. Viens, lève-toi, je vais te montrer.

Suzy lui tend la main, Ana la saisit.

— C'est drôle, murmure la jeune femme. Je me rappelle mon nom, je sais parler, je suis sûre de savoir écrire, compter... mais je ne me souviens de rien d'autre. Ni où je suis née, ni... rien. Je... n'ai aucun passé.

— C'est voulu, confirme Suzy. Le procédé est sélectif, il n'efface que les souvenirs affectifs, le secteur émotionnel, si tu préfères. Je ne suis pas scientifique, je ne peux pas t'expliquer ça plus clairement mais tout à l'heure je te présenterai notre chef, notre leader. Il pourra, lui, répondre précisément aux questions que tu te poses. Il se nomme Arlon, c'est un sage. Il t'apprécie beaucoup. Maintenant, viens.

Elle prend Ana par le bras et la conduit vers le balcon. Ana est éblouie par la lumière du désert. D'où elle se tient, elle domine une ville blanche dont les bâtisses sont disséminées au cœur d'une vaste palmeraie. Un grand lac occupe le centre de l'agglomération, mais le plus fascinant c'est cette énorme structure de béton qui surplombe tout le reste. Une sorte de forteresse blanche, cubique.

— C'est le musée, énonce Suzy. Il est imprenable, indestructible. Si ceux qui veulent nous détruire passaient à l'attaque, nous pourrions nous y réfugier.

— Qui veut nous détruire ?

Suzy soupire et, d'un geste circulaire, englobe tout l'horizon.

— Ceux-là même qui ont provoqué l'holocauste et qui n'ont jamais cessé de vivre dans la haine de l'Autre. Ils ont tout détruit, mais cela ne leur suffit pas, il leur en faut davantage.

Ils continuent à s'affronter entre factions rivales. Ils se battent depuis des décennies et ne sont jamais parvenus à signer un accord de paix. Au-delà du désert, le monde n'est qu'un immense champ de ruines. Aucune nation n'a échappé à la destruction. L'idée même de vivre ensemble leur est insupportable tant ils se haïssent. Ils ne savent que ressasser leurs rancœurs, et ne rêvent que de vengeance. C'est pour cela qu'Arlon a décidé que la seule solution consistait à tout oublier, à faire table rase de la mémoire. C'était l'unique moyen d'éviter de nous entr'exterminer jusqu'au dernier. Il ne peut y avoir de paix que dans l'oubli des fautes, des crimes et des différences. Attention, je ne dis pas le *pardon*, je dis *l'oubli*. Tu commences à comprendre ?

— Oui, il me semble. Oublier est une nécessité pour aller de l'avant.

— C'est cela même. Pitt 3 symbolise ce miracle. Tous ceux qui vivent ici on décidé de tirer un trait définitif sur leur passé et de s'accorder la chance de repartir à zéro. J'ai fait ce choix, tu as fait ce choix... Tous les cinq ans, nous tirons un trait, et nous recommençons. Il y a ici beaucoup de gens qui étaient jadis des ennemis jurés mais qui ont fait le même choix, aujourd'hui ils vivent en bonne camaraderie, ayant oublié qu'à une époque ils se seraient entr'égorgés s'ils s'étaient trouvés face à face. Peut-être aurions-nous fait de même, toi et moi, qui sait ?

Ana s'appuie à la rambarde du balcon. La tête lui tourne. Elle a l'impression de se tenir au bord d'un précipice, penchée sur un vide qui l'attire, *l'aspire*... Elle est à deux doigts de se laisser tomber. Son instinct lui hurle que quelque chose ne fonctionne pas... Mais quoi ?

La main de Suzy se referme sur son biceps.

— Viens, fait la grande fille blonde, il ne faut pas faire attendre Arlon.

— Qu'est-ce que je faisais ici ? balbutie Ana. Je veux dire... quel était mon métier ? Ma place ?

— Il ne faut pas parler de ça, tranche Suzy. Ici, on n'évoque jamais le passé, c'est la loi. Tu dois te tourner vers l'avenir qui s'offre à toi. Un avenir de cinq années pleines.

— C'est court, non ?

— Crois-moi, quand les choses se passent mal, cinq ans c'est très long. L'effacement nous a permis de survivre mentalement aux horreurs de la guerre, de ne pas rester prostrés. C'est à cela que tu dois penser. L'amnésie est une bénédiction. Sans elle nous nous comporterions comme ceux qui nous assègent... comme des bêtes. L'amnésie nous offre la possibilité de nous pardonner à nous-mêmes les crimes que nous avons pu commettre.

— Mais que fais-tu de l'expérience acquise au fil des années ?

— L'expérience est une grosse connerie, ce n'est que l'addition de tous les foirages que nous avons pu connaître, et l'on n'en tire aucune leçon. Nous refaisons toujours les mêmes erreurs quoi que nous prétendions.

— J'ai quel âge ?

— La trentaine environ. Tu es arrivée avant moi, c'est tout ce que je sais... et que je tiens à savoir. Et crois-moi, ça vaut mieux.

Ana réfrène la foule de questions qui se bousculent dans sa tête. Elle suit Susannah au long d'un couloir gris qu'éclairent les meurtrières perçant la muraille. Au terme d'une marche qui lui a paru interminable, Ana franchit le seuil d'un bureau presque vide où l'attend un vieillard vêtu d'une sorte de soutane grise. Il est pieds nus. On ne saurait lui donner un âge. En tout cas, Ana est certaine de ne l'avoir jamais rencontré.

— Ana ! lance-t-il en s'avançant à sa rencontre pour lui donner l'accolade. Comme je suis heureux de vous accueillir au seuil de votre nouvelle vie quinquennale !

La jeune femme réfrène un sursaut. L'homme est si maigre qu'elle a une brève seconde l'illusion d'être étreinte par un squelette, et le mot « squelette » résonne bizarrement dans sa tête, tel un écho se répercutant de montagne en montagne. Elle ignore pourquoi.

Le vieux parle, parle... un vrai robinet à discours. Sa voix éraillée est pénible. Ana doit accomplir un effort pour revenir sur terre.

— Vous nous avez rendu de grands services et couru bien des risques au service de notre cause, proclame le vieillard. Mais il était temps de vous récompenser en vous redonnant cette virginité mémorielle sans laquelle la passion s'émousse, rongée par les remords, les épreuves et les déceptions. Vous voilà neuve. De nouveau prête à combattre. Susannah vous guidera tout au long de votre réinsertion. Pour y contribuer, je vous offre cette monographie, écrite de ma main. Ce n'est certes pas une œuvre littéraire mais elle a le mérite d'énoncer les problèmes et d'exposer clairement le sens de notre combat. Lisez-la, méditez-la... et surtout n'hésitez pas à questionner Susannah si quelque chose vous chiffonne.

Il se précipite de nouveau sur la jeune femme, la serre dans ses bras dépourvus de chair comme de muscles, et lui fourre dans la main un mince opuscule à la couverture jaune sable.

Ana en déchiffre le titre du coin de l'œil :

*Le désert de l'esprit, la solution dernière.*

Ça promet...

L'entrevue est terminée. Susannah le fait comprendre à Ana en la tirant discrètement en arrière. Les deux femmes s'inclinent et sortent.

Sur le chemin du retour, Ana examine la plaquette.

— C'est quoi, ce truc ? demande-t-elle. Un mode d'emploi ?

— En gros, oui, soupire Suzy. Ça aura moins le mérite de m'épargner de la salive. Étudie-le, ça répondra à la plupart de tes questions.

— Le vieux...

— *Arlon !*

— Ouais, Arlon, il parlait de moi comme si j'étais une héroïne de guerre. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Ne pose plus jamais ce genre de question, on ne te répondrait pas. C'est interdit. Ce serait trahir notre précepte fondamental : l'effacement. A ceux qui violent cette loi, on leur coupe la langue. Je dis ça pour ton bien.

Les voilà devant la chambre d'Ana. Susannah, les traits crispés, se tourne vers son interlocutrice.



— Par pitié, Ana, murmure-t-elle, ne fais pas de connerie ! Ne pose pas les mauvaises questions, ne cherche pas à savoir. On était de grandes amies, même si tu ne t'en souviens pas, ça me ferait vraiment chier d'être forcée de t'arrêter pour non respect des règles fondamentales.

Puis elle se reprend et soupire :

— Étudie le livre, imprègne-toi de son message. Je reviendrai demain matin pour te mettre au boulot.

Elle tourne les talons et s'éloigne d'un pas rapide, abandonnant Ana au seuil de la chambre, le petit livre jaune entre les mains.

14.

LE DÉSERT DE L'ESPRIT,  
LA SOLUTION DERNIÈRE

par Albrecht L. dit « Arlon ».

Au commencement... Puisqu'il faut un commencement à tout, je dirais que j'étais un jeune et brillant scientifique à l'aube d'une immense découverte. Je faisais partie de cette caste criminelle que je voue aujourd'hui aux gémonies. J'en étais, sans en avoir conscience, l'un des rouages criminels.

Oui, j'étais jeune (vingt-cinq ans!), je venais de terminer mes trois doctorats, quand j'ai commencé à travailler sur mon projet d'amnésie provoquée.

Ma fiancée — Flora — venait de se tuer en voiture. Un accident stupide. Ce soir-là nous nous étions bêtement querellés. Elle me reprochait de ne pas être assez disponible pour elle ; je lui avais fait valoir que mes recherches étaient importantes pour moi, et qu'elle devait le comprendre. Cela l'a rendue furieuse, elle est partie en claquant la porte. Peut-être sanglotait-elle en conduisant, ce qui a provoqué l'accident où elle a perdu la vie, je ne sais pas ?

« Il est nécessaire de préciser que je ne conserve aucun souvenir de ces événements, si je suis capable d'en parler aujourd'hui, c'est uniquement parce qu'à l'époque je tenais un journal intime, et que ces écrits me sont tombés sous la main plus tard, à l'occasion d'un déménagement. Leur lecture m'a

**donc appris que j'avais été fiancé, que je m'étais senti coupable de cet accident et que j'avais fini par sombrer dans la dépression... à tel point que je nourrissais des pensées suicidaires. C'est alors que j'avais inventé cette substance capable de gommer les souvenirs... *et que je l'avais essayée sur moi !***

**« J'avais beau faire des efforts, j'étais incapable de me rappeler le visage de cette jeune femme. Aucune des photographies qui traînaient au fond de la boîte n'éveillait en moi la moindre réminiscence. J'ai compris alors que j'étais sur la bonne voie, et j'en ai éprouvé une formidable excitation.**

**« Au début, j'ai simplement vu dans ce produit un moyen de soigner les dépressions graves, celles devant lesquelles les antidépresseurs restent sans effet.**

**Un collègue officiant à l'hôpital des vétérans m'avait adressé plusieurs patients. Des soldats souffrant de stress post traumatique réellement incapacitant et générant des hallucinations effrayantes. J'ai eu l'idée de les traiter avec mon produit, et de gommer tout simplement dans leur mémoire les souvenirs des horreurs qu'ils avaient vécues, et dont ils étaient bien souvent les auteurs. Ce fut un succès complet. Hélas, quand je voulus obtenir des fonds pour développer mes recherches, je fus victime d'une cabale conduite par des collègues jaloux, qui m'accusèrent de bafouer la déontologie médicale... On alla jusqu'à me qualifier de savant fou, et l'on me frappa d'une interdiction d'exercer pendant dix ans.**

**Pour être tout à fait franc, je dois avouer que mon soluté occasionnait des effets secondaire gênants, mais qui demeuraient heureusement transitoires. Ceux-ci consistaient en une impression de forte désorientation générant un début de panique, une envie de fuir comme à l'approche d'un danger invisible. Une fois l'amnésie installée, se produisaient alors des gênes articulaires évoquant l'arthrose. Cette calcification pouvait s'étendre aux poumons, générant une « ossification » des tissus rappelant la tuberculose. Bien heureusement, ces atteintes restaient tolérables. Hélas, le Corps Médical en prit prétexte pour décréter mes recherches dangereuses et contraires à la santé des patients. Quelle pusillanimité !**

« C'est alors que le département scientifique des Armées me contacta à des fins de recrutement. Ces messieurs cherchaient en effet à constituer un « club » de grosses têtes capables d'imaginer des méthodes inédites de combat. Je les intéressais au tout premier chef. D'emblée, ils m'exposèrent leurs souhaits, et me passèrent commande d'un gaz de combat capable de statufier l'ennemi sans engendrer la moindre irradiation, contamination et épidémie, tout cela en laissant les villes conquises intactes.

« C'était pour moi, un défi amusant... et très lucratif. J'acceptai sans hésiter car les crédits et les moyens techniques mis à ma disposition me permettraient de travailler secrètement à mon projet personnel d'effacement sélectif de la mémoire.

« Ils installèrent donc dans cet ancien musée un formidable laboratoire dont je devins le chef incontesté. Pour observer le cahier des charges auquel j'étais soumis, j'eus l'idée de développer à outrance l'un des effets secondaires de mon gaz d'amnésie : la calcification des tissus ! C'était un jeu d'enfant. Toutefois en secret, je concentrai mes efforts sur l'effacement mémoriel, domaine où je rencontrai des difficultés.

« En effet, la perte de mémoire n'était pas définitive. Selon les sujets, les souvenirs revenaient au bout de quelques mois . Chaque fois que je tentais d'en augmenter la durée, j'en augmentais également les effets secondaires que j'échouais à supprimer ; notamment la calcification générale du corps humain. Chez certains sujets, la calcification survenait avant que l'effacement mémoriel ne se produise. A l'inverse, ceux chez qui l'effacement mémoriel se déclenchait sans attendre, échappaient à la calcification. Cela fut à l'origine d'une sélection naturelle que je ne puis expliquer, mais qui me convient parfaitement. Je pense qu'elle dépend d'un certain type d'hormones présentes ou absentes chez les patients.

« Quoi qu'il en soit, mon produit était désormais efficace, et l'effacement presque pérenne. La calcification d'une partie des sujets traités devait être considérée comme un dommage collatéral, car, de toute manière, il est évident qu'une

réduction de population s'impose sur notre pauvre Terre qui sera bientôt dans l'incapacité de nourrir une telle masse d'individus!

Je ne m'arrêtais pas à ce détail, les pertes humaines étant peu de choses en comparaison des perspectives que laissait entrevoir mon invention. Car je voyais désormais plus grand, beaucoup plus grand ! Pourquoi se cantonner au traitement des malades atteints de SPT ?

« Depuis toujours je suis convaincu que l'humanité tout entière souffre de folie autodestructrice ! Tout est bon pour alimenter cette rage, cette haine du voisin, de celui qui ne pense pas ou ne vit pas comme vous... Et cela dégénère inévitablement en attentats, en guerre civile, en conflit mondial... Le seul moyen d'empêcher la destruction de la planète consiste à effacer tous ces griefs en provoquant une amnésie collective, une amnésie générale qui purge les cerveaux de leur poison. Oublié les formatages politiques ou religieux, les croyances de toutes sortes, les convictions erronées, les théories aberrantes sur la race, le sexe. Il est évident qu'une remise à zéro générale renverrait l'humanité tout entière à la case départ. Si quelque chose peut sauver le monde d'un nouvel holocauste nucléaire généralisé c'est bien l'amnésie !

15.

Revenue chez Arlon, Susannah se sent mal à l'aise sous le regard scrutateur du vieillard.

— Alors ? aboie le scientifique, comment réagit-elle ?

— Elle... elle pose beaucoup de questions, avoue la jeune femme. Elle n'affronte pas paisiblement l'amnésie.

— Cela viendra, élude Arlon en haussant les épaules. Au besoin nous lui ferons un rappel. Le plus important c'est qu'elle accepte l'idée qu'une guerre atomique a détruit les deux tiers de l'humanité, et que nous sommes assiégés par ceux qui ont commis cet holocauste.

— *Mais c'est faux*, bredouille Suzy. Vous le savez bien...

— Je le sais, tu le sais... mais elle n'a pas besoin de l'apprendre. Tu dois la considérer comme un soldat ennemi. Le

but, c'est de la retourner à l'envoyeur pour mettre la touche finale à notre grand projet. Elle était l'épée que l'ennemi s'apprêtait à planter dans notre flanc, et il est juste que cet ennemi périsse sous les coups de sa propre épée. Dans ce cas, l'ironie du destin prend une dimension magnifique. Tu n'es pas d'accord ?

Susannah balbutie que si, bien sûr, elle est d'accord à 200 %. En réalité, elle déteste quand Arlon devient grandiloquent et que, dans son regard, s'allume cette étincelle de folie. D'une part, elle lui en veut d'user sur elle de ces artifices de bonimenteur de foire ou d'homme politique... d'autre part elle se demande s'il n'est pas, pour de bon, totalement toqué et se prend pour le messie. Elle aurait horreur d'avoir raison.

Elle s'enfonce les ongles dans la paume des mains, jusqu'au sang. Depuis quelque temps elle se pose trop de questions, elle prend trop de recul.

Est-ce parce qu'elle vieillit ? Que la fougue de la jeunesse est en train de s'éteindre en elle ?

*Merde.*

Arlon, après lui avoir répété pour la millième fois ses recommandations, la congédie d'un geste de la main, comme une domestique. Cela aussi, elle le digère mal.

« Reprends-toi, ma fille ! » s'ordonne-t-elle tout en sachant que ce genre d'admonestation ne fonctionne jamais.

Depuis plusieurs semaines elle est mal à l'aise, en porte-à-faux vis à vis d'Ana. Au début il s'agissait d'une banale mission de recrutement, comme tant d'autres. Nickie, leur agent à Pitt 1, les avait prévenus que les militaires essayaient d'infiltrer l'un de leurs espions dans leurs rangs. Les caméras disposées un peu partout dans le désert avaient filmé le cheminement d'Ana depuis son départ de Vegas sous l'œil indifférent des soldats postés au *checkpoint*.

(Cela aussi, gêne Susannah : ce hiatus entre les attaques hystériques d'Arlon contre la techniques, et l'utilisation intensive d'un système d'espionnage ultra sophistiqué dont il est l'inventeur ! Il y a là une contradiction qu'elle digère mal.)

**Mais peu importe, il lui faut admettre la réalité : des liens d'amitié se sont créés entre Ana et elle. Presque à son insu et contre sa volonté. Aujourd'hui, et pour la première fois, Susannah éprouve une forme de honte à l'abreuver de mensonges. Il n'y a pas eu d'holocauste mondial, Pitt 3 n'est nullement l'oasis de sagesse et de paix qu'assiégeraient des fauteurs de guerre régnant sur le pays... Pitt 3 est en réalité le siège d'une secte paranoïaque qui veut convertir le reste du monde à ses croyances. Une secte dont Arlon est le grand gourou.**

**Un frisson désagréable parcourt Susannah à la simple idée du sacrilège qu'elle vient de commettre en formulant de telles idées avec de tels mots, même mentalement...**

**Quelque chose ne fonctionne plus chez elle. Cela tient sûrement à ce qu'elle se rapproche inexorablement de l'effacement quinquennal imposé par Arlon. Au cours des trois dernières années elle a engrangé malaise, honte et culpabilité diffuse. Trop de mensonges, sans doute, qui ont contribué à affaiblir la foi qui l'animait au lendemain de son dernier effacement quinquennal. Il serait urgent de solliciter une piqûre de rappel, mais elle craint, en faisant une demande anticipée, de paraître suspecte aux yeux d'Arlon qui a fait de la paranoïa une méthode de survie.**

**Par-dessus tout, Susannah a peur de découvrir que tout ce que professe Arlon est faux... et qu'elle obéit à un menteur depuis... depuis combien d'années en réalité ? Cinq ans, dix ans, davantage ? Comment le saurait-elle puisque l'effacement quinquennal est une règle à laquelle personne ne peut se soustraire, sauf Arlon, bien sûr, et — sans doute — les autres scientifiques placés sous ses ordres. Des « collègues » qui lui obéissent au doigt et à l'œil, et qui ne quittent jamais l'enceinte du musée pour se mêler à la population.**

**Au moindre doute, les vigiles viennent se saisir du suspect et le passent à « l'effaceur ». Parfois, avec une telle application, que le malheureux régresse au stade de bébé bavochant. Susannah a participé plusieurs fois à de telles rafles, décidées d'autorité par Arlon. A l'époque, il ne lui serait pas venu à l'esprit de contester la justesse de ces procédés...**

oui, mais à l'époque, elle venait elle-même d'être effacée et n'avait aucun recul par rapport à la doctrine en usage à Pitt 3. Il n'en va pas de même aujourd'hui... même si elle en conçoit une certaine culpabilité. Elle croit *moins*. Bientôt, il est possible qu'elle ne croit *plus du tout*. Allez savoir ?

Oui, elle se pose beaucoup de questions. Sur elle-même, principalement. Qui était-elle avant ? Au début, dans la vraie vie avant qu'elle n'intègre Pitt 1, puis Pitt 2... et enfin Pitt 3, où sont regroupés les vrais fidèles. Les soldats de l'oubli, les guerriers de l'effacement...

Le doute s'est installé en elle et la ronge sournoisement. Des images l'assaillent la nuit, dans ses rêves. Des images qu'elle ne comprend pas. Elle sait qu'il s'agit de résurgences du passé. Il en va toujours ainsi lorsque la puissance du « vaccin » commence à décliner. Des choses étranges émergent du brouillard artificiel auquel on a voulu les condamner.

Au réveil, elle s'efforce de ne plus y penser, mais c'est parfois difficile. Des visages la hantent. Des visages inconnus, des lieux, des scènes étranges qu'elle ne comprend pas. Il n'y est jamais question de guerre, de bombardements, de massacres, contrairement à ce que prétend Arlon. Non, ce sont des visages de petites filles. Des petites filles en pleurs. Il y est également question d'un chaton nommé Pumpkin. C'est à n'y rien comprendre.

Qu'est-ce qui l'a conduite à accepter l'effacement ? Quel drame, quelle souffrance ? Un deuil, une trahison amoureuse, la perte d'un enfant ? Elle dit cela au hasard car ce sont le plus souvent les raisons avancées par les candidats à l'oubli.

En vérité, elle est terrifiée à l'idée de l'apprendre. Arlon a peut-être raison, mieux vaut l'oubli qu'une souffrance qui détruit le reste de votre vie ? Oui ? Non ?

Le désert de la mémoire est-il LA solution ? Peut-être...

Une chose est sûre, ces dernières années elle a beaucoup menti. Ainsi, elle n'a jamais travaillé comme croupière dans un casino. Cela, c'est le scénario qu'elle sert à chacune de ses nouvelles recrues. En réalité, elle s'est introduite dans la ville par le *souterrain*.

On surnomme ainsi *la sonrisa del coyote*, la faille tellurique qui fracture le désert et s'ouvre à moins d'un kilomètre du musée. Dans sa partie supérieure, elle présente assez de corniches et de surplombs rocheux pour qu'on puisse l'utiliser à la manière d'un tunnel. Le tout consiste à éviter un faux pas, une perte d'équilibre qui vous expédierait dans les abîmes. Le trajet relève quelque peu de l'expédition spéléologique mais, avec l'habitude, on s'y fait, et l'on finit par en connaître les dangers.

A l'époque, la limite du désert n'était pas défendue, comme aujourd'hui, par une muraille de tôle et aucune patrouille ne surveillait la barrière de ferraille. On pouvait émerger tranquillement de la faille aux abords de la ville, notamment près de l'un de ces camps de camping-cars où les joueurs malchanceux et compulsifs attendent obstinément de se refaire. Susannah n'a donc eu aucun mal à s'introduire dans la ville. Dans son sac à dos, elle apportait une bonbonne de gaz concentré, additionné d'un élément chimique qui provoquerait un puissant besoin de fuite chez ceux qui le respirerait, ainsi qu'un tropisme analogue à celui qui régit la galopade suicidaire des lemmings dont Arlon a étudié le comportement, et qui dérègle leur sens de l'orientation.

— Il aura un certain gâchis humain, avait-il expliqué à Suzy avant qu'elle ne descende dans la faille. Une partie des sujets ne galoperont pas en direction du désert, et d'autres feront une mauvaise réaction au produit ; le gaz calcifiant prendra le dessus et les changera en statues. Néanmoins, le pourcentage de réussite restera très correct. Il faut accepter ces pertes puisque les effets secondaires sont malheureusement indissociables. Disons qu'il s'agira de dommages collatéraux, et n'y pensons plus. L'important, c'est que cette opération nous fournisse de nouveaux adhérents. J'estime que 75 % des sujets seront calcifiés dans les heures qui suivront l'inhalation. Cela nous laisse 25 % de survivants capables de supporter l'effacement mémoriel sans problème. Ce sera très suffisant.

Susannah s'est donc approchée le plus près possible des casinos pour dissimuler la bonbonne dans un buisson, puis elle



a réglé le minuteur sur deux heures, afin de se laisser le temps de s'éloigner du lieu de dispersion. Cela fait, elle est revenue sur ses pas et descendue dans la crevasse. Elle portait bien sûr un masque, afin de ne pas être victime, elle aussi, de la remise à zéro mémorielle que l'inhalation du gaz allait produire chez tous ceux et toutes celles qui le respireraient.

Deux heures plus tard, le détendeur de la bonbonne a fait son office, et la nappe s'est répandue sur la ville, s'engouffrant dans les canalisations des climatiseurs ronronnant sur les toits des hôtels et des casinos. La suite s'est déroulée selon les prévisions d'Arlon, même si les pertes ont été très supérieures à ses calculs statistiques.

L'opération a fourni à Pitt 3 un afflux de main d'œuvre non négligeable. Arlon préfère le terme « soldats », curieux chez un homme qui prétend détester la guerre.

Susannah sait qu'il prépare une opération de grande envergure, une opération qui, selon ses propres mots « Pourrait enfin changer la face du Monde. »

Il compte utiliser Ana pour parvenir à ses fins, quoique Suzy a bien du mal à imaginer en quoi l'ancienne éclaireuse pourrait lui être de quelque secours.

Pour remédier à la sensation d'étouffement qui l'étreint, elle quitte le bâtiment et marche au hasard dans la palmeraie. Bien irriguée, la végétation a poussé d'abondance en l'espace de cinq ans. Dattiers, orangers, bananiers, installent une atmosphère de petit paradis. Susannah songe qu'elle aimerait être affectée à ces travaux de jardinage, et ne plus jouer les espionnes recruteuses, les manipulatrices qui s'évertuent à tirer les vers du nez aux nouveaux arrivants. Elle commence à éprouver une certaine lassitude à vanter les théories d'Arlon... théories auxquelles elle adhère de moins en moins.

Des pensées bizarres la traversent parfois. Elle se dit... *Elle se dit qu'elle pourrait profiter d'une prochaine mission de l'autre côté du rideau de fer pour ne plus revenir...* Pour se perdre dans la multitude qui vit dans cet univers qu'Arlon abhorre.

C'est absurde, bien sûr. Un rêve de gamine. Comment survivrait-elle là-bas, sans métier, sans réelle identité ? Elle serait vite condamnée à la clochardisation ! Ici, elle fait partie de l'élite, ou plutôt de ceux qui se partagent les miettes de pouvoir tombées de l'écuille d'Arlon, tels des oisillons picorant autour du bol d'un chat. Tant que le chat est occupé à manger tout va bien, les choses se gâtent lorsque son repas avalé, il lève le museau et s'aperçoit de la présence des oisillons importuns.

Finalement on se tient toujours trop près d'Arlon. Il peut à tout moment en prendre ombrage et sortir les griffes.

Susannah s'assied sur un banc, à l'ombre d'un palmier. Autour d'elle, des gens travaillent en évitant de croiser son regard. On la craint. A une époque elle en tirait fierté, ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Elle a commencé sa carrière il y a quatre ans, dans le corps des scrutateurs. Il s'agissait de repérer, au flair, les pratiques suspectes de déviance. Elle parcourait les couloirs à grands bruits de bottes, enchaînant les perquisitions.

— Il existe une menace sournoise, lui avait confié Arlon. Une menace qui ne fait aucun bruit et laisse peu de traces matérielles, *celle des journaux intimes* ! Certains sont terrifiés à la perspective de perdre la mémoire lors de l'effacement quinquennal, alors ils notent dans le détail tout ce qu'ils ont peur d'oublier. Ils se mettent à tenir jour après jour des journaux qu'ils espèrent pouvoir retrouver une fois qu'on leur aura effacé la mémoire. Ils capitalisent les souvenirs les plus anodins, écrivent le roman de leur pauvre vie comme si elle pouvait intéresser quelqu'un.

— Mais, avait alors souligné Suzy, comment comptent-ils retrouver ces cahiers puisqu'ils ne se souviendront de rien ? C'est absurde !

— Pas tant que ça, car ils prennent la précaution de se laisser des indices, des rébus, des signes qu'ils espèrent être en mesure d'interpréter malgré leur amnésie. Ton travail consistera à trouver où sont cachés ces écrits et à les brûler. On ne peut courir le risque qu'ils soient lus par leurs auteurs... ou

par d'autres, cela nourrirait leur nostalgie. Or rien ne peut nous faire plus de mal que la nostalgie.

— Quelle importance ces journaux ont-ils s'ils ne recensent que des banalités ?

— *Tu ne comprends pas ou tu fais exprès ?* Ces textes vont à l'encontre du principe d'effacement, ils violent nos accords, ils constituent une insulte à notre foi ! Ces thésaurisations du passé sont répugnantes. Obscènes.

Susannah jugea inutile d'insister.

— Ah ! autre chose, avait ajouté Arlon. Tu n'oublieras pas de couper le pouce et l'index des auteurs de journaux intimes, pour les guérir de leur manie d'écrire. Les deux mains, par prudence, au cas où il se trouverait des ambidextres parmi les coupables. De cette manière il leur sera plus difficile de tenir un crayon.

Et c'est ce qu'a fait Susannah pendant deux ans. Tant de perquisitions, tant de petits cahiers brûlés, tant de doigts coupés. La chose lui a vite répugné mais elle tenait à grimper dans l'organigramme de la cité. Il lui fallait faire ses preuves.

Au fil du temps, elle a appris à comprendre la panique qui s'emparait des candidats à l'effacement. Cinq ans de souvenirs, c'est tout de même un petit trésor dont on ne veut pas se défaire. Quelque chose qui compte. Mieux que rien, mieux que le vide, mieux que le désert de la mémoire.

A plusieurs reprises elle a elle-même éprouvé le besoin de laisser une trace, elle s'est ressaisie à l'ultime seconde, au moment où, armée d'un crayon, elle s'apprêtait à écrire sur un carnet.

Aujourd'hui, elle se rapproche de la date limite fatidique de la cinquième année. Le tournant quinquennal. Encore deux ans et elle se réveillera dans le même état qu'Ana ce matin. La tête vide. Une inconnue, assise à son chevet, lui expliquera qu'elle est désormais promue balayeuse en charge des couloirs du troisième étage. Que c'est là une tâche importante et que ses armes consisteront en un balai et un seau. « Attention à ne pas gaspiller l'eau ! Nous sommes dans une oasis ! » lui ordonnera-t-on comme à une débutante.

Oui, voilà ce qui l'attend. De son savoir-faire, de ses exploits, il ne subsistera rien. Aucune trace, aucun récit. Personne pour se rappeler... *à part Arlon, bien sûr.* Mais est-ce suffisant ?

— Il faut apprendre l'humilité, répète-t-il. La promotion au sein d'une société ou d'une entreprise est un piège. On en veut toujours plus. L'appétit n'est jamais satisfait, on devient un obèse du pouvoir. L'effacement a le mérite de renvoyer périodiquement chacun à la case départ. A l'état primal, virginal. Personne n'est irremplaçable, voilà la grande leçon. Je sais ce qui est bon pour mes enfants, je suis un père autoritaire mais juste.

Sa chasse aux journaux intimes ayant été jugée satisfaisante en nombre de doigts coupés, Susannah a été récompensée par une promotion.

Cette fois elle a été nommée « liquidatrice des traces interdites. »

Figurent dans la rubrique « traces interdites » tout ce qui fait allusion à un passé proche ou lointain. Elle a dû procéder à la destruction des œuvres d'art entreposées dans le musée : peintures, sculptures, manuscrits antiques, icônes, et même squelettes d'animaux préhistoriques d'une rareté à peine concevable.

Pour ce faire, on lui a octroyé une équipe de destructeurs. Ils décrochaient les tableaux pour les brûler, ils fracassaient statues antiques et poteries à coups de pioche, ils passaient les ossements du stégosaure et du diplodocus à la broyeuse à ciment. Les manuscrits, les exemplaires uniques des grandes œuvres de l'Humanité ont fini dans les flammes.

Susannah n'a guère aimé ce travail qui lui a donné l'impression d'être ravalée au stade d'éboueuse, mais il lui a octroyé la permission de franchir le seuil du musée, un droit dont seule une poignée de personnages importants peuvent se vanter.

Le musée est immense. Une suite d'espaces vides, déserts, où les pas soulèvent des échos interminables. Il faut prendre garde de ne pas s'y perdre. Les étages supérieurs

restent interdits. Susannah a entendu dire qu'ils abritent une suite de laboratoires où officient les scientifiques ayant juré fidélité à leur maître, Arlon. En ce qui la concerne, elle n'a parcouru que le rez-de-chaussée et ses anciennes salles d'exposition.

Dans les caves, tout aussi gigantesques, se trouvent les citernes de gaz dont, jusque-là, Arlon a usé avec parcimonie, testant le pouvoir du produit sur les populations vivant à la périphérie du désert. Les résultats ont accrédité la légende d'une épidémie de sénilité précoce dont les symptômes consistent en des pertes de mémoire du type Alzheimer, et une calcification des tissus organiques entraînant une paralysie générale. Il est évident qu'en terme de paralysie on ne peut guère faire pire!

C'est à ce moment précis qu'Arlon a rompu tout contact avec les militaires, faisant sécession. Lorsque l'État-Major des forces armées a voulu lui faire entendre raison en lui dépêchant une division de Marines, Arlon les a aspergés de gaz calcifiant, les changeant tous en statues. Après trois essais infructueux, le Président a ordonné un *statu quo*, en espérant engager des négociations. Négociations qu'Arlon a refusé, bien évidemment.

Depuis, chacun campe sur ses positions. La marge de manœuvre des militaires se trouve extrêmement réduite du fait de la volatilité du gaz. Un bombardement ou un tir de missiles pourrait éventrer les cuves, et par conséquent, condamner le pays à la calcification générale, ce qui reste inenvisageable tant qu'on n'a pas trouvé une parade chimique ou médicale. Ces parades, selon Arlon, n'existent pas. Il n'y a donc rien à craindre des Forces armées.

— J'ai accumulé ces dernières années, se vante-t-il, assez de gaz pour pétrifier les deux Amériques, celle du nord et celle du sud.

Susannah n'a aucune raison de mettre ses propos en doute. Elle sent qu'Arlon passera à l'action à la première provocation.

La jeune femme se secoue. A Pitt 3 il est mal vu de bercer des idées noires, et de se complaire dans le ressassement du passé, même récent. On se doit d'être tourné vers l'avenir, le futur. Et tant pis si ce futur se résume à cinq ans.

Elle soupire, à partir de demain elle va devoir prendre en main la formation accélérée d'Ana, et à cette seule idée, son estomac se noue.

16.

Arlon pénètre dans le musée. Il y a bien longtemps qu'il est seul à jouir de ce privilège, mais il a réglé les détecteurs biométriques de la grande porte pour qu'il en soit ainsi. Les battants de bronze s'entrebâillent juste assez pour qu'il puisse y faufiler sa mince silhouette. Les portes, hautes de trois mètres, décorées de hiéroglyphes datent de la création du musée. Arlon les a conservées pour le décorum afin d'impressionner ses fidèles. En réalité, une fois dans le vestibule on se heurte à une paire de battants blindés capables de résister au tir tendu d'un obus à l'uranium appauvri. L'Armée y a veillé, à l'époque où les pontes de Washington s'imaginaient qu'Arlon se comporterait en marionnette docile. Pauvres crétiens !

Arlon a toujours su jouer de sa physionomie de vieillard lunaire, fragile. Quand on le voit, on croit qu'un coup de vent suffirait à le renverser, c'est une belle erreur car son corps fluet dissimule une redoutable réserve d'énergie. Ses ennemis l'ont appris à leurs dépens.

Il s'avance dans le grand hall à présent vidé de sa quincaillerie antique. Squelettes de dinosaures, poteries grecques, armures moyenâgeuses, tableaux de maîtres, tout cela a été concassé, déchiré, réduit en miettes avant d'être jeté dans la grande faille qui traverse le désert, à un kilomètre du bâtiment, *la sonrisa del coyote*, comme disaient les paysans incultes qui vivaient là, jadis. Bon débarras ! Arlon a toujours détesté les musées et leur religion passéiste, leur culte des prétendues « grandes œuvres ». Les vraies grandes œuvres sont encore à inventer, elles sont la chair même du futur.

Il trotte en direction de l'ascenseur. Ses pas résonnent à n'en plus finir dans l'immense salle. Tout le bâtiment est automatisé et alimenté par un réacteur nucléaire, comme un sous-marin atomique. L'énergie ne risque pas de faire défaut avant très longtemps. Les militaires avaient tout prévu, et les parois gainées de plomb le protègent des radiations. Toute la structure a été renforcée pour obéir aux normes anti-sismiques. Il faudrait vraiment un séisme ou une explosion hors norme pour la faire vaciller sur ses bases. De ce côté-là, rien à craindre. L'ironie du sort, c'est que les gens du gouvernement n'ont jamais imaginé que ces précautions pourraient un jour se retourner contre eux et les empêcher de tenter quoi que ce soit pour reprendre possession du musée !

Arlon, aime assez qu'on le sous-estime, cela lui permet d'avoir toujours un coup d'avance sur l'adversaire. Aussi accentue-t-il à plaisir sa dégaine de vieillard menacé par le gâtisme. Plus d'un s'y laisse prendre. Hé ! Hé !

Une fois dans la cabine, il presse le bouton du sous-sol. Les boutons sont en réalité des lecteurs programmés pour ne réagir qu'à ses seules empreintes digitales.

Il s'enfonce dans le ventre du bâtiment. La crypte s'illumine dès qu'il en franchit le seuil, allumant des reflets sur l'acier des cuves gigantesques. Elles sont trois, qui contiennent les réserves de gaz produites au cours des dernières années, et elles sont intactes contrairement à ce qu'imagine l'Armée. Jamais Arlon n'a eu à déplorer la moindre fuite. Chaque fois qu'il a répandu le gaz à l'extérieur, c'était de manière intentionnelle, d'une part pour procéder à des essais grandeur nature, d'autre part pour faire sentir aux militaires — et au gouvernement — l'étendue de sa puissance.

Il aime se promener entre les réservoirs, les flatter de la paume comme des bêtes dangereuses qu'il aurait su apprivoiser. Les trois réservoirs sont les garants de son pouvoir, et il ressent une profonde satisfaction à les contempler.

Il reste là un quart d'heure puis s'ébroue comme au sortir d'un rêve. Il doit poursuivre son inspection.

**Le bâtiment est, bien évidemment, automatisé à tous les étages, mais l'Intelligence Artificielle qui en a la charge n'est pas à l'abri d'une erreur d'interprétation, c'est en cela qu'elle ne peut se dispenser d'un contrôle humain.**

**Arlon regagne l'ascenseur et se propulse aux étages supérieurs, les visitant l'un après l'autre.**

**Quand il a pris la direction du centre de recherches, il y a une dizaine d'années, personne ne se doutait qu'il en deviendrait le maître absolu et se débarrasserait peu à peu de tous les « collègues » menaçant de lui faire de l'ombre. Les accidents de laboratoire sont parfois bien commodes, n'est-ce pas ?**

**Combien en a-t-il « effacés » ? Une dizaine ? Davantage ? Il ne sait plus, il n'a jamais compté. Il a toujours procédé en secret, les enfermant dans une pièce hermétique avant de remplir celle-ci de gaz d'amnésie. Un effacement complet, la totale ! Surtout ne pas lésiner ! Ne pas hésiter à leur laver le cerveau jusqu'à les transformer en nouveau-nés !**

**Il n'avait pas le choix. Ces « assistants » en savaient désormais beaucoup trop sur la fabrication des produits, il n'était pas envisageable de les rendre à la vie civile en possession d'un tel savoir ! Cela, d'autant plus, que certains d'entre eux, plus futés que d'autres, commençaient à voir clair dans le jeu du patron, et risquaient de le dénoncer aux militaires.**

**Arlon les a renvoyés dans leurs foyers, avec l'âge mental d'un bébé de trois mois. Quand l'effacement est poussé à ce point, le cerveau s'atrophie et il lui est impossible de recouvrer ses capacités originelles. Bref, on devient crétin, et on le reste jusqu'à la fin de ses jours.**

**Oui, éliminer la concurrence lui a demandé plusieurs années, mais il a été aidé en cela par la loi des 75% de sujets incompatibles. Beaucoup de ses concurrents se sont tout bonnement calcifiés, lui simplifiant la vie. Ceux-là, il les a disséminés au long des couloirs, de manière à former une double haie de statues, il s'amuse à leur adresser un salut ironique chaque fois qu'il les passe en revue, comme à la parade.**



Lui-même appartient au 25% d'élus sur lesquels la calcification finale ne fonctionne pas. Il le savait depuis longtemps, c'est d'ailleurs cette particularité qui a fait germer en lui l'idée du Grand Projet.

*La mort de Flora...* oui. Tout est parti de là. De cette femme dont il ne conserve aucun souvenir mais qui — à en croire les confidences de son propre journal intime — était le grand amour de sa jeunesse. Il a, aujourd'hui, beaucoup de mal à s'en convaincre.

Il presse le pas, traversant les différentes salles où bourdonnent des ordinateurs consciencieux. Du coin de l'œil, il s'assure que tout va bien. Le musée ronronne, gros animal assoupi au cœur du désert.

Arlon ne craint pas la solitude, trop de projets et de calculs tournent en permanence dans sa tête pour qu'il éprouve le besoin d'une compagnie. Même un chat le dérangerait. Pourtant, peut-on imaginer une bête plus indépendante que le chat ?

C'est en grande partie pour cette raison qu'il a bien du mal à envisager, qu'un jour, il ait pu être amoureux... Quelle perte de temps que l'amour ! On n'a jamais rien fait de pire pour détourner un homme d'un projet important.

Ayant effectué sa tournée d'inspection, il se propulse dans son bureau, au sommet du bâtiment, là où, grâce aux hublots, il jouit d'un fabuleux panorama sur l'étendue du désert.

Le polycarbonate des hublots a quarante centimètres d'épaisseur, il équipe les bathyscaphes et les stations spatiales. Les balles haute vitesse d'un sniper s'écraseraient à leur surface comme un moucheron sur un pare-brise.

Arlon fait le tour du bureau, les mains croisées dans le dos. La pièce est immense et pratiquement nue. La cloison du fond est occupée par une chambre forte qui s'ouvre après avoir scanné les deux yeux du vieillard, et certains de ses doigts. En cas de panne de courant, on peut également libérer les verrous au moyen d'un code comportant quarante caractères. Arlon a choisi une phrase de la bible, en caractères coptes.

Aujourd'hui, il est en proie à un malaise diffus qui, il le sait, va l'obliger à faire une chose qu'il déteste par-dessus tout.

Après avoir longtemps hésité, il se dirige vers le battant de la chambre forte et se livre aux manipulations d'ouverture. Après quoi, il prend sur l'une des étagères une vieille boîte à chaussures cabossée et la pose sur son bureau.

Il n'aime pas ce qu'il va faire, non, vraiment pas ! Il a horreur de perdre le contrôle de lui-même.

La boîte en carton contient une demi-douzaine de photos jaunies et un cahier à spirale décoloré : le journal intime qu'il tenait cinquante ans auparavant. Avec agacement, il en tourne les pages, lisant çà et là un paragraphe. La niaiserie de ces confidences l'atterre au plus haut point. Car ces sottises sont bien de sa main, il identifie sans peine son écriture, si particulière qu'elle en est indéchiffrable pour tout autre que lui.

Comment a-t-il pu s'abandonner à de telles jérémiades ? Envisager de se suicider parce que sa... *fiancée* avait trouvé la mort dans un stupide accident de voiture ? Cela le dépasse. Que pèse la disparition d'un être humain en comparaison de l'immense projet qu'il est sur le point de mener à bien ?

Il s'en veut de se poser encore la question tant la réponse est évidente : RIEN.

Lassé de ses pleurnicherie de jeunesse, il examine les photographies. La fille est jeune, une vingtaine d'années. Elle se prénomme Flora, mais son visage est bien banal et son regard éteint. Sans doute n'était-elle pas très intelligente ? En tout cas, incapable de comprendre qu'un génie lui faisait l'insigne honneur de s'intéresser à elle. Elle n'a pas su pressentir en lui l'étoffe d'un grand homme. Et pourtant...

Et pourtant, bien qu'il s'en défende, ce visage de poupée boudeuse l'émeut d'une bizarre façon qui lui fait horreur. Comme le premier symptôme d'une maladie fatale. Ce n'est pas la première fois que cela se produit et, chaque fois, il s'est soigné de la même manière, en s'injectant une version liquide de la potion d'effacement. Ce conditionnement, qu'il réserve à son seul usage, permet en effet un ajustement plus fin des souvenirs qu'on désire occulter. En prévision des rechutes

« sentimentales » qui l'assaillent de temps à autre, il a synthétisé un soluté ciblant avec précision la période qui lui pose problème.

Il est hors de question, en effet, qu'il s'injecte le produit dont il se sert communément sur ses fidèles car il ne peut courir le risque qu'un effacement trop aléatoire le prive de ses connaissances scientifiques ! Ce serait une catastrophe.

Ouvrant l'un des tiroirs du bureau il en tire une seringue déjà remplie. Retroussant la manche gauche de sa soutane, il plante l'aiguille à la saignée du coude et presse le piston. L'opération terminée, il range la seringue, ferme le tiroir, et se cale dans son fauteuil, les yeux clos.

Quand il s'éveille, un quart d'heure plus tard, il ne comprend pas ce que cette vieille boîte en carton fait sur son bureau. Le cahier et les photos jaunies le laissent perplexe. Décidant de ne pas s'y attarder, il remise le tout sur une étagère du coffre dont il claque la porte. Des tâches autrement plus importantes le réclament.

## 17.

Il y a deux mois, à présent, qu'Ana a été affectée au travaux d'irrigation dont dépend la survie de l'oasis. Elle participe au creusement des canaux qui alimentent les serres où poussent les légumes. C'est un travail capital car Pitt 3 vit en autarcie, et sa population pourrait bientôt augmenter.

En réalité il s'agit d'une occupation de façade, car son vrai travail est d'espionner les ouvriers et de détecter parmi eux les déviants potentiels. Elle n'aime pas ce job, mais on ne lui a pas laissé le choix. Elle est donc répertoriée comme « traqueuse ». On lui a ordonné de tendre l'oreille et de faire ami-ami avec tous ceux qui auraient l'audace de critiquer Arlon et sa vision du monde de demain.

Elle partage donc la vie quotidienne de ceux qui œuvrent, tout en bas de l'échelle sociale en vigueur à l'oasis. Hélas, elle ne fait pas une bonne espionne car une obscure réticence l'empêche d'adhérer totalement à la philosophie d'Arlon. Quoiqu'elle fasse, elle ne peut se défaire de l'impression d'être une

pièce rapportée, une simulatrice, quelqu'un qui observe le jeu sans s'y impliquer. Une voix mystérieuse lui souffle : « Ce n'est pas toi, ça. Réagis, bordel ! »

Elle est persuadé que ce recul critique découle de ce qu'elle était, de ce qu'elle a fait avant l'effacement quinquennal. Elle a bien essayé de questionner Susannah, mais celle-ci l'a sèchement réprimandée : à Pitt 3, le passé est mort et enterré.

Les gens avec qui elle travaille, creuse, bêche, plante, ont instinctivement perçu son malaise, et l'ont identifié comme une critique du système. Cela a généré deux comportements aux antipodes l'un de l'autre. Certains ont pris prudemment leurs distances, les autres se sont rapprochés.

C'est par eux qu'Ana est entrée dans cette « résistance » constituée de petits groupes se rassemblant en secret autour de meneurs plus ou moins inspirés, plus ou moins délirants.

Des comploteurs pour la plupart inoffensifs, bien qu'Arlon verrait sans doute en eux de redoutables ennemis.

C'est Moro, un Mexicain d'une quarantaine d'années qui s'est porté garant pour elle, et lui a ouvert les portes du petit monde souterrain où l'on se réunit en secret au hasard de tunnels désaffectés, de locaux de pompage, de remises à outils, d'ateliers de réparation.

Ana, qui se préparait à entendre des propos séditieux, est surprise par l'innocence de ces colloques clandestins.

Dans l'un d'entre eux, une femme autour de laquelle les auditeurs font cercle, l'oreille tendue, lit page après page, le texte d'un journal intime qu'elle a trouvé par hasard, caché dans sa chambre. Elle ignore si elle en a été la rédactrice, mais ces écrits l'émeuvent à tel point qu'il lui arrive d'arrêter sa lecture pour sangloter. Beaucoup de gens, dans l'assistance, l'imitent. Ana s'étonne de la banalité des propos restitués. Il n'y a là rien de dramatique, rien d'exceptionnel, ce n'est que l'énumération ennuyeuse des tâches et occupations d'une vie ordinaire, ponctuée çà et là par l'amorce d'un rapport amoureux, d'enthousiasmes réfrénés pour ne pas attirer l'attention... Mais, dans cette atmosphère recueillie, cette énumération prend une dimension presque religieuse,

magique, car elle parle du passé ! Elle devient la parole interdite que certains vénèrent en secret en se persuadant qu'ils ont vécu des événements tout aussi passionnants dont on leur a confisqué le souvenir réconfortant.

Ana sort de ces réunions bizarrement troublée. Elle n'en parle jamais à Susannah. Elle s'étonne d'éprouver un tel plaisir au déchiffrement de ces carnets secrets qui commencent rituellement par la même phrase :

*J'écris ceci pour me rappeler ce qu'on m'aura volé quand l'effaceur aura gommé ma vraie vie.*

Néanmoins, tous les groupes clandestins ne sont pas aussi sérieux. Moro fait connaître à Ana le « club des Sachants ».

Les Sachants constituent une caste souterraine qui prétend ne pas être affectée par la procédure d'effacement. Leur cerveau sécréterait une hormone qui annihilerait le pouvoir du gaz, et leur permettrait de conserver leurs souvenirs en dépit des réinitialisations quinquennales.

Certains assurent se rappeler de la moindre anecdote survenue depuis le jour de leur naissance. Ils se présentent comme des réservoirs vivants de l'Histoire de l'Humanité, et sont capables de réciter date après date les grands événements du monde depuis la nuit des temps.

Là où les choses se compliquent, c'est qu'aucun d'entre eux ne professe la même version que ses « collègues ». Ils auraient même plutôt tendance à se contredire et à verser dans le délire interprétatif.

Moro conduit Ana de groupe en groupe, « Afin qu'elle se fasse une idée... » s'excuse-t-il. Lui-même ne sait qui croire. Il semble espérer confusément espérer que la jeune femme lui apportera un semblant de certitude.

Le premier dit :

— Une pluie de météorites a dévasté la Terre, tuant les trois quarts de la population mondiale. Elle a stérilisé les cultures, si bien que plus rien n'a poussé. Les animaux sont morts de faim. Pour survivre, les humains ont donc été contraints de devenir cannibales. Ils ont commencé à s'entredévorer... et n'ont pas cessé depuis. Nous sommes encerclés par des anthropophages affamés, et notre situation

peut s'aggraver du jour au lendemain, c'est pour cette raison qu'on efface vos souvenirs, pour vous préserver de la panique qui s'emparerait de vous si vous découvriez la vérité !

Le second dit :

— Une race inconnue de dragons a jailli des entrailles de la planète. A force de forer des trous pour chercher du pétrole, on les a réveillés et ils meurent de faim. Ils ont ravagé les villes, dévorant les populations. Si nous sommes encore en vie, c'est parce qu'ils détestent la chaleur, et encore plus le désert. Mais nous ne sommes pas tirés d'affaire pour autant. Un jour viendra où, ne trouvant plus rien à manger dans les villes dévastées, ils flaireront notre présence et ramperont jusqu'ici. C'est pour vous éviter de devenir fous de terreur à cette perspective qu'on efface vos souvenirs.

Le troisième dit :

— On nous cache la vérité pour des raisons que j'ignore mais qui sont sûrement terribles. Il existent des sages qui connaissent cette vérité. Hélas, on les retient prisonniers à l'intérieur du musée afin de nous maintenir dans l'ignorance. Ces gens savent tout, ils pourraient nous tirer de l'amnésie artificielle dans laquelle on nous maintient, mais pour cela il faudrait les délivrer. S'emparer du musée et les sortir de leurs geôles. Qui en aura enfin le courage, je vous le demande ?

Il existe aussi des charlatans, chimistes de pacotille, qui prétendent avoir mis au point des potions magiques censées combattre les effets du gaz et rendre la totalité de leurs souvenirs à ceux qu'on a « effacés ».

— Songez ! clament-ils, que vous aviez peut-être rencontré le grand amour, que vous aviez des enfants, une vie de famille heureuse, et qu'on vous a privé de tout cela. Grâce à mon élixir, ce qui vous a été volé vous sera rendu, et vous pourrez retrouver celui ou celle que vous aimiez, serrer vos enfants dans vos bras.

Les élixirs en question sont à la portée de tous ceux qui acceptent de troquer des bons d'alimentation ou d'habillement. Toutefois, le montant du troc reste élevé. Et les empoisonnements fréquents.

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça ? demande un soir Moro à Ana.

Moro est un Mexicain bâti en force, aux cheveux noirs ramenés en queue de cheval. Sa barbe pousse si vite qu'il ne parvient jamais à paraître glabre.

— Je ne sais pas, avoue Ana. Quand on écarte les grosses conneries, il ne reste pas grand-chose de crédible. A part peut-être cette histoire d'Historiens retenus prisonniers à l'intérieur du musée.

— Moi, murmure Moro. Je pencherais plutôt pour les cannibales. Je suis là depuis quatre ans et demi, et les effets du gaz commencent à s'atténuer, j'ai des choses qui me reviennent. Des flashes, des trucs qui surgissent dans mes rêves. Je vois des scènes de famine, des villes en ruines où les mecs font la chasse aux enfants pour les bouffer. Le coup des météorites c'est peut-être vrai.

Ana hausse les épaules.

— Possible, soupire-t-elle. J'ai rencontré Arlon lors de mon arrivée ici, il m'a fait l'effet d'un sacré roublard. Il m'a donné un livre qu'il avait écrit...

— Oui, sa monographie... on y a tous eu droit. Je ne trouve pas ça très convaincant. Enfin, je ne sais pas... Je suis un type sans instruction. Je voudrais me trouver une femme, fonder une famille, avoir des gosses... une vie normale, quoi. Mais si c'est pour les oublier au bout de cinq ans, ça ne vaut pas le coup.

— D'accord avec toi. Néanmoins, depuis que je suis ici je n'ai pas vu un seul enfant... J'ai entendu dire qu'on les retirait à leurs parents dès la naissance pour les parquer à l'intérieur du musée, c'est vrai ?

— C'est ce qu'on raconte. Je n'y crois pas. Je suis à peu près certain qu'il n'y a aucune naissance. Tout ce qu'on boit et mange est additionné de produits contraceptifs. Arlon ne peut pas se permettre d'élever des gosses, la nourriture est contingentée. L'oasis ne pourrait pas nourrir une population trop importante. On est isolés, si l'on veut rester autosuffisants il est nécessaire de faire des réserves en cas de siège.

— On dit aussi qu’Arlon aurait pour projet de créer une « monnaie-souvenirs » qui servirait à nous rétribuer.

— Ça non plus, j’y crois pas trop, grimace Moro, et comment ça fonctionnerait ?

— Au lieu de bons d’échange pour la bouffe ou l’habillement, on aurait le droit de récupérer un souvenir de notre passé. Un certain nombre de minutes. Cinq, dix, quinze minutes, selon la somme due.

— Ça ne tient pas debout, l’effacement est global, il ne permet pas de récupérer telle ou telle séquence de manière précise. Ce qui a été effacé est perdu à jamais, c’est du moins mon avis.

Ana en est moins sûre. Depuis quelque temps, il lui arrive de penser que l’effacement n’est en fait qu’un caviardage, comme on disait jadis de ces documents dont on noircissait certains paragraphes par souci du secret. Un écran qu’on interpose entre la mémoire et la conscience. Les souvenirs, cachés par cet écran, sont toujours là, disponibles mais momentanément invisibles. Il suffirait de faire sauter l’écran pour y avoir de nouveau accès. Plus le temps passe, moins le caviardage est efficace, plus il devient transparent... voilà pourquoi les amnésiques qui se rapprochent du fameux effacement quinquennal sont assaillis de rêves étranges. Des rêves s’alimentant de souvenirs remontant à la surface, et dont les contours deviennent de plus en plus précis à travers le voile de vase qui les masquait jusque là.

Lorsqu’elle arpente la palmeraie, Ana ne peut s’empêcher de contempler le musée. Cet énorme bloc rappelant l’architecture hitlérienne, exerce sur elle une attraction inexplicable. On dirait un mausolée élevé à la gloire d’un tyran. Ou la pierre tombale recouvrant la sépulture d’un géant. Il paraît si hermétique qu’elle en vient à douter qu’un simple humain puisse y pénétrer... et encore moins y vivre! Sans doute faut-il être d’une autre essence pour que les portes de bronze daignent s’entrouvrir? Qui a conçu cette horreur minérale? Aucune baie vitrée n’agrémente le rez-de-chaussée; quant aux étages supérieurs on y distingue de vagues reflets



qui pourraient signaler la présence de hublots, probablement aussi épais que ceux des bathyscaphes. Ceux qui vivent là se sentent-ils protégés ou prisonniers? Ont-ils subi une mutation qui leur interdit, désormais, de vivre à l'air libre?

Elle a beau se creuser la tête, elle ne voit pas comment on pourrait s'y faufiler à moins d'être un fantôme fuligineux capable de se glisser sous les portes. D'ailleurs elle n'en a aucune envie, et l'ensemble lui paraît, en vérité, aussi attrayant qu'un chaudron de sorcière dans lequel mijoteraient des restes humains ayant dépassé la date de péremption !

18.

Depuis plus d'un mois Susannah observe Ana de loin, principalement depuis l'entrebâillement des fenêtres ou l'angle d'un mur. Bref, de là où personne ne peut deviner sa présence. Force lui est de constater que la jeune femme s'est remarquablement débrouillée pour établir le contact avec les travailleurs du terrassement. Elle a su leur inspirer confiance, ce qui était capital pour la suite de sa mission. Elle a vite été admise dans ces meetings clandestins où se rencontrent ceux qui doutent du bien fondé de la politique d'Arlon. Mais ce qui gêne Suzy, c'est que — dans ses rapports — Ana se borne à qualifier ces factions souterraines de « ramassis de farfelus ou de charlatans ». Et cela implique qu'elle ne prend pas au sérieux la contestation qui grossit dans l'ombre, et s'organise peu à peu.

Un charlatan peut fort bien prendre la tête d'un mouvement populaire s'il est doué d'éloquence et a le chic pour pondre des formules frappantes. Des maximes creuses, d'une sagesse de pacotille, qui s'impriment dans la cervelle des gens simples, et finissent par les pousser à l'action. Aujourd'hui, c'est avec des slogans publicitaires qu'on fomenté une révolution ! Arlon n'en est-il pas la preuve flagrante ?

Susannah serre les mâchoires, effrayée par le tour insidieux de ses pensées. Elle a conscience de prendre de plus en plus de recul avec la doxa de son seigneur et maître. Ce n'est pas normal... Que lui arrive-t-il ?

Elle s'éloigne vivement de la fenêtre, de crainte qu'Ana lève les yeux et l'aperçoive.

Elle n'ose lui parler des rêves qui continuent à la harceler. Il y est toujours question d'enfants... de fillettes qui pleurent et gémissent de douleur... et d'un chaton nommée Pumpkin. Suzy ne comprend pas ce qui se passe, mais elle éprouve une forte culpabilité, comme si elle était à l'origine du malheur de ces petites filles, et cela la trouble affreusement. Il ne s'agit pas d'un banal cauchemar, les détails font trop « vrai » et ne varient jamais en dépit de la récurrence du rêve.

C'est un souvenir, elle en est certaine. Un moment de son passé qui a réussi à crever le rideau de brouillard de l'amnésie. Pourquoi ? Parce qu'il est particulièrement significatif sans doute. Particulièrement... *révélateur*.

Elle se met à tourner en rond dans sa chambre, luttant pour refouler le besoin de savoir qui se fait de plus en plus impérieux.

Elle en a les moyens... Il suffit d'en prendre la décision voilà tout.

Elle s'agenouille, déplace la commode, soulève une latte du plancher. C'est là qu'elle a caché les pilules hypermnésiques confisquées à Ana. Arlon lui avait ordonné de les détruire, elle lui a désobéi. Elle ignore pourquoi.

*Non, c'est faux.* Elle sait très bien pourquoi : la tentation d'en apprendre davantage sur son passé œuvrait déjà en elle. Ce n'est pas tout à fait de sa faute. Le problème provient de la barrière amnésique qui s'effrite au fil du temps. Elle aurait dû exiger un rappel, mais s'en est bien gardée.

C'est une faute grave, impardonnable. Si Arlon découvrait ce manquement il lui appliquerait aussitôt la sanction réservée aux traîtres : une overdose de sérum calcificateur qui finirait par avoir raison de son immunité naturelle et la changerait en statue... C'est ainsi, mine de rien, qu'Arlon se débarrasse des opposants, des déviants, des simples suspects. Une statue supplémentaire qui vient s'ajouter à toutes celles qui encomrent déjà une certaine salle du musée. Une galerie des horreurs où s'alignent les traîtres à la Cause.

Couverte d'une mauvaise sueur, elle reste à genoux, fixant la plaquette de comprimés au creux de sa paume. Et pourquoi ne pas en prendre un ? *Un seul*. Rien qu'une fois, pour savoir, savoir enfin.

Qui l'apprendrait ? Elle vit en célibataire. Les relations de couple sont mal vues à Pitt 3. Le sexe est autorisé, à condition qu'il ne génère pas de relations suivies. De toute manière, la brièveté du temps mémoriel réglementaire (5 ans!) n'encourage guère aux projets d'avenir. On s'habitue à vivre dans l'éphémère.

Ses doigts déchirent le blister de la plaquette, libérant l'un des cachets. Elle le pose sur la commode et s'empresse de dissimuler le reste dans la cachette.

La lumière baisse. Le soleil sera bientôt couché. Susannah a terminé son service ; personne ne s'inquiétera de son absence. Elle hésite encore l'espace d'une demi minute puis porte le comprimé à sa bouche et l'avale. Il reste bloqué dans son œsophage, comme si son corps rejetait ce blasphème. Elle doit boire le contenu d'un verre d'eau pour le faire descendre dans son estomac. *Et maintenant ?*

Elle se couche sur son lit et tire sur elle la couette réglementaire. Les nuits du désert sont froides.

Elle rit nerveusement en songeant qu'elle est trop excitée pour dormir, et qu'elle va au devant d'une belle insomnie.

Elle se trompe.

Le sommeil la frappe comme une balle en pleine tête. D'un seul coup elle est ailleurs.

Il y a cette petite fille qui pleure, avec ses yeux terrifiés, sa bouche tremblante. Elle porte de beaux vêtements comme Suzy n'en a jamais portés.

Suzy a le même âge que la gosse, huit ou neuf ans. Elles se sont rencontrées au jardin public. Suzy s'est approchée de la gamine pour lui faire un compliment sur ses habits, puis, enchaînant, s'est mise à parler de son chaton. Pumpkin. Des bêtises qu'il accumule, des trucs qui font rire à tous les coups. Les chatons, ça marche à tous les coups avec les petites filles.

Susannah n'a jamais eu de chatons, mais elle a lu des livres sur le sujet, vus des films sur Internet, elle en connaît un rayon. Elle parle vite, entrecoupe son bavardage d'éclats de rire communicatifs, comme sa mère lui a appris à le faire. M'man s'y entend pour appâter un hameçon.

Tout doit se dérouler selon un scénario minuté. Après les blagues, Suzy doit prétendre que le chaton a échappé à sa surveillance pour se faufiler quelque part dans le square. Elle doit le retrouver avant que la fourrière ne le ramasse. La petite fille bien habillée peut-elle l'aider ? Ce sera plus facile à deux car il risque d'être difficile à attraper, ce petit coquin.

La fillette — elle s'appelle Mary, ou Amber, ou encore Serenity, ça n'a guère d'importance — est très excitée par cette proposition car elle s'ennuyait ferme. La gouvernante qui l'accompagne est plongée dans un roman à l'eau-de-rose qui semble la passionner. De toute manière c'est un square très sélect, uniquement fréquenté par les gens des beaux quartiers, il ne s'y passe jamais rien.

Suzy s'élanche la première en prétendant qu'elle vient d'entrevoir le petit chat. « Là ! Là ! » lance-t-elle en désignant les buissons. Très vite, les deux fillettes sortent du champ visuel de la nurse.

« Là ! Là ! Viens ici Pumpkin ! Viens, tu auras du gâteau ! »

Susannah récite le monologue écrit par M'man.

Le but de la manœuvre, c'est d'attirer la gosse dans un coin du parc, près d'une sortie, là où P'pa attend au volant de la voiture ; là où personne ne lui prête attention. Quand la gosse est à bonne portée, et la rue déserte, il sort du véhicule et fond sur la petite victime, un chiffon imbibé de chloroforme à la main. La fillette n'a pas le temps de comprendre ce qui lui arrive. Inconsciente, elle est jetée sur la banquette arrière. P'pa démarre en trombe et disparaît. Susannah, elle, a pour consigne de ne jamais s'attarder dans le parc et de rejoindre rapidement M'man qui l'attend près de la bouche de métro, sur la place.

M'man la prend par la main. Quand elle est tendue elle serre toujours trop fort les doigts de sa fille qui n'ose protester. Quand on « monte sur un coup » — comme dit Papa — pas

question de rigoler. L'impunité dépend de la vitesse d'exécution et de l'invisibilité. Susannah sait qu'une fois à la maison, on lui teindra les cheveux et qu'on lui imposera une autre coiffure, au cas où la nurse aurait enregistré son image, du coin de l'œil.

Lorsqu'elles arrivent à la maison, la petite fille est déjà enfermée dans la cave insonorisée... comme toutes celles qui l'ont précédée. Suzy ne la reverra pas. Seule M'man se chargera de la nourrir et de la tenir propre le temps que la rançon soit versée.

Car c'est là le travail de ses parents. Ils n'en sont pas à leur coup d'essai, loin de là. P'pa choisit ses proies en fonction de la surface financière de sa famille. Son astuce consiste à réclamer une rançon raisonnable, que les parents peuvent rassembler en 24 heures sans avoir à vendre propriétés, voiture de luxe et chevaux de course. Le haut de gamme, ce n'est pas son truc. Il fait dans les gens à l'aise, pas davantage. Les nababs, c'est compliqué, ils connaissent trop de monde, peuvent tirer des ficelles, botter impunément le cul du chef de la police s'il ne se remue pas assez à leur goût, engager des enquêteurs privés que les scrupules n'étouffent pas, et qui savent se montrer bien plus efficaces que les agents du FBI. Tout de suite c'est le méga dispositif. Non, Papa ne veut courir aucun risque. Il bosse en honnête artisan de l'enlèvement d'enfant.

Le jour et la nuit, la petite fille pleure toutes les larmes de son corps. Suzy ne l'entend pas mais elle sait très bien que c'est ce qu'elle fait. Des fois, pour la consoler, elle descendrait bien à la cave pour lui passer une poupée ou une peluche par le judas ménagé dans la porte blindée. Est-ce que ça la consolerait un peu ? De toute façon c'est carrément hors de question car ça mettrait Papa en fureur. Et les colères de P'pa sont terribles, on ne le reconnaît plus, il fait peur. Il devient quelqu'un d'autre.

D'ordinaire, la rançon ne se fait pas attendre. M'man passe la récupérer au lieu choisi, et la gosse est libérée deux heures plus tard, c'est-à-dire abandonnée sur une place publique, un bandeau sur les yeux. A chaque fois il y a du sang sur le bandeau parce que P'pa et M'man lui ont crevé les yeux.

Une précaution obligatoire, à ce qu'il paraît.

— Je ne veux pas qu'elle puisse nous identifier, a expliqué P'pa. Elle a pu nous voir, moi, ta mère ou même toi. Il est hors de question qu'elle nous montre du doigt lors d'une confrontation et dise : « C'est lui ! », ou « c'est elle ! », ou bien qu'elle donne assez de détails pour qu'on dresse un portrait-robot de toi. Tandis que là, rien à craindre. Je fais ça pour nous protéger, ma cocotte, tu comprends ? Tu ne souhaites tout de même pas que tes parents finissent sur la chaise électrique, hein ? Si les flics nous prenaient, tu irais tout droit à l'orphelinat, c'est comme ça qu'on appelle les prisons pour enfants.

Suzy ne veut pas aller à l'orphelinat, mais elle ne veut pas non plus qu'on fasse du mal aux petites filles. Elle n'aime pas leur mentir, leur raconter des histoires de chatons perdus. Elle dit à Papa qu'elle ne veut plus faire ça. Il la gifle, très fort. Elle saigne du nez et de la bouche. Elle crache même une dent.

— C'est pas grave, rétorque P'pa, c'est qu'une dent de lait.

Un jour, pourtant, les choses tournent mal. Papa n'a pas choisi la bonne victime. Il a fait erreur sur les parents. Le père n'est pas, comme il le croyait, un agent de change qui gagne bien sa vie, non, c'est un mafioso qui blanchit l'argent sale d'un gang redoutable. Il dispose de moyens bien supérieurs à ceux de la police et n'apprécie guère qu'on lui restitue sa fillette les yeux crevés. Très vite, ses hommes de main remontent la piste des kidnappeurs. Ils défoncent la porte en pleine nuit pour se saisir de Susannah et de ses parents.

La fillette est terrifiée. Jetée à l'arrière d'un fourgon, elle entend son père et sa mère supplier, puis hurler de douleur. Le camion roule longtemps avant de s'arrêter au bord d'une falaise. Susannah entend le bruit des vagues et reconnaît l'odeur de l'océan. Quand on la tire hors du fourgon, elle voit P'pa et M'man, les yeux masqués par un bandeau ensanglanté, comme les petites filles kidnappées. Ils titubent et marchent sans en avoir conscience vers le bord de la falaise.

Un homme au visage sévère s'approche de Susannah et la saisit par les cheveux pour la forcer à se relever. Il paraît très en colère.

— Regarde tes enfoirés de parents ! hurle-t-il. Dis-leur d'avancer ou je t'écrase la tête avec une pierre ! Dis-leur !

Comme Suzy fond en larmes, il la secoue de toutes ses forces, alors elle cède et crie à P'pa, à M'man, d'avancer plus vite. Son père rechigne mais sa mère obéit, comme si elle tenait à faire preuve de bonne volonté. Au bout d'une trentaine de pas, ils basculent tous les deux dans le vide et s'écrasent sur les rochers en contrebas. Susannah s'évanouit.

Quand elle reprend connaissance, elle découvre une grosse dame à son chevet. La dame lui explique qu'elle a bien de la chance d'être en vie, mais qu'elle doit se montrer digne de ce cadeau en étant très gentille et très obéissante avec les messieurs qui lui rendront visite à partir de ce soir.

Il lui faudra plusieurs mois pour comprendre qu'elle n'est pas dans un orphelinat mais dans un bordel d'enfants.

Susannah s'éveille en suffoquant. Son premier réflexe est de vomir. Elle avait oublié. L'amnésie lui avait accordé ce bienfait. Voilà ce que lui ont restitué les hypermnésiques ! N'est-ce pas ce qu'elle voulait ? Quelle conne elle a été ! A présent cette horreur va la hanter des mois durant. La solution serait d'exiger au plus vite une nouvelle dose d'effacement, mais elle est trop proche de son terme quinquennal, on lui dirait d'attendre... et l'on s'inquiéterait de ce caprice soudain. De là à devenir suspecte... Ce n'est pas le moment de paraître fragile aux yeux d'Arlon qui déteste se voir rappeler que son « produit » n'est pas fiable à 100 %. Elle est la seule coupable. Pourquoi, aussi, n'avoir pas détruit les comprimés comme on le lui ordonnait ? C'est là une faute impardonnable qu'on lui ferait expier très cher.

*Tout cela, c'est la faute d'Ana.* Elle a une mauvaise influence, elle émet des ondes de doute qui finissent par corrompre les plus convaincus. Susannah se jure de rompre tout lien avec cet élément perturbateur. C'est Arlon qui a raison. Un seul bon souvenir ne compense pas dix mauvais. Les

statistiques ne penchent pas en faveur du passé, et la pseudo expérience acquise n'est, au final, qu'un jeu de dupes, un prix de consolation qu'on s'acharne à valoriser pour oublier qu'on a tout perdu!

19.

Le lendemain, Ana et Suzy sont convoquées d'urgence par Arlon.

Susannah a du mal à cacher ses inquiétudes. Aurait-elle parlé à voix haute durant son cauchemar ? Quelqu'un qui passait dans le couloir a pu l'entendre et s'empresse de rapporter cette anomalie à Arlon. Ce dernier, soupçonnant qu'il s'agit d'un souvenir franchissant le mur de l'amnésie, ne mettra pas longtemps à se rappeler qu'il avait confié les comprimés hypermnésiques à Suzy, de là à la soupçonner d'avoir désobéi ...

Lorsque les jeunes femmes franchissent le seuil du bureau elles sont frappées par l'expression de contrariété qui souligne davantage les rides du vieillard.

— J'ai de mauvaises nouvelles, lâche-t-il d'emblée. La faille a bougé.

Ana doit faire un effort pour comprendre de quoi il parle, puis elle se rappelle qu'une crevasse interminable coupe le désert en deux, qu'elle passe à proximité de l'oasis... et donc du musée. *La sonrisa del coyote...*

— Les sismographes que j'ai fait installer tout au long de la fissure confirment qu'elle subit des mouvements profonds, précise Arlon. Les plaques tectoniques bougent quelque part dans les abîmes, très loin sous nos pieds, mais cela n'annonce rien de bon... Je croyais que nous disposerions de beaucoup plus de temps pour mener à bien notre grand projet, mais il semblerait qu'il n'en est rien et qu'il va falloir précipiter les choses.

Il se tait. La sueur fait luire son visage raviné, et ses mains ébauchent des gestes nerveux qui lui donnent l'air d'un prédicateur sur le point d'entrer en transe.

Susannah ne demande aucune explication supplémentaire, tandis qu'Ana lance :



— On n’a pourtant rien senti en surface.

— Les sismographes ne se trompent jamais, rétorque Arlon mécontent. Ils sont restés muets des décennies durant, s’ils se réveillent aujourd’hui c’est que la catastrophe est en marche. La crevasse s’est ouverte peu de temps après la construction du musée. Il est probable que les gigantesques travaux de terrassement, entrepris par le premier propriétaire, sont à l’origine de son réveil. On ne fracture pas le sous-sol rocheux à la dynamite sans en payer le prix. Les géologues estimaient que cette ligne de faille resterait inerte un millier d’années. Ils se sont trompés, voilà tout. Mais l’important n’est pas là... Puisque nous sommes pris de vitesse, nous devons réagir sans plus attendre, passer à la réalisation de notre grand projet, celui qui changera la face du monde et accordera à l’humanité une chance de ne pas s’autodétruire.

Il se tait, à bout de souffle. D’où elle se tient, Ana entend les sifflements asthmatiques qui s’échappent de la poitrine du vieux. Instinctivement, elle jette un coup d’œil par la fenêtre, comme si elle était capable, *de visu*, de mesurer l’écartement de la crevasse. Elle n’a jamais réellement prêté attention à cette lézarde, aux allures d’*arroyo* asséché, qui fend le désert en deux. Elle a manifestement eu tort.

— Vous allez partir aujourd’hui, martèle Arlon. Vous emporterez chacune une bonbonne de gaz hyper concentré. En vous glissant à l’intérieur de la faille vous prendrez la direction de Vegas. Cette progression souterraine vous permettra de passer entre les mailles du filet tendu par l’ennemi qui nous encercle. Une fois de l’autre côté de la muraille de fer, votre mission consistera à vous mêler à la population et à passer de ville en ville. Chaque fois, vous libérerez une certaine quantité de gaz. Attention ! *il est très concentré*, dix secondes d’aérosol suffisent à traiter une cité de moyenne importance. A chaque aspersion, vous porterez des masques, afin que l’amnésie ne vous fasse pas oublier le but de votre mission. Si vous respectez le mode d’emploi, il vous sera possible de traiter une douzaine de villes.

— Et quand les bonbonnes seront vides ? demande Ana.

— C'est prévu. J'ai fait déposer, en des lieux secrets, des réserves à travers tout le pays. Les coordonnées de ces endroits vous seront communiqués tout à l'heure. Ces planques sont très bien organisées, vous y trouverez des masques de rechange, des armes, des vivres... Bref, de quoi survivre en territoire ennemi. Ne perdez jamais de vue que vous serez traquées. Du moins dans les premiers temps, car l'amnésie ne tardera pas à désorganiser le pays. C'est là-dessus que je compte. Les populations cesseront d'obéir aux ordres. Les effectifs de la police et de l'armée seront eux aussi touchés. Les hommes politiques n'auront plus aucun pouvoir de nuisance. Personne ne se conformera aux règles, aux lois. Peu à peu, si vous faites bien votre travail, une nouvelle société émergera. Une société sans passé qui pourra repartir à zéro. Comprenez-vous ?

Ana comprend surtout que cette utopie a peu de chance de se réaliser, mais n'en souffle mot. Elle voit là l'occasion de quitter Pitt 3 et d'aller vérifier si, comme le répète Arlon, le désert est encerclé par une armée de fous de guerre ne songeant qu'à détruire les occupants des oasis.

Durant la demi-heure qui suit, le vieil homme ne cesse de ressasser, et donne l'impression de tourner en boucle comme un enregistrement dérégulé. Quand il se calme enfin, gagné par l'épuisement, les deux femmes quittent le bureau.

— Alors ? s'enquiert Ana, qu'est-ce qu'on fait ?

— On se met en route tout de suite, répond Susannah d'un ton sec. La faille est une espèce de souterrain. On peut y progresser à l'abri du soleil et il y fait frais. Je le sais, j'ai déjà fait plusieurs fois le voyage aller et retour. On y a organisé des relais de place en place. Mais il faut faire attention où l'on met les pieds. Parfois le sol s'éboule. Et surtout, la nuit on n'y voit rien ! La lumière de la lune ne s'infiltré pas dans la crevasse.

— On ne peut pas utiliser de lampes ?

— Non, ça se verrait à la surface, la lumière filtrerait par la lézarde et se refléterait au niveau du sol ; ça donnerait l'éveil aux soldats embusqués de l'autre côté du mur de fer. Dans le désert, le moindre éclat lumineux se repère de loin. Bon, assez bavardé, on descend au fournil pour s'équiper.

Ana est surprise par la sécheresse du ton. On dirait que Susannah a quelque chose à lui reprocher. Mais qui sait, elle joue sans doute les petits chefs pour masquer la peur de ce qui les attend ?

Au service d'équipement on leur remet des havresacs contenant, outre le matériel de survie habituel, une bonbonne en métal gris pas plus grande qu'une bouteille thermos mais équipée d'un détendeur analogue à ceux des bouteilles de plongée sous-marine.

La bonbonne pèse très lourd, on la jurerait remplie de plomb fondu. Quand Ana s'en étonne auprès de l'employée, celle-ci grogne :

— Elle est à l'épreuve des balles et des perforations accidentelles. On pourrait la laisser tomber du trentième étage d'un immeuble sans qu'elle encaisse la moindre éraflure. C'est du sacré matos.

Ana entreprend de s'équiper. Les bretelles du sac à dos lui scient les épaules. La bonbonne la tire en arrière. Cela lui rappelle que Suzy comparait la vie à un sac à dos se remplissant de souvenirs aussi lourds que des briques.

Elle s'inquiète toutefois de la faible ration d'eau qu'on leur alloue.

— Ne te casse pas la tête, siffle Susannah. On a installé des réservoirs dans le souterrain, on ne mourra pas de soif. Tu pourras y remplir ta gourde.

Elles quittent le bâtiment et, tournant le dos à l'oasis, s'enfoncent dans le désert. La chaleur les frappe de plein fouet. Ana ne peut s'empêcher de happer l'air comme un poisson sorti de son aquarium. Heureusement, la faille n'est pas très loin. Un quart d'heure plus tard, elles sont au bord de la crevasse. A cet endroit, la lézarde ne paraît pas si importante. Ana en fait la remarque à Suzy qui rétorque :

— Te laisse pas abuser par ce que tu vois. En dessous c'est un véritable gouffre qui descend à plusieurs centaines de mètres. Si cette gueule s'ouvrait, elle ne ferait qu'une bouchée de l'oasis et du musée.

— Tu crois vraiment qu'elle peut bouger ?

— On a vu pire, tu sais. Si les sismographes ont détecté une activité en profondeur, tout peut arriver. Amène-toi... Là, regarde, tu vois l'échelle ?

Ana se penche. A cet endroit, les bords de la lézarde sont distants de trois mètres, guère plus. Une échelle d'acier a été fixée dans la paroi au moyen de crampons. Ana empoigne les échelons et entame la descente. Très vite, une agréable pénombre la recouvre. Elle a l'impression d'échapper à la fournaise du dehors. Ses yeux mettent un certain temps à s'habituer. Après l'éblouissement du soleil, c'est comme si elle s'enfonçait dans un lac d'encre.

Quand ses semelles touchent enfin une surface dure, elle lève la tête et lance :

— J'y suis.

— Ok, répond Suzy. Plaque-toi contre la muraille et ne bouge surtout pas, la corniche n'est pas large. J'arrive.

Ana essaye de s'adosser à la paroi mais le havresac la gêne. Une odeur puissante monte de l'abîme. Cela sent la terre... et peut-être l'eau. Une rivière souterraine ? Ça expliquerait la présence de l'oasis.

Suzy prend pied sur la corniche. Elle allume sa lampe pour montrer combien le chemin de pierre est étroit. Une soixantaine de centimètres à peine. Pas question de faire des bonds de cabri sous peine de basculer dans le gouffre.

— Je vais passer devant, annonce-t-elle. Je connais les lieux et je sais interpréter les marques creusées dans la roche. Elles signalent la présence d'un danger. Si à la nuit tombée on n'a pas réussi à atteindre un refuge, on plantera des crampons dans la paroi et on s'amarrera comme des alpinistes, tu piges ? Faudra essayer de dormir comme ça, sans gigoter. Tu sais faire de nœuds, au moins ?

Ana ignore d'où elle tient cette science, mais oui, elle est experte en nœuds. C'est probablement un truc appris dans sa vie antérieure.

— Bon, soupire doucement Suzy, on va démarrer lentement, le temps que tu t'habitues. Tâte le terrain du bout de ta chaussure. On ne peut jamais être sûre que la corniche ne s'est pas en partie éboulée. J'espère que non, mais il faut se

tenir prête à tout. Je garde la lampe allumée. Quand tes yeux se seront habitués, on essaiera de se contenter de la lumière qui filtre du dehors. On ne parle pas, OK ? On se concentre sur ce qu'on fait.

Elles se mettent en marche. La crevasse décuple le moindre bruit. Dès qu'un caillou dégringole on a l'illusion qu'une avalanche va vous emporter, ça n'a rien de rassurant.

Peu à peu, Ana retrouve des réflexes hérités de son ancienne vie. Elle acquiert la certitude d'avoir souvent côtoyé le danger, de s'être déplacée en terrain miné. Pourquoi ? Quoi qu'il en soit, elle n'est pas novice en la matière. Son corps sait des choses que sa tête a oubliées. De temps à autre, elle ne peut s'empêcher de tendre l'oreille pour essayer d'entendre, s'élevant des abîmes, les cris des défunts déchiquetés par les coyotes du diable. Un froissement liquide, lointain, s'élève des ténèbres, tel un chœur de chuchotis.

Elles marchent deux heures, à vitesse lente, attentives aux caprices du terrain. Suzy avait raison, par endroits, la corniche s'est effondrée, il faut alors enjamber des trous larges d'un bon mètre.

La tension nerveuse est extrême, le moindre faux pas peut les expédier dans l'abîme.

— Bon, annonce Susannah. A partir d'ici ça s'élargit, ça va devenir plus facile mais ne relâche pas ton attention. Si on continue à ce rythme on atteindra le premier relais avant la nuit.

Ana lève les yeux, au-dessus de sa tête, la lumière du soleil dessine un zigzag incandescent. Aveuglée, elle se dépêche de baisser les yeux. Il lui faut une bonne minute avant d'y voir de nouveau dans la pénombre.

Du bout des doigts elle inspecte la paroi, apprend à repérer les crampons qui s'y trouvent plantés. Elle détecte même des coinçeurs d'alpiniste fichés dans des fissures verticales.

— On va faire une pose, souffle Suzy. Ça fait quatre heures qu'on marche, le premier relais est tout proche. On s'y reposera. Quand on est trop fatigué on fait des conneries.

Ana pousse un soupir de soulagement. Au-dessus d'elles, la luminosité diminue. Le soleil va bientôt se coucher.

Le relais se présente sous la forme d'une cavité naturelle s'ouvrant dans la roche. Une sorte de petite caverne où l'on a entassé des caisses en plastique. C'est un immense plaisir de d'y allonger, bien qu'on y soit aussi serrées que dans un cercueil.

— On va manger, décide Susannah. Regarde derrière-toi, dans les boîtes. Il doit y avoir des rations énergétiques, de la bouffe déshydratée. L'eau des bidons est désinfectée à l'hydroclorazone. On peut même faire du café froid. Tu trouveras des sachets de poudre...

Ana s'exécute, malgré la difficulté qu'elle éprouve à bouger dans un terrier aussi étroit. Les deux femmes improvisent un repas froid, dépourvu de saveur mais néanmoins reconstituant. Les bouteilles de gaz réduisent encore l'espace vital.

— J'espère que tu n'es pas somnambule ! ricane Susannah. En tout cas, cette nuit si tu te lèves pour pisser, essaye de ne pas basculer dans le gouffre !

Curieusement, cette blague grossière évoque pour Ana les saillies douteuses qu'échangent les soldats avant de monter à l'assaut, dans l'espoir d'anesthésier la peur. Elle s'interroge une fois de plus : d'où tient-elle cette idée ? D'une expérience personnelle ? A-t-elle été militaire, dans une vie antérieure ?

Vaincues par la fatigue, elles finissent par s'endormir tassées l'une contre l'autre. La position a au moins l'avantage de les protéger du froid nocturne.

Au cours de la nuit, Ana est réveillée par un grondement sourd. Quelque chose vibre sous ses reins.

Susannah lui souffle :

— Ce sont les plaques tectoniques qui frottent l'une contre l'autre. C'est comme ça qu'elles fabriquent les séismes. Si ça continue on va finir enterrées vives. En tout cas, Arlon avait raison, les sismographes ne mentaient pas.

Par chance, la trémulation cesse au bout d'un moment.

C'est la lumière du soleil pénétrant dans la faille qui pousse Ana à ouvrir les yeux. Il fait jour. Elles ont dormi trop longtemps. En guise de petit déjeuner elles croquent des barres énergétiques à haute teneur en vitamines. Ana a l'impression de mâcher un étron desséché qu'on aurait saupoudré de sucre.

Elles reprennent la route. Susannah grommelle, de mauvaise humeur.

Les courroies du havresac qui pèse une tonne ont mis à vif les épaules d'Ana. Elle a essayé de se frictionner avec la graisse mentholée du kit de survie, mais la douleur n'a pas diminué pour autant.

Elles marchent deux heures sans échanger une parole. La corniche est plus large, néanmoins il convient de se méfier des fissures qui la fragmentent de place en place.

Soudain, Susannah pousse un cri et s'immobilise. Une masse énorme leur barre la route, coincée en travers des parois, à dix mètres sous terre.

— Merde ! souffle la jeune femme, tu vois ce que je vois ?

C'est un autocar affichant sur son flanc le logo d'un célèbre *tour operator*. Tombé dans la faille, sa chute a été interrompue par l'étroitesse de la lézarde, dès lors il est resté bloqué entre les deux murailles qui se font face, pris en sandwich.

— Il y a des gens dedans, fait observer Ana. des touristes, ils sont tous calcifiés. Même le conducteur.

— C'est la merde ! gronde Suzy. Va falloir passer par-dessus pour rejoindre la corniche de l'autre côté. Pas moyen de faire autrement.

Elle dit vrai. Le véhicule constitue une véritable barrière. Tel qu'il est encastré dans la paroi, il est impossible de passer par-dessous, même en rampant. En outre ses pneus, en heurtant la corniche, l'ont fait s'effondrer sur plus de trois mètres.

— Ouais, soupire Ana, pas d'autre solution que de l'escalader. Espérons qu'on ne le fera pas bouger en grimpant dessus.

La carrosserie du véhicule est hélas très lisse et présente peu de points d'appui. Le poids de la bonbonne, dans le havresac, n'arrange rien. Ana entreprend néanmoins d'escalader le flanc de l'autocar pour se hisser sur le toit. Elle déteste les grincements métalliques dont les échos soulignent chacun de ses mouvements. Il lui semble que le bus bouge sous elle. La chose se confirme quand l'une des « statues » glisse de son siège pour rouler dans le couloir central.

Arrivée presque au sommet, Ana dérape et son pied droit brise l'une des vitres latérales. Elle se rattrape de justesse, mais cette fois le choc s'est transmis à l'ensemble de la carrosserie qui s'incline vers l'avant de quelques centimètres. C'est suffisant pour que plusieurs cadavres tombent dans la travée séparant les sièges, roulent et s'entassent sur le corps calcifié du chauffeur crispé sur son volant. Cette modification de la répartition provoque un affaissement notable de l'autocar qui pique du nez en écorchant la paroi d'en face dans laquelle son pare-chocs était jusque là incrusté à la façon d'un piolet.

— Vite ! hurle Susannah. Il va plonger !

Ana roule sur le toit et saute de l'autre côté en espérant ne pas rebondir sur la corniche. Encore une fois des réflexes, acquis elle ne sait où, lui permettent d'exécuter un sans faute qui lui fait toucher le sol en évitant le pire.

— A toi ! crie-t-elle à l'adresse de Suzy qui se tient toujours de l'autre côté.

Le bus se dresse entre elles deux tel un mur de métal cabossé. Il oscille un moment, puis semble recouvrir son assise.

— C'est bon ! insiste Ana. Grouille.

Il ne lui déplait pas de prendre un peu d'ascendant sur Susannah dont les manières de petit chef l'agacent depuis le début de cette invraisemblable course souterraine.

Suzy se décide enfin. Plus lourde qu'Ana, elle fait davantage bouger l'épave à chacun de ses mouvements. Ana serre les dents en entendant le pare-chocs racler la roche au fur et à mesure que le véhicule pique du nez.



Quand Susannah prend enfin pied de l'autre côté, elle est trempée de sueur. Elle tente de reprendre son rôle de commandante en lançant d'un ton sec :

— On s'éloigne le plus vite possible. Ce truc risque de basculer en arrachant un bon morceau de corniche sous nos semelles !

Mais elle a raison, et Ana ne conteste pas sa vision des choses. Les deux femmes pressent le pas, soucieuses de mettre la plus grande distance possible entre elles et l'autocar.

Elles marchent depuis un quart d'heure quand un bruit d'effondrement retentit dans leur dos. Ça y est ! le véhicule vient de plonger dans les abîmes. Figées, elles l'écoutent rebondir contre les parois de la faille. Ana compte les secondes. Le bruit met une éternité à s'éteindre.

— Bon sang ! souffle-t-elle, cette crevasse n'a pas de fond ou quoi ?

— Tu vois maintenant ce qui nous attend si on fait un faux pas ? ricane Suzy.

— Le pire, c'est qu'il a dû arracher la moitié de la corniche, fait observer Ana. On ne pourra pas revenir à Pitt 3.

— Ne sois pas si conne, soupire Susannah, tu n'as pas encore compris que c'est une mission sans retour ? On ne rentrera jamais à l'oasis. La faille va l'avaler ; c'est pour ça que notre tâche est importante. Si nous échouons, le grand projet d'Arlon ne verra jamais le jour. Il a placé tous ses espoirs en nous, nous sommes le fer de lance qui sauvera l'humanité de ses démons !

C'est tellement ampoulé, tellement grotesque qu'Ana se retient *in extremis* de pouffer de rire. Elle comprend que la jeune femme vient de citer un extrait des discours d'Arlon. Du reste, sa voix tremblante prouve qu'elle retient ses larmes. Ana s'abstient donc de tout commentaire et se met en marche, les pouces calés dans les bretelles du sac à dos, dans le vain espoir de soulager l'irritation de ses épaules.

Elles reprennent la course sans échanger un mot. La corniche s'élargit et rétrécit tour à tour. A d'autres moments, elle s'émiette obligeant les marcheuses à effectuer des bonds de cabri au-dessus du vide. Puis le soleil se couche, et elles se

glissent dans un nouvel abri pour passer la nuit. Cette fois, elles peuvent s'installer plus commodément car le trou de rocher est assez large pour qu'elles puissent s'y étendre sans être compressées l'une contre l'autre.

En dépit de l'épuisement, Ana ne parvient pas à trouver le sommeil.

— Pourquoi dis-tu que nous ne retournerons jamais à Pitt 3 ? demande-t-elle soudain.

Susannah reste silencieuse un moment puis se décide à dire :

— Parce que l'armée va passer à l'assaut, c'est évident. Le gouvernement ne peut pas laisser s'installer une telle dissidence. Au début, ils nous croyaient faibles, mais maintenant que nous disposons des moyens de renverser les pouvoirs en place, ils comprennent que le temps qui leur est imparti est compté. Sitôt le gaz d'amnésie répandu, les structures de l'ancienne société s'effondreront. Il n'y aura plus d'armée, de police, de juges, de lois arbitraires.

— Tu ne crois pas, plutôt, que ce chaos favorisera l'émergence de tribus, de clans rivaux appliquant la loi du plus fort ? Il y aura toujours des salauds, des profiteurs... Les avoir rendus amnésiques ne changera rien à leur nature profonde, non ? Ce sera la loi de la jungle.

— Le fait que tu dises cela prouve que tu n'as rien compris à la philosophie d'Arlon. Il n'y a pas de nature mauvaise. C'est un mythe. Les gens ne naissent pas salauds ou profiteurs, pour employer tes propres termes, c'est la société qui les rend ainsi. Les épreuves, les échecs, l'oppression patronale. Ils en conçoivent une immense rancœur, une haine qui les rend effectivement mauvais... L'amnésie y remédiera. En effaçant cette haine de leur mémoire, elle les rendra bons. Car l'être humain naît bon, c'est une certitude. L'amnésie leur offrira cette chance inouïe de redevenir tels qu'ils étaient au premier jour de leur existence.

Ana retient son souffle. Elle est soulagée de savoir que l'obscurité dissimule l'expression de son visage. Elle comprend qu'il serait inutile d'inviter sa camarade à plus de mesure. Elle a devant elle une convertie, quelqu'un qui a décidé une fois

pour toutes d'abandonner la réflexion au profit de la croyance. Toute discussion serait vaine.

Susannah, un peu calmée, reprend :

— Tu t'accroches encore à toutes ces fausses idées parce que tu n'es pas amnésique depuis assez longtemps. Ces poisons te pourrissent encore le cerveau, mais le gaz t'en délivrera peu à peu et tu te sentiras renaître. Quand nous ouvrirons les bonbonnes, respire un bon coup, cela te dégraissera la tête et tu commenceras à entrevoir la vérité. Arlon a raison, nous devons tout oublier pour pouvoir enfin recommencer !

Elle s'exprime avec une ferveur qui a quelque chose d'hallucinant, et qui décide Ana à éviter désormais tout débat .

— Tu as sans doute raison, tempore-t-elle. Mais on ferait mieux de pioncer un coup. Demain sera encore une journée difficile.

20.

Les jours se succèdent, épuisants, monotones. En raison des difficultés du terrain, les deux femmes progressent lentement. Le seul avantage de la crevasse, c'est qu'elle les préserve de la morsure du soleil et leur permet de bénéficier d'une fraîcheur relative résultant sans doute de la rivière souterraine qui coule au fond de l'abîme et alimente les oasis.

Ana a perdu la notion du temps. Elle a renoncé à discuter avec Suzy qui, n'ouvre la bouche que pour débiter son catéchisme militant et s'adresser à Ana avec la morgue d'une mère supérieure morigénant une novice un peu demeurée fraîchement débarquée au couvent.

Ana se demande si cela finira un jour quand, brusquement, Susannah s'immobilise. Pétrifiée.

— Merde ! lance-t-elle, c'est quoi ce truc ? Ce n'était pas là la dernière fois...

Ana s'avance et repère une sorte de bidon métallique vert olive, de la taille d'un fût de pétrole, fixé sur la paroi au moyen d'énormes boulons. Un déclic se fait dans sa tête, lui permettant d'identifier l'objet.

— *C'est une bombe*, murmure-t-elle. Une bombe d'une puissance énorme.

— Regarde ! halète Suzy, il y en a d'autres, tous les dix mètres... Cinq, six, sept... Je n'y vois pas assez pour les compter toutes !

— Il y a là de quoi ébranler toute la faille, fait Ana. J'ai déjà vu ces trucs, je ne sais plus où. Mais leur puissance est terrifiante.

— On peut les désamorcer ?

— Non, si on essaye de les ouvrir, elles explosent aussitôt. Ne me demande pas pourquoi, mais je me rappelle qu'elles ont été conçues comme ça. La coque qui les enveloppe résiste à la flamme d'un chalumeau, et si l'on tape dessus, un détecteur de chocs les déclenche. C'est une vraie chérie.

Quand elle se redresse, Ana constate que Susannah l'observe d'un œil méfiant.

— Ça t'étonne que je sache ça ? fait Ana. Je ne sais pas d'où ça vient... ça m'est revenu tout à coup.

— Ok. Je comprends pourquoi Arlon disait que tu nous serais utile. Ton effacement a été sélectif. Tu as conservé certaines compétences.

— Et j'étais quoi, selon toi ?

— Je ne sais pas, ment Suzy. Tu bossais peut-être dans une brigade de déminage, chez les pompiers ou ce genre de trucs. On s'en fout, c'est pas le problème. Seule l'Armée a pu poser ces charges, ça signifie que les militaires espèrent provoquer la dilatation de la faille au moyen d'une énorme explosion. Ils veulent que la crevasse avale le musée... C'est comme ça qu'ils comptent nous éliminer. Arlon avait raison, nous sommes bien en guerre ! Désormais tous les coups sont permis. Il faut faire vite ! Diffuser le gaz avant que ces salopards ne passent à l'action.

Et, sans attendre, elle reprend la route d'un pas plus rapide. Cette fois il n'est plus question de halte. La course contre la montre est engagée.

Susannah n'accepte de ralentir qu'à la tombée de la nuit.

— On y est, chuchote-t-elle. La crevasse passe sous la muraille de fer, elle permet donc d'entrer dans la ville sans

avoir à escalader la barrière installée par les militaires. On sortira à proximité d'un camp de caravaning, mais il faudra faire attention, il y a peut-être des patrouilles. Ils ont probablement instauré un couvre-feu. Heureusement, on dispose d'une planque dans le camp. J'y loue un mobile-home à l'année, et j'ai aussi une voiture, le réservoir plein. On pourra se décrasser, changer de vêtements, et se mêler à ce qui reste de la population. De toute manière on ne s'attardera pas. Tu as entendu ce qu'à dit Arlon : il faut s'enfoncer à l'intérieur des terres, contaminer les villes avoisinantes.

Ana hoche la tête, soucieuse de ne pas s'attirer les foudres de sa camarade de combat qui semble bien décidée à en découdre.

Trois heures plus tard, elles s'arrêtent au pied d'un éboulis rocheux.

— Voilà, explique Suzy, c'est « l'escalier » qui va nous permettre de remonter à la surface. Il est instable, essaye de faire le moins de bruit possible. Dès qu'on sera dehors, on filera vers le camp de trailing. Le grillage qui l'entoure est troué, facile d'y entrer. Le mobile-home porte le numéro 43. La clef est collée sous le pare-chocs avant de la voiture garée à côté. Souviens-t'en au cas où on serait séparées.

L'une après l'autre, elles escaladent l'éboulis. Lorsqu'elle émerge de la crevasse, Ana est giflée par le vent froid de la nuit. A environ deux kilomètres du camp, la ville est noire, dressée comme un énorme mausolée. Aucune des multiples tours n'est illuminée. Il en va de même pour les enseignes géantes et les répliques de monuments célèbres qui bordent le boulevard. Tour Eiffel, Taj Mahal, pyramide de Louxor, tous sont éteints.

— Il n'y a plus personne, souffle-t-elle à l'intention de Suzy. On dirait qu'ils sont tous partis.

Curieusement, elle n'est pas surprise. Comme si un souvenir résiduel l'avait préparée à ce spectacle.

— Ça devrait grouiller de monde, grogne Susannah qui émerge à son tour de la crevasse. Et les rues devraient clignoter plus fort qu'un sapin de Noël. Ça ne peut signifier qu'une chose : ils ont évacué la cité en prévision de l'explosion.

Ils ignorent comment se comportera la faille. Il est possible qu'elle engloutisse aussi Vegas.

Elles se dépêchent de traverser la route pour se faufiler dans le camp par l'un des trous du grillage. Là encore tout est noir et silencieux. Il est manifeste que les occupants ont été poussés dehors *manu militari*.

Devant le mobile home 43 : un seul véhicule, un Ford Excursion, énorme mais cabossé de toutes parts. Le plus gros 4x4 jamais fabriqué. Un problème toutefois, il date de vingt-cinq ans et a dû bouffer du kilomètre jusqu'à rendre l'âme.

— T'inquiète pas, souffle Suzy. C'est du maquillage pour décourager les voleurs. Le moteur est OK. Il faudra juste remonter certaines pièces que j'ai enlevées pour éviter qu'on nous la pique.

Elle passe la main sous le pare-chocs, récupère la clef et déverrouille la porte de la caravane. La chaleur du jour s'y est attardée. On étouffe.

— N'allume pas, lance Susannah. Inutile de signaler notre présence. Il y a sûrement des patrouilles. On va se reposer jusqu'à l'aube, puis on fichera le camp. Il y a des vêtements de rechange dans ce placard, de quoi se déguiser en touriste. Le coffre de la bagnole est à double-fond, on y planquera les bonbonnes. Maintenant, on bouffe et on dort. Il y a des rations militaires dans ce buffet. Passe-m'en une boîte. On les mangera froides, c'est dégueulasse mais pas question de les réchauffer, l'odeur pourrait éveiller l'attention des chiens, si les patrouilleurs en ont.

Ana s'est assise sur la vieille moquette qui recouvre le sol de la caravane. Le goût des rations de soldats ne la surprend pas... comme si elle en avait déjà mangées en d'autres temps, en d'autres lieux.

Elle reste aux aguets, à l'écoute du silence de la ville. Soudain, elle se demande ce qu'elle fait là. La situation lui semble absurde, fausse, comme si elle jouait un rôle dans une pièce de théâtre dont elle ne comprendrait ni l'intrigue ni les dialogues. Il lui semble qu'une information capitale va lui être bientôt communiquée, qui changera radicalement son point de vue. Elle attend, mais rien ne vient.

— Tu as peur ? demande Susannah. Tu sais que c'est un grand honneur que nous a fait Arlon en nous choisissant comme messagères du Grand Changement ?

— Peut-être, oui, laisse tomber Ana.

En réalité elle pense qu'Arlon a joué le même cinéma à d'autres amnésiques qu'il a expédiés au nord, à l'est, à l'ouest... Ce n'est pas le genre de gars à mettre tous ses œufs dans le même panier.

Le repas terminé, Suzy déclare :

— Bon, maintenant on essaye de dormir. On se lèvera à l'aube, je réparerai la bagnole et on filera plein sud. Ce sera assez marrant de tester le gaz sur Los Angeles, non ?

Elle ponctue ces mots d'un petit rire méchant et jette la boîte de conserve au hasard, dans l'obscurité.

Elles s'étendent sur les couchettes rudimentaires qui équipent le véhicule et ferment les yeux. L'épuisement les foudroie.

20.

Ana se réveille. Quelqu'un la secoue. Le tremblement de terre ? Non, c'est Susannah, les mains noires de cambouis. Le jour est levé mais il fait encore froid.

— Debout ! ordonne Suzy. J'ai réparé la voiture, fait le plein, caché les bonbonnes dans le double fond. Je vais me nettoyer, profite-en pour te changer. Mets une jupe courte, un t-shirt décolleté, pour taper éventuellement dans l'œil des flics du contrôle routier. Les cuisses et les nichons servis sur un plateau, ça marche toujours.

Ana se lève. Elle souffre de courbatures et les muscles de ses jambes sont durs comme du bois. Elle écarte le rideau masquant l'un des hublots pour jeter un coup d'œil à la ville silencieuse et morte. Un coyote aboie, quelque part dans le lointain. Elle songe que les animaux sont en train d'investir les rues désertées par les humains. Ce n'est que justice, le territoire leur appartient, après tout !

Elle se secoue et ouvre le placard à vêtements. Dix minutes plus tard elle est déguisée en touriste sexy, un peu

trop peut-être, mais tant pis. Elle a la flemme de recommencer, et puis les fringues, elle devine que ça n'a jamais été son truc.

Elle sort, Susannah lui jette un regard acide.

— Ça fait un peu pute, grogne-t-elle, mais c'est parfait. Je vais me changer, installe-toi dans la bagnole, les faux papiers sont dans la boîte à gants, essaye d'apprendre par cœur ta nouvelle identité.

Ana s'exécute. Elle n'y connaît pas grand-chose mais les faux papiers lui paraissent excellents. Où et quand Suzy a-t-elle déniché une photo d'elle ? Elle n'en a aucun souvenir. On l'a probablement photographiée au téléobjectif, à son insu, tandis qu'elle se promenait dans la palmeraie de Pitt 3.

De nouveau, elle se demande comment et pourquoi elle s'est embringuée dans cette histoire de fou. Plus elle y réfléchit plus les théories d'Arlon lui paraissent fumeuses, alors quoi ?

Susannah réapparaît. Elle a opté pour une tenue plus classique mais très colorée. Elle se glisse derrière le volant. La voiture, en dépit de ses allures de tape-cul, démarre à la première sollicitation. A l'oreille, Ana estime que le moteur a été gonflé.

La conductrice manœuvre habilement pour sortir du camp de caravaning. Ça y est, elles sont sur la route principale qui mène vers le sud.

— Quoi qu'il arrive, décrète Suzy, on sourit et on joue les connasses en vacances. On n'est au courant de rien, on campait. Quand on s'est aperçu que tout était désert on a eu la trouille. Des gens nous ont dit qu'il y avait une alerte épidémie, et qu'il fallait évacuer. On ne savait pas si c'était vrai alors on a hésité. Maintenant on rentre chez nous, à L.A. Pigé ?

— Pigé, soupire Ana.

Elles roulent vingt minutes dans un silence tendu, avant d'être arrêtées par un barrage affichant le traditionnel panneau des « Risques biologiques ». Coup de chance, les soldats sont jeunes, tous affublés d'un masque respiratoire.

— Alors, on s'est pas réveillées, les filles ? blague l'un d'eux en s'approchant du véhicule. Panne d'oreiller ? Trop fait la fête ?



Susannah y va de son couplet « campeuses nunuches », Ana renchérit en se penchant outrageusement pour exhiber ses seins. Ça marche ! Les mâles sont tellement idiots !

De toute évidence les militaires ont reçu l'ordre d'empêcher les entrées mais de faciliter les évacuations. Ils n'ont aucune raison d'arrêter deux filles sympas qui rentrent chez elles. On les laisse passer sans plus de vérifications.

— Par prudence, gouaille le gamin, faites-vous tester en arrivant à L.A. Ce serait bête que vous tombiez malades !

Susannah remet le contact tandis que les soldats replient la herse cloutées qui barrait la chaussée.

— On est sur la route 66, explique-elle à Ana. L.A. est à un peu moins de 500 kilomètres. Si on ne s'arrête nulle part, on peut faire ça en moins de cinq heures. Mais le moteur risque de chauffer. Faudra probablement prévoir des arrêts.

— Il y a d'autres villes sur la route ?

— Oui. Cronese valley, Barstow, Baker... J'aimerais autant ne pas m'y attarder. Ce ne sont pas des cibles assez importantes pour frapper l'imagination des gens. A Los Angeles on pourra taper fort. Rendre amnésique une population de quatre millions de personnes, ça ce serait une vraie victoire.

Elles roulent encore une heure et demie, au milieu de terres désolées qu'agrémentent par endroits des bouquets de ces cactus géants nommés arbres de Josué.

Tout à coup, sur le tableau de bord, une lumière se met à clignoter.

— Merde ! crache Susannah. Le moteur chauffe, c'est ce que je craignais. La bagnole est restée trop longtemps sans rouler, elle n'a plus l'habitude des longs trajets.

« Et tu ne l'as pas réparée convenablement... » songe Ana sans trop savoir ce qui l'autorise à se montrer si critique. Pourtant — d'instinct — elle reste persuadée qu'elle aurait fait mieux. Une réminiscence de son ancienne vie ?

— On va devoir s'arrêter un moment, annonce Susannah, le temps que le moteur refroidisse. Je me gare à la prochaine aire de repos.

La route est déserte. Depuis une heure, elles n'ont croisé aucun véhicule, cela ne peut signifier qu'une chose : la circulation est interdite dans le sens L.A./Vegas.

— Il y a probablement un gros barrage routier plus loin, fait-elle remarquer à Suzy. Ils refoulent tous les conducteurs qui tentent de monter vers Vegas. Pas sûr qu'on le franchira aussi facilement que le premier. Notre numéro de touristes nunuches ne marchera pas ce coup-ci.

Mais Susannah ne l'écoute pas. Elle vient d'engager la voiture sur le parking d'une aire de repos, elle aussi déserte. Le soleil tape.. Elle freine, saute à terre et relève le capot d'où s'échappe une fumée de mauvais augure.

— Je pourrais aller chercher de l'eau dans les chiottes pour en arroser le moteur ? propose-t-elle.

— Je crois que la différence de température risque de péter la culasse, lâche Ana.

— Qu'est-ce que t'en sais ? crache Suzy. T'es garagiste maintenant ?

— Non, plaide Ana. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Ça m'a semblé évident.

Elle n'a pas le loisir d'en dire plus, une ombre fugitive glisse sur le sol avant de disparaître. Elle lève les yeux, juste à temps pour voir une forme s'évanouir à l'horizon. Il fait si chaud que l'air vibre. A-t-elle réellement aperçu quelque chose ?

— Quoi encore ? aboie Susannah.

— Je ne sais pas, murmure Ana. J'ai l'impression qu'un truc nous a survolés.

— Un oiseau ? Un vautour sûrement, on est dans le désert.

— Non, ça ne battait pas des ailes. Je crois que c'était un drone.

Suzy se fige.

— Tu déconnes... siffle-t-elle. T'es trop impressionnable pour une mission de ce genre. Arlon aurait dû choisir quelqu'un d'autre. On attend un quart d'heure et on reprend la route.

— On n’arrivera jamais à L.A. avec ce tacot. Il aurait fallu rouler de nuit, à la fraîche.

— Tais-toi ! C’est moi le chef de mission, je prends les décisions, tu obéis.

— OK ! OK ! Comme tu veux.

Le quart d’heure écoulé, elles grimpent dans la voiture et regagnent la route. Elles laissent derrière elles Barstow et ses *murals* naïfs représentant la Conquête de l’Ouest et la naissance de la ville.

— Tu as remarqué? lance Ana. On avait l’impression que la ville était déserte. Il n’y avait personne dans les rues. Tu crois qu’ils l’ont évacuée, elle aussi?

Susannah ne répond pas. Les mains crispées sur le volant, elle transpire à grosses gouttes.

Penchée à la portière, Ana fixe le ciel. Elle n’a pas à attendre longtemps pour voir revenir l’objet volant.

— *Le revoilà !* hurle-t-elle. *J’avais raison! C’est bien un drone. On est repérées.*

Susannah lève la tête, blême.

— Ils vont nous bloquer ! insiste Ana. Nous couper la route. On est fichues.

— Pas encore ! gronde Susannah.

D’un coup de volant, elle quitte la route et s’enfonce dans le désert.

— On peut encore abattre nos cartes, lance-t-elle. On n’est plus très loin de la prochaine ville, et le vent souffle dans la bonne direction. Perdues pour perdues, je te propose d’ouvrir les bonbonnes à fond, et de laisser le vent faire le reste. C’est du gaz concentré, l’effet survivra à la distance... Avec un peu de chance, le nuage ira jusqu’à L.A. et arrosera au passage toutes les villes qu’il survolera. Oui ! C’est ce qu’il faut faire !

Elle freine sèchement, la voiture dérape.

Susannah ouvre la portière à la volée et se précipite vers le coffre. Ana la suit, indécise.

Au-dessus, le drone s’est mis en vol stationnaire.

— Tiens ! ordonne Suzy en lançant un masque à sa compagne. Mets ça. Le concentré ça ne rigole pas, si on en

respire trop on aura la mémoire tellement effacée qu'on ne saura plus ni marcher ni parler. Une fois véhiculé par le vent il se diluera, et ses effets diminueront. Vite ! Réagis, bordel !

Ana se secoue, maladroitement, elle sangle le masque de caoutchouc sur sa nuque. Susannah, elle, s'acharne sur le double-fond du coffre pour récupérer les bonbonnes.

— Ne fais pas ça ! hurle Ana.

Mais sa voix est couverte par le bruit d'un hélicoptère qui approche à grande vitesse.

Elle lève les yeux. C'est un appareil de l'Armée. Un tireur d'élite se tient en équilibre au-dessus du vide, sur le flanc droit de l'engin, l'arme à l'épaule, l'œil au viseur. Une voix amplifiée par un haut-parleur résonne :

— Vous êtes en arrestation. Posez lentement les bonbonnes sur le sol et écartez-vous les mains levées. Au moindre geste suspect nous ouvrons le feu !

— Au cul les flics ! Va chier ! vocifère Susannah en posant les doigts sur la goupille du détenteur contrôlant la dispersion du gaz.

Aussitôt, un trou rouge apparaît entre ses sourcils, elle tombe sur le dos, foudroyée. La bonbonne roule sur le sable. Au moment où Ana va lever les mains pour se rendre, elle éprouve un choc à l'épaule gauche. Une curieuse fléchette est plantée dans sa chair. Elle a à peine le temps de former mentalement le mot « soporifique », qu'elle s'écroule, sans connaissance.

## 21.

Ana a presque treize ans. Elle voudrait se boucher les oreilles pour ne plus entendre son père hurler des injures dans la cuisine.

P'pa — l'homme au masque de squelette — s'est mis à la drogue. Ana ignore pourquoi. Quand il est sous l'influence de la dope il pique des colères démentielles, saccageant tout dans la maison. Quand il est dans cet état Ana, et sa mère Juanita, s'enfuient. Il ne servirait à rien de se barricader dans une pièce car il défoncerait la porte à coups de hache. Non, la mère et la fille ont pris l'habitude de courir dans la rue pour se mêler à la

foule. Le père n'ose pas prendre le risque de les poursuivre et de les frapper en public car l'Organisation prône la défense des valeurs familiales et le punirait pour sa conduite inqualifiable.

Le « Don » qui dirige le cartel n'est nullement gêné de vendre de la drogue à des adolescents qui en crèvent, mais il tient à ce que ses employés se conduisent en bons chrétiens, fréquentent régulièrement l'église du quartier et se confessent sans rien omettre de leurs turpitudes sexuelles ou de leurs emportements. A partir du moment où ils ne révèlent ni noms ni adresses, tout va bien. Le curé est au courant. On l'a averti qu'il ne devait jamais poser de questions embarrassantes s'il ne voulait pas finir crucifié sur la porte de son église. Mais, surtout, le « Don » — qui n'a jamais hésité à découper ses concurrents à la tronçonneuse — déteste les mauvais pères de famille. Il ne supporte pas qu'on batte un enfant ou qu'on gifle une épouse.

P'pa le sait. Aussi cantonne-t-il ses manifestations de rage à l'espace privé, volets fermés, à l'abri d'éventuels témoins.

Il n'a pas toujours été comme ça. Longtemps, même, après chaque contrat il rentrait à la maison les bras chargés de friandises et de jouets de pacotille achetés aux marchands ambulants de la rue.

Mais il a changé. Peu à peu, il a cessé d'être P'pa pour devenir l'homme au masque de squelette. La violence n'est pas restée dehors, elle est entrée dans la maison. Elle s'y est installée. La plupart du temps elle sommeille, comme ces chats qui dorment d'un œil et dont les oreilles suivent tous les bruits environnants. Mais on sait qu'elle est là, et ça gâche tout.

La drogue...

Oui, Juanita — M'man — ignore pourquoi il a commencé à en prendre. Juanita est gentille mais peu portée à la réflexion. Ana, qui va sur ses treize ans, devine qu'elle-même ne pourra plus rester bien longtemps dans cet univers en dislocation. Elle a commencé à apprendre la mécanique avec Sebastian Gordo, le vieux garagiste du bout de la rue. Elle est douée. Elle a essayé de lui parler de P'pa, mais le mécano a détourné le regard. Il ne veut pas être au courant des affaires personnelles d'un *sicario*. Il est vieux, certes, mais il espère le

devenir encore plus. Il n'est pas pressé de se faire trancher la gorge.

Un soir, P'pa se fait un fix. Tout de suite son regard change, sa bouche devient mauvaise. Il critique tout. Hurle qu'il ne supporte pas le bruit, alors que la maison est parfaitement silencieuse. Il se met à grincer des dents. En l'espace d'une dizaine de minutes il est redevenu l'homme au masque de squelette.

Et puis le drame éclate. Il ordonne à Juanita de lui cuire une *tortilla*. Tremblante, M'man jette de l'huile d'olive dans la poêle, bat les œufs... Mais ça ne va pas. P'pa déclare la *tortilla* carbonisée, il jette l'assiette contre le mur, puis bondit sur sa femme qui vient de reposer machinalement la poêle sur le feu.

— Alors ! vocifère-t-il, ça te plaît de gâcher la nourriture que je me casse le cul à payer ! Tu aimes brûler les *tortillas*, alors tu vas aimer ça !

Il saisit la main droite de M'man et la pose sur la poêle où l'huile grésille encore. Juanita hurle, l'odeur de chair brûlée est horrible. Elle voudrait se dégager mais P'pa lui serre le poignet, l'empêchant de reculer.

Alors quelque chose craque dans la tête d'Ana. Elle entre dans la cuisine, s'empare d'un couteau qui traîne sur la table et le plante dans les reins de son père.

L'homme se cabre. Il lâche la main de Juanita et se retourne lentement pour faire face à sa fille. Son regard est redevenu normal. En souriant, il murmure :

— Enfin ! Je me demandais quand tu allais te décider. C'est bien, ma fille. *C'est bien.*

En guise de réponse, Ana lui enfonce le couteau dans le ventre. Trois fois.

Juanita va pleurer longtemps. Ensuite, Ana et elle descendront le corps du père à la cave, et l'enterreront dans le sol de terre battue. Puis, sans un mot, elles nettoieront les traces de sang.

Dans les jours qui suivront personne ne leur posera la moindre question. Même le « Don » ne cherchera pas à savoir ce qu'est devenu Alejandro. Sans doute parce qu'il l'a déjà deviné. Son seul souci, c'est de savoir qui a « planté » le

*sicario*. La mère ou la fille ? Il penche pour la fille et songe qu'elle ferait peut-être une bonne recrue. Une tueuse adolescente personne ne s'en méfie, pas vrai ? C'est une excellente couverture.

Il décide de favoriser l'entrée d'Ana dans l'un des gangs de jeunes du quartier, et de l'y laisser mûrir.

Ana apprend à maquiller les voitures volées. Ça lui plaît.

Elle se spécialise bientôt dans les véhicules de luxe : *Lincoln Town car, Chrysler 300 c, Corvette C7 Chevrolet, Cadillac Eldorado...*

Mais sa mère vit dans la terreur d'être accusée d'avoir supprimé son mari. Elle prend la fuite sans même laisser un mot. Ana ne saura jamais ce qu'elle est devenue.

A dix-huit ans, Ana est arrêtée par la police. Le juge lui donne le choix entre la prison et l'Armée. Ce sera l'Armée.

22.

Ana se réveille en sursaut. Elle avait oublié tout cela. Elle avait *voulu* l'oublier de toutes ses forces.

Elle est couchée sur un lit d'hôpital, une perfusion fichée au creux du coude. Le colonel Carlson est assis à son chevet.

— Ça va mieux ? s'inquiète-t-il. Vous savez qui vous êtes ? Êtes-vous capable d'énoncer votre matricule et votre grade ?

Ana s'exécute, bien qu'une horrible migraine lui fende la tête en deux.

— Bien, fait Carlson. On vous a mis sous perfusion d'hypermnésiques pour vous débarrasser des poisons qui vous avaient lavé le cerveau. Vous étiez devenue quelqu'un d'autre. Je crois que ça vous a filé de sacrés cauchemars. Vous vous agitiez, les infirmiers envisageaient de vous sangler sur le matelas.

— Et la fille qui m'accompagnait ? s'enquiert Ana. Ursula... Non, Susannah !

— Elle est morte. On l'a eue de justesse, elle s'apprêtait à ouvrir une bonbonne de cette saloperie de gaz. Vous imaginez les dégâts ? Le vent l'aurait poussé sur L.A. On se serait retrouvé avec quatre millions de débiles profonds errant dans les rues. Vous imaginez le tableau ?

— Comment nous avez-vous retrouvées ?

— Grâce à la voiture de cette Susannah, on l'avait équipée d'un traqueur il y a un an, juste comme ça, au cas où... Une enquête de voisinage nous avait appris que cette fille louait un mobile-home à l'année mais n'y venait que rarement, ça nous a mis la puce à l'oreille. On s'est dit qu'il s'agissait d'une planque. C'est comme ça qu'on a découvert que les fidèles d'Arlon utilisaient la crevasse pour se faufiler en ville. Quand vous avez quitté Vegas, le traqueur s'est activé. On vous a pris en chasse mine de rien. On se doutait qu'il se préparait un truc sérieux... et on avait raison. Néanmoins, on voulait vous récupérer en vie, même si on vous avait lavé le cerveau.

— Vous vouliez surtout voir s'il était possible d'inverser le processus et de rendre sa mémoire à quelqu'un qu'on avait « effacé »...

— C'est vrai, je ne le cache pas. Les hypermnésiques ont fait leurs preuves, on a pu le constater sur vous. C'est déjà un point positif. De toute façon on a besoin de vous débriefer pour en savoir davantage sur Pitt 3.

— Pourquoi ? Puisque vous avez déjà miné la crevasse ? Vous avez prévu de provoquer un tremblement de terre qui avalerait le musée, c'est ça, hein ?

Carlson s'agite sur sa chaise, embarrassé... ou feignant de l'être.

— Effectivement, on a miné la crevasse pour être prêts à toute éventualité, murmure-t-il. Mais on aimerait ne pas en arriver là. Il y a là-bas pour des milliards de dollars en matériel de pointe, et les secrets d'une technologie dont nous ignorons tout.. Et surtout, on a besoin de tout savoir sur cette secte, cette histoire d'amnésie provoquée. Il n'est pas impossible qu'Arlon ait des disciples, des admirateurs qui, déjà, s'appêtent à répandre sa parole à travers le monde. Tout ce que vous pourrez nous apprendre sera classé « secret défense », vous êtes le seul agent que nous ayons réussi à implanter chez l'ennemi. Êtes-vous prête à collaborer ?

— Je suppose que je n'ai pas le choix, soupire la jeune femme, mais je ne garantis pas que je me souviendrai de tout.



Je crois que les hypermnésiques ont foutu un sacré bordel dans mon cerveau.

— OK, je vais vous laisser reprendre vos esprits jusqu'à ce soir, mais pas davantage. On est pressés par le temps. Il n'est pas exclu qu'Arlon ait expédié des commandos aux quatre points cardinaux. L'armée est sur le pied de guerre, on contrôle systématiquement toute personne susceptible d'être sortie du désert.

Il se lève et quitte la chambre.

Ana reste un long moment à fixer le plafond, essayant de remettre ses idées en place.

Le « rêve » s'obstine à la poursuivre, comme un film passant en boucle. Le choc a été rude car elle avait consciencieusement refoulé le drame, refusant d'y penser. L'enfouissant sous des tonnes d'anecdotes plus récentes. Assez curieusement, quand on l'interrogeait sur son enfance, elle affirmait de façon péremptoire « ne pas s'intéresser au passé ». En fait, à présent qu'elle y réfléchit, elle est très exactement le type de personne que recherche Arlon.

Finalement, le vieux a raison : se souvenir de tout est une malédiction quand les choses se sont mal passées... quand elles se sont bien passées, également, car les souvenirs génèrent une nostalgie qui vous pourrit la vie et vous mène droit à la dépression. Rien de pire qu'un paradis perdu.

Agacée, elle arrache la perfusion fichée dans son bras, se lève et s'approche de la fenêtre. Elle est grillagée et comporte des barreaux. A tous les coups on l'a hospitalisée dans une unité psychiatrique. D'où elle se trouve, elle ne distingue qu'un paysage de bâtiments rébarbatifs, un mur d'enceinte... des types en uniforme vont et viennent dans les allées. Un hôpital militaire, bien sûr ! Étant donné ce qu'elle sait, Carlson ne prendrait pas le risque de la confier à un service public.

Une boule au creux de l'estomac, elle retourne s'allonger. Elle n'est pas convaincue que le colonel lui ait dit la vérité.

Elle finit par sombrer dans une torpeur médicamenteuse brassant des scènes absurdes, dont elle émerge une heure plus tard. Scanboy se tient à son chevet, c'est probablement lui qui

**l'a réveillée en donnant un coup de pied dans le lit parce qu'il en avait marre d'attendre.**

**— Ouais ? fait-elle, c'est à quel sujet ?**

**— Il faut vous lever, j'ai des tas d'examens à vous faire subir, des tas d'éprouvettes à remplir, j'espère que vous aurez assez de sang pour tout ça.**

**— Ha-Ha...**

**Ana se lève. Elle prend alors conscience qu'elle porte l'une de ces ridicules chemises d'hôpital qui s'ouvrent sur les fesses. Scanboy, devinant son embarras, lui tend un peignoir râpé. Le vêtement enfilé, elle le suit dans le couloir. Pas grand monde dans ce couloir. A se demander si elle n'en est pas la seule occupante.**

**Scanboy la fait entrer dans une salle encombrée de centrifugeuses et de microscopes. Elle s'assied tandis que Scanboy prépare son matériel de prise de sang.**

**— Vous semblez aller mieux, fait-il, mais la prudence s'impose. Les hypermnésiques sont à manier avec précaution. A haute dose ils déclenchent des psychoses, des obsessions. Lors des premiers tests on a vu des sujets basculer dans la folie. Ils menaient des conversations avec des gens qui n'existaient que dans leur tête. C'est pour cette raison que j'ai demandé au Colonel Carlson de faire gaffe et de ne pas en injecter des litres aux gens qu'il a ramenés des oasis.**

**Ana sursaute.**

**— L'armée a investi les oasis ? lance-t-elle. Elle a fait des prisonniers ?**

**— Oui. Les commandos ont encerclé Pitt 1, et embarqué tous ceux qui s'y trouvaient. C'était facile, complètement shootés ils ne se sont pas défendus. A l'heure actuelle, nos gars encerclent Pitt 2, mais ils se heurtent à une grosse résistance. Les fidèles d'Arlon ne sont pas vraiment non violents.**

**— Et Pitt 3 ?**

**— Ils ne s'y risqueront pas. L'État-Major sait que le musée est imprenable, c'est une forteresse conçue pour résister à une bombe atomique. D'ailleurs ses caves ont été aménagées dans ce but. La population de l'oasis peut s'y retrancher et tenir la place un an. Le gouvernement ne veut pas s'embarquer là-**

dedans, la Presse s'en mêlerait. Et puis il y a l'affaire du gaz, qui ne doit à aucun prix être rendue publique.

— Bref, si Arlon ne se rend pas, le Président donnera l'ordre de faire péter la crevasse, et l'on mettra la catastrophe sur le compte d'un tremblement de terre...

Scanboy, mal à l'aise, approuve d'un hochement de tête.

— Tout ça ne dépend pas de nous, souffle-t-il. Les décisions se prennent très au-dessus de nos petites personnes. Cette affaire de gaz de combat est une merde sans nom qui colle aux semelles de beaucoup de gens. Ça devait rester secret, hélas Arlon a péché les plombs.

— Je ne pige pas comment on est passés de la calcification à l'amnésie, grogne Ana. Il me semble que je savais tout ça quand j'étais à Pitt 3, mais ça s'est plus ou moins effacé de ma mémoire.

— C'est pourtant simple : l'amnésie n'était qu'un effet secondaire et transitoire de l'inhalation. Elle n'avait a priori aucune importance puisque le mec qui sniffait le gaz se transformait très rapidement en statue.

— Donc, on n'y a pas prêté attention...

— Exact. Le problème vient d'Arlon. Cette histoire d'amnésie lui plaisait bien. Un fantôme personnel, je suppose. Il a donc travaillé à développer cette « aptitude » du produit. Au final, 25 % des victimes gazées sont réfractaires à la calcification mais sensibles à l'amnésie. Une question d'hormones, probablement.

— Ça fait tout de même beaucoup de statues.

— Arlon s'en fout, c'est un partisan de la réduction des populations. Il est persuadé de rendre service à l'humanité.

— J'ai pigé, grommelle Ana. Mais je voudrais savoir pourquoi j'ai oublié tout ça ?

Scanboy s'agite, mal à l'aise.

— C'est la conséquence des intraveineuses d'hypermnésiques. Carlson voulait vous « ramener » à la réalité. Il n'y est pas allé de main morte. Les hypermnésiques ont tendance à faire remonter les souvenirs enfouis, et à leur donner la préférence. En quelque sorte, ils les installent sur le devant de la scène, refoulant les autres dans les coulisses. Ne

vous étonnez pas si vous vous rappelez tout à coup de trucs sans intérêt qui ont eu lieu dans votre petite enfance. C'est normal, ça passera.

— Vraiment ?

— Je l'espère. Je vous l'ai dit, les hypermnésiques à hautes doses provoquent des psychoses hallucinatoires, des obsessions maniaques. Lors des essais sur cobayes humains, on a constaté des cas de schizophrénie. Si vous commencez à souffrir d'hallucinations, prévenez-moi.

— Merci, mais pour le moment ça va. R.A.S.

Ana a conscience de mentir, mais elle préfère ne pas paraître suspecte. Sans doute l'est-elle déjà suffisamment au yeux de sa hiérarchie.

— J'ai l'impression que Carlson se méfie de moi... murmure-t-elle. C'est de la parano ?

Scanboy baisse les yeux.

— Non. Il se contente d'appliquer le principe de sécurité, finit-il par lâcher. Vous avez tout de même vécu près de trois mois parmi ces cinglés, vous avez subi plusieurs lavages de cerveau. Cela dit, vous avez eu une sacrée chance de ne pas vous transformer en statue. Ça prouve que vous faites partie des 25 % de réfractaires. Tous les fidèles d'Arlon sont réfractaires à la calcification, ils constituent une sorte d'élite. Ça fait peur au colonel. Il se dit que vous pourriez avoir été convertie à leurs idées.

Ana sert les mâchoires. Elle vient de comprendre qu'on ne la laissera jamais quitter cet « hôpital ». En réalité, on l'a bouclée dans une prison militaire.

— Vous êtes dans une section spéciale, confirme son interlocuteur, tous ceux qu'on a ramenés des oasis y sont rassemblés. Mais jusqu'à présent on n'a pas réussi à en tirer grand-chose.

— Pas la peine de vous acharner sur eux, les mecs et les filles de Pitt 1 ne savaient rien, ils étaient là en observation. C'était juste un camp de transit où l'on évaluait leurs capacités. Certains finissaient, du reste, par être rattrapés par la calcification. C'est du moins le souvenir que j'en garde.

— Et Pitt 3 ?

— Pitt 3 c'est le sommet de la chaîne alimentaire, les vrais croyants, les purs, la garde prétorienne. Des militants convaincus à 200 %. Ils ne céderont pas un pouce de terrain. Arlon y veillera.

— Vous l'avez bien connu ?

— Non, personne ne connaît vraiment Arlon. Personne n'entre dans le musée. Personnellement, je n'y ai jamais mis les pieds.

— Carlson sera déçu, il attendait de vous des révélations, des plans, le moyen infallible d'investir les lieux.

— Il se trompe. Je ne faisais pas partie des gens dans le secret. J'étais à l'essai, surveillée, on se méfiait de moi... Comme ici, à ce que je vois.

Scanboy ébauche un geste d'excuse.

— Carlson appartient au Renseignement Militaire, souffle-t-il. Il est payé pour se méfier de tout le monde. A côté de lui, les mecs de la C.I.A sont des naïfs. Il ne fait que son boulot. Soyez patiente, quand l'affaire sera réglée il vous relâchera. Je pense qu'il n'y en a plus pour longtemps. Soit ils prennent Pitt 3 d'assaut et emporte la place, soit ils font péter la crevasse et expédient le musée au centre de la terre. Je vous tiendrai au courant.

Il noue un bracelet de caoutchouc autour du biceps d'Ana et entreprend de lui pomper le sang.

La jeune femme occupe le reste de la journée à explorer les lieux. Il n'existe qu'une sortie : l'ascenseur auquel on accède au moyen d'une carte codée. Deux Marines en armes montent la garde de part et d'autre de la porte. Les fenêtres sont toutes munies de barreaux et grillagées. Il y en a de toute manière très peu. Le seul moyen de s'enfuir, éventuellement, serait de passer par le faux plafond et les conduits de climatisation. Mais pour aller où ? L'hôpital se situe au centre d'un casernement militaire entouré de hauts murs. La nuit, des sentinelles patrouillent, accompagnées de chiens. Ana suppose que les contrôles à l'entrée et à la sortie sont très pointus. En outre, il faut envisager que cette caserne est située au milieu d'un trou perdu, à des kilomètres de toute habitation.

Néanmoins, subsiste une possibilité : Ana a entendu à plusieurs reprises le bruit caractéristique d'un rotor d'hélicoptère. Il est donc légitime de supposer qu'une piste d'atterrissage a été installée au sommet de l'immeuble. Serait-il envisageable de se faufiler au dernier étage par le canal de ventilation, et de s'emparer de l'hélico ? Elle a suivi quelques cours de pilotage lors de sa formation. Rien qui permette de faire de la haute voltige, mais elle estime qu'elle serait au moins capable de faire décoller l'appareil. L'atterrissage serait bien sûr plus hasardeux, mais c'est une autre histoire.

Elle s'installe dans la bibliothèque et feuillette des revues pour se donner une contenance. En réalité elle essaye de mettre un plan au point. Ça l'occupe, c'est toujours ça.

Au bout d'un moment, elle sent un regard peser sur elle. Elle lève les yeux. L'homme au masque de squelette se tient dans l'ombre, entre deux rayonnages. Sa chemise est déchirée à la hauteur du nombril, et noire de sang coagulé. Il lui adresse un geste complice de la main... *et disparaît*.

Ana suffoque. La surprise est telle qu'elle a failli se pisser dessus. Elle bat des paupières. Personne entre les rayons. Il n'y a que trois autres lecteurs dans la salle : le bibliothécaire, un inconnu très âgé, et une femme dans la quarantaine. Aucun homme déguisé en Jack O'Lantern. Elle doit se rendre à l'évidence, elle vient d'avoir une hallucination. *Merde !*

L'abus des hypermnésiques va-t-elle la rendre cinglée ? Ce pourrait être une solution commode pour Carlson, un moyen de la retirer de la circulation. Troubles mentaux, inapte au service armé. Direction l'asile des vétérans section des Troubles post-traumatiques, sous-section des agités graves à surveiller. Bref, la prison à perpétuité.

Ses mains tremblent, elle les pose sur ses cuisses. Ne manquerait plus qu'un surveillant la déclare en crise...

Peut-être devrait-elle se méfier de Scanboy ? Le gars paraît bien gentil... mais il obéit aux ordres. Les hypermnésiques ne s'injectent pas forcément, ils existent sous forme de poudre. On peut aisément les mêler à la nourriture, aux boissons, de manière que le sujet les absorbe à son insu.

Serait-on en train de la rendre maboule ?

Penchée sur une autre revue, elle entreprend de récapituler chronologiquement ses aventures des deux derniers mois. Elle n’y parvient pas. Tout se brouille. Scanboy a dit vrai : son passé lointain occupe désormais le devant de la scène. Son enfance, son adolescence l’inondent de détails sans intérêt, mais elle est incapable de se remémorer ce qu’elle a fait la semaine dernière. Ainsi, son escapade à l’intérieur de la crevasse lui paraît floue, irréaliste. Au point qu’elle se demande s’il ne s’agirait pas d’une séquence extraite d’un film d’aventures. Sa première communion, en revanche, lui est restituée avec un luxe de détails extravagant, pour un peu elle s’y croirait. Elle se souvient du menu, des noms des voisins invités à la fête, du temps qu’il faisait, des mots en latin prononcés par le curé alors qu’elle n’a jamais compris le latin de toute son existence. C’est... C’est dingue !

Elle se met à saigner du nez, les gouttes tachent le magazine ouvert sur la table. Sa pression intracrânienne doit frôler l’explosion. Si cela continue, elle va s’effondrer, foudroyée par une embolie.

Elle repousse sa chaise, court aux toilettes et se passe la tête sous le robinet. La douleur reflue. Ça va mieux.

Elle s’assied sur le carrelage, le dos au mur. Au bout d’une dizaine de minutes elle se redresse et titube jusqu’à sa chambre. Elle se garde bien de prévenir Scanboy. D’ailleurs, en y réfléchissant, elle trouve de plus en plus douteux qu’on lui ait filé ce mec dans les pattes. Que fait-il ici, si loin de sa zone d’opération ? A-t-on estimé que, ayant déjà eu affaire à lui, elle lui ferait aveuglément confiance ?

Ce n’est pas à exclure.

Elle se sent très fatiguée mais lutte contre le sommeil pour ne pas courir le risque d’y rencontrer de nouveau l’homme au masque de squelette, Alejandro, son père. Son père qu’elle a assassiné.

Quand une infirmière ouvre la porte pour lui annoncer qu’elle peut se rendre au réfectoire, elle sursaute. Elle n’a pas vu passer les heures. Or, les fous sont incapables d’évaluer l’écoulement du temps, lui a-t-on dit un jour. Ce n’est pas rassurant.

Elle se lève et, drapée dans la robe de chambre informe, prend le chemin de la cantine. Les tablées y sont surveillées par des serveuses aux allures de gardiennes de prison, ce qu'elles sont probablement. Les infirmières déposent devant chaque patient les comprimés qu'ils sont censés avaler.

La nourriture est insipide. Ana l'avale mécaniquement. Soudain, elle sursaute. Elle vient de reconnaître Nickie dans le fond de la salle. Nickie, celle qui jouait les bonnes hôtessees à Pitt 1. Son regard atone proclame qu'on l'a assommée de tranquillisants. Qu'importe ! Ana doit essayer de prendre contact.

Le repas expédié, on les pousse dans la salle de détente où trône un téléviseur, ainsi que des tables de bridge, un baby-foot, et des dizaines de chaises alignées comme au cinéma devant l'écran où défilent les images d'une antique et inoffensive comédie ayant Doris Day pour vedette.

Ana profite de la bousculade pour se rapprocher de Nickie et s'asseoir à côté d'elle.

— Hé ! souffle-t-elle. Tu me remets ? J'étais à Pitt 1. C'est toi qui m'a accueillie. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Plus bas, tu vas nous faire repérer, chuchote la femme brune sans tourner la tête. Je t'ai reconnue moi aussi. J'ai la tête comme une pastèque, ils m'ont injecté tout un tas de saloperie. Du sérum de vérité sans doute, mais je ne savais rien d'intéressant. Ils ont donné l'assaut en pleine nuit. Ils étaient très remontés contre nous. J'ai bien senti qu'ils auraient aimé qu'on leur donne un prétexte pour nous flinguer. Ils portaient des masques respiratoires. Ils ont mis le campement sens dessus dessous, mais il n'y avait rien à trouver. Alors ils nous ont ramenés ici, pour nous interroger... Les cons ! A Pitt 1 on n'est pas dans le secret des dieux.

— Et Pitt 2... ça va là-bas ?

— J'ai écouté les soldats qui parlaient entre eux. D'après ce que j'ai compris, les commandos de Marine se sont fait joliment torcher. Ils ne s'attendaient pas à ça. Bien fait pour leur gueule !

Elle se tait car une surveillante approche. Ana fait semblant de fixer la télé. Personne ne rit aux gags qui défilent



sur l'écran. Les dialogues des acteurs sont surjoués, irréels. Les couleurs trop vives font mal aux yeux. La matonne partie, Ana revient à la charge :

— Ils vous ont fait des injections hypermnésiques ?

— Non, lâche Nickie. Ils s'en foutent de notre passé, ce qu'ils veulent c'est des détails qui leur faciliteraient l'invasion : des plans, des localisations. A Pitt 1 on ne sait rien de tout ça... Ils ont essayé de bombarder Pitt 2, les cons ! Grâce au ciment des morts, les baraques en sont ressorties intactes ! C'est pas joué pour eux. Les médias commencent à s'y intéresser, alors ils racontent à qui veut l'entendre que c'est un repaire de terroristes.

Elle se tait car la surveillante vient de faire demi-tour. Ana décide d'abandonner. Nickie n'est pas, de toute manière, l'interlocutrice idéale.

Le mot « Fin » sonne le glas de la période de détente, chacun doit retourner dans sa chambre et prendre sagement ses somnifères. Ana imite les autres « malades » en traînant les pieds et se tenant voûtée, comme si les tranquillisants l'assommaient. Elle ne doit surtout pas paraître en forme aux yeux des gardiens.

Une fois allongée sur son lit, elle réfléchit aux possibilités qui s'offrent à elle. Celles qu'elle entrevoit sont irréalistes. A part une fuite en hélicoptère, rien n'est envisageable. Encore n'est-elle pas réellement sûre de savoir piloter l'appareil. Elle a appris sur de vieux engins ; saura-t-elle s'y retrouver sur un tableau de bord moderne ? On lui a toujours répété qu'un hélicoptère était beaucoup difficile à piloter qu'un avion car on doit sans cesse équilibrer les rotations horizontales et latérales, faute de quoi l'engin se transforme en toupie... et s'écrase.

Elle est en train de réviser mentalement la marche à suivre quand la porte de sa chambre s'entrebâille. C'est Scanboy. Il paraît agité.

— Venez ! vite ! chuchote-t-il, il faut que vous veniez voir ça !

Ana bondit du lit et le suit, oubliant la robe de chambre ce qui la laisse fesses à l'air, mais elle s'en moque.

Scanboy la fait pénétrer dans son labo. Là, au milieu des microscopes, un ordinateur diffuse un bulletin d'informations. Elle doit tendre l'oreille car le son est très bas.

— Ils le repassent en boucle, précise le garçon, c'est le scoop de la soirée.

Une image du désert emplît l'écran. Le paysage a été filmé depuis un drone ou un hélicoptère. On y voit la faille zigzaguer à travers les dunes, telle l'échine d'un serpent géant dont la crête vertébrale affleurerait la surface du sable.

— On le savait déjà, commente le présentateur, depuis trois mois, l'accès au désert était prohibé et sous contrôle de l'armée. L'espace aérien interdit, et les villes se trouvant à proximité évacuées l'une après l'autre. C'était, selon l'Agence de Sécurité Publique, une question de santé, car la faille, agitée de mouvements tectoniques profonds, refoulait à la surface des gaz toxiques et des microbes dangereux datant des premiers âges de l'humanité. Aujourd'hui, ce qu'on redoutait s'est produit ! Un tremblement de terre a ouvert la faille dont les bords opposés se sont écartés de plus de cent mètres ! C'est, chers téléspectateurs, un spectacle d'apocalypse qui va se dérouler sous vos yeux ! Une catastrophe comme on n'en a jamais vue depuis l'aube des temps ! Filmé en exclusivité par les drones de notre chaîne, vous allez voir la Terre s'ouvrir sous vos yeux !

— Ils ont fait péter les bombes ? C'est ça ? lance Ana.

— Oui, souffle Scanboy dont le visage luit d'une mauvaise sueur. Ils ont échoué à prendre Pitt 2, quant à Pitt 3, n'en parlons pas.

Ana se penche vers l'écran. L'explosion est à peine perceptible en surface car toute sa puissance a été dirigée vers les profondeurs. Un travail d'expert. C'est tout juste si elle se signale par des geysers de sable. De toute façon, le drone va trop vite et vole trop haut pour puisse se douter de quelque chose. Ce qui frappe, c'est l'ouverture soudaine du sol, cet entrebâillement titanesque aux allures de mâchoires béantes. Le vacarme doit être épouvantable mais la bande son ne le restitue pas dans son ampleur. La terre se fend, avalant des tonnes de sable qui ne parviennent nullement à combler ce

gouffre en constant élargissement. La première oasis est avalée, la seconde bascule dans le gouffre en se désarticulant comme un jeu de cubes dans lequel on aurait donné un coup de pied. Encore une fois, l'image retransmise par le drone gomme les détails. A cette distance, impossible de voir si les lieux étaient habités. Enfin apparaît le musée et sa palmeraie. L'énorme bâtiment sombre par la poupe, à la manière d'un paquebot. Sa masse énorme s'arrache du sol en emportant les fondations. Durant quelques secondes on se plaît à penser que ce coin de béton armé va rester coincé dans la gueule du monstre tellurique, mais non ! La faille s'élargit encore, le bâtiment disparaît à son tour, guère plus résistant qu'une boîte de conserve entre les mâchoires d'un crocodile. La poussière aveugle l'objectif du drone, tout devient jaune.

— Je vous rassure, chers téléspectateurs, reprend le présentateur. Les bâtiments que vous venez de voir avalés par la crevasse étaient inhabités depuis des décennies. Il s'agissait d'anciens *pueblos* datant de la Ruée vers l'Or, quant à cette grande bâtisse, ce fut dans les années 30, un musée qui fit faillite et qui, depuis, servait surtout de terrier aux coyotes et autres prédateurs du désert. Il n'y a donc à déplorer aucune perte humaine et...

Scanboy coupe le son.

— C'est fini, dit-il. L'affaire est classée. Arlon a sombré avec son vaisseau amiral. Les cuves de gaz s'embraseront au contact du magma. Les travaux de ce cinglé n'existent plus. Vous allez pouvoir sortir. On vous fera signer un contrat de confidentialité, et c'est tout.

— Vous croyez ?

— Bien sûr. Et même, si vous parliez, si vous alliez raconter la vérité aux journalistes, vous passeriez pour une folle. Personne n'aurait envie d'y croire parce qu'admettre la vérité les terroriserait. On sait bien que les complots, ça n'existe pas. Le gouvernement, les télévisions, les journaux, tout le monde nous le répète à longueur d'année. Pourquoi ne pas leur faire confiance, c'est tellement plus rassurant ?

23.

La pièce est petite, en béton gris. Elle ne comporte aucune autre ouverture qu'une porte blindée. Au centre : une table d'interrogatoire de police. Un vieil homme y est attaché par une chaîne reliée aux menottes qui lui enserrant les poignets.

Il ne semble nullement angoissé par sa situation et ne présente aucune trace de mauvais traitements.

La porte s'ouvre, le colonel Carlson entre, un mince dossier à la main. Il s'assied en face du vieillard.

— Comment vous sentez-vous Albrecht ? s'enquiert-il. Vous avez soif ? Vous désirez quelque chose ?

— Je m'appelle Arlon, corrige le vieux.

— Cessons ces simagrées, grogne Carlson sans cacher son agacement. Nous avons passé l'âge des déguisements de bande dessinée. Nous nous connaissons depuis longtemps, vous et moi. Tout allait bien jusqu'à ce que vous dérapiez et partiez dans ce délire infantile dans lequel vous jouiez le rôle du nouveau messie. Il est temps d'arrêter les conneries. J'ai là, dans ce dossier, une lettre du Président qui vous amnistie de vos crimes de félonie et de complot contre l'État à condition que vous rentriez dans le rang. Autrement dit : vous retournez gentiment dans votre labo et nous passons l'éponge.

Le vieillard ne répond pas. Il semble ailleurs.

— Merde ! s'emporte Carlson. Arrêtez de déconner et de jouer les séniles, sinon on vous boucle dans le plus dégueulasse des hospices pour fous dangereux qu'on pourra dénicher et vous finirez vos jours au milieu des pires cinglés de la Terre qui vous infligeront tous les sévices sexuels qui leur passeront par la tête. Votre âge avancé ne vous protégera pas d'eux, ne vous faites aucune illusion !

— Vous n'avez pas le droit... proteste Arlon.

— Et vous, vous estimiez avoir le droit, peut-être, de rendre amnésique 25 % de la population des États-Unis, et de changer en statues les 75 % restants ? Soyez sérieux. On vous a tiré de la mélasse à temps. En fait JE vous ai sauvé la mise en envoyant un hélicoptère et une équipe vous sortir du musée juste avant que la faille ne bouffe le bâtiment ! Il me semble que vous n'avez pas dit non quand vous avez entendu péter les charges, je me trompe ?

Arlon baisse le nez.

— J'ai paniqué, avoue-t-il. Je le regrette à présent. L'instinct de survie, un réflexe primal, on ne peut rien contre, c'est inscrit dans l'ADN.

— Primal, mon cul, oui ! gronde le colonel. Voilà le pacte que nous allons conclure. Vous allez reprendre vos travaux sur le gaz de calcification. Sérieusement, cette fois. On vous trouvera un labo quelque part dans un coin perdu, en Alaska par exemple. Je sais que votre marotte c'est l'amnésie. Nous acceptons que vous y consacriez vos loisirs, on ne sait jamais, ça peut servir à neutraliser des témoins gênants, des sénateurs ou des journalistes trop curieux, par exemple... Mais je ne veux plus de confusion. Vous devrez définitivement séparer l'amnésie de la calcification. Les deux effets devront être indépendants. Je me fais bien comprendre ? Je veux deux gaz bien distincts, un pour chaque produit. La calcification restant le projet le plus important, cela va de soi. Si vous avez besoin de cobayes humains, vous pourrez piocher à votre guise dans le cheptel des prisons. Les condamnés à perpétuité nous coûtent cher en alimentation et frais médicaux. Autant qu'ils servent à quelque chose. Si vous les tuez, nous les déclarerons morts d'un infarctus, c'est courant et ça n'étonne plus personne. L'overdose fait également très bien en conclusion des autopsies. Bref, comme vous le voyez, on se met en quatre pour vous faire plaisir. Mais si vous déconnez encore, on vous injecte un litre de votre produit amnésiant et on vous abandonne sur une route, en caleçon !

« Vous êtes un génie *Arlon*, mais vous êtes chiant, et la patience du Président à des limites. En plus vous êtes vieux, généralement, la règle veut qu'on n'investisse pas des sommes aussi énormes sur un type âgé qui peut claquer d'un jour à l'autre. Vous êtes un privilégié, est-ce que vous en avez conscience, oui ou merde ?

Carlson pose le dossier noir sur la table, l'ouvre, dévoilant un document portant les armoiries de la Maison Blanche. Puis il sort un stylo et le pousse vers la main droite du vieux.

— Réfléchissez, martèle-t-il, songez que si vous crevez demain, c'est un petit con d'universitaire qui reprendra vos

travaux, les merdouillera à sa guise... avant de leur donner son nom. Je pense que vous vous en retournerez dans votre tombe, alors profitez du temps qui vous reste pour achever ce que vous avez commencé.

Arlon se saisit du stylo et signe au bas de la feuille. Son geste est ferme, et n'évoque en rien celui d'un vieillard.

24.

Ana a quitté l'hôpital militaire, on l'a renvoyée chez elle. Mise en disponibilité. Elle doit attendre une nouvelle affectation qu'elle obtiendra si, toutefois, au terme d'un examen médical et psychologique, elle est jugée apte au service armé. Ce qui n'est pas joué d'avance.

Elle est rentrée à L.A.

A Venice, elle a repris possession du petit appartement qu'elle loue non loin du Sidewalk. Elle éprouve une certaine difficulté à admettre que tout est fini. Classé « secret défense », lui ont-ils répété en lui faisant signer un accord de confidentialité.

Dans les médias on ne parle déjà plus du « tremblement de terre du siècle » qui a fendu le désert en deux et avalé comme un amuse-gueule un bâtiment pesant plusieurs millions de tonnes. On répète que la menace des gaz toxiques vomis par les abîmes est désormais écartée. Et si quelques scientifiques s'obstinent à ergoter sur la composition incertaine de ces fameux gaz, c'est sans importance car personne ne les écoute. Les populations évacuées sont, elles aussi, rentrées chez elles. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Youpi.

Ana a donc quitté le centre hospitalier militaire avec, en poche, un flacon de comprimés censés lui apporter un sommeil sans rêves.

— Avec ça, a assuré Scanboy, vous dormirez comme un bébé. C'est clean, il n'y a aucune accoutumance, prenez-en un au coucher, et un autre si vous vous réveillez au cours de la nuit. Vous avez besoin de beaucoup dormir pour vous remettre la tête à l'endroit. Si vous avez un problème, n'hésitez pas à m'appeler. OK ?

Mais, lorsqu'elle a ouvert la porte de son appartement, Ana a éprouvé une curieuse impression, comme si le signal « danger » se mettait à clignoter dans sa tête. Elle ne sait pas pourquoi.

Il lui a semblé que certains objets avaient été légèrement déplacés. Elle est très méticuleuse, certains diraient maniaque, mais en l'occurrence elle est certaine d'avoir raison. Même si celui qui a effectué la perquisition s'est montré compétent, il a commis des erreurs que seule Ana est en mesure de repérer. La distance entre deux bibelots, par exemple qui sont, à présent, trop près l'un de l'autre. Il ne s'agit que de quelques millimètres, soit, mais pour l'œil exercé d'Ana la différence est évidente.

Elle en a la confirmation à plusieurs reprises. En tant qu'éclaireuse experte elle a l'habitude de lire les signes infimes qui l'entourent. On est venu, on a fouillé. Que cherchait-on ? *A moins...* A moins qu'on ait apporté quelque chose ? Quelque chose de compromettant.

Dès la porte fermée, elle se livre à une fouille en règle. Elle s'attendait à trouver de la drogue, en quantité assez importante pour la faire condamnée à une longue peine de prison... et donc la mettre hors circuit pendant une ou deux décennies. Mais non, rien de tel. La farine entreposée dans ses placards est bien une honnête farine, sans plus.

Elle commence à se dire qu'elle vire parano quand lui vient l'idée de vérifier le pistolet automatique qu'elle garde caché sous son lit. C'est un vieux *.45 Military Model* des années 50 que lui a vendu un sergent instructeur qui partait à la retraite. « Un souvenir du Viêt-Nam. » prétendait-il. L'arme est maintenue sous le sommier au moyen d'une pince à ressort qui permet de l'empoigner facilement en cas de besoin. Une femme seule doit prendre ses précautions, non ? La règle d'or c'est « toujours avoir des tampons périodiques et un flingue chargé à portée de main ».

Elle éjecte le chargeur, qui est plein, démonte l'automatique pour vérifier qu'aucune pièce n'a été limée. Pour un professionnel il est assez facile de rendre inutilisable un pistolet en lui conservant un air de « bonne santé », il suffit

d'ôter un ressort, de raccourcir un percuteur et le tour est joué. Mais là, non, tout est nickel. C'est alors qu'elle s'apprête à engager le chargeur dans la crosse, que le doute la saisit. D'un coup de pouce elle éjecte les munitions. Les balles lui paraissent bizarres. *Trop légères*. Elle n'a pas besoin de les peser pour comprendre que les étuis ne contiennent aucune charge de poudre. Ainsi, si elle essayait de tirer, aucun projectile ne sortirait du canon faute de propulseur !

Pourquoi a-t-on pris la peine de remplacer les munitions ? Pour la désarmer, tiens ! Pour qu'elle soit infoutue de se défendre lorsqu'on viendra l'éliminer. On sait qu'elle est capable d'entendre le moindre bruit suspect, de repérer le plus petit grincement. Elle a autant d'oreille qu'un chat. Celui qui compte s'introduire dans l'appartement veut éviter de se prendre une balle entre les yeux, il a donc préparé le terrain.

Elle s'y attendait. Elle n'est pas aussi naïve qu'ils se l'imaginent. Elle en sait trop, il n'est pas question de la laisser en vie. Ils estiment surtout qu'elle n'a plus toute sa tête et qu'elle pourrait se mettre à bavarder à tort et à travers. Certains journalistes d'opposition, guère convaincus par la fable du tremblement de terre, seraient tentés de lui prêter une oreille attentive. Mieux vaut prendre ses précautions.

Qu'ont-ils prévu de faire ? Elle se rappelle soudain le flacon de somnifères que lui a remis Scanboy. Bien sûr ! Ils attendront qu'elle soit tombée dans les vaps pour intervenir. Le scénario classique du suicide est ce qu'il y a de plus crédible. Victime de stress post-traumatique, la victime — qui sortait tout juste d'un service psychiatrique de l'armée — se gava de tranquillisants avant de se pendre ou de s'ouvrir les veines dans sa baignoire.

La chose faite, on efface les traces, on remet de vraies balles dans le chargeur, et on s'en va. Ni vu ni connu.

Ana s'assied sur la moquette. Toutes ces données, mises bout à bout, semblent indiquer que « l'intervention » sera pour ce soir. Elle n'est pas surprise, elle trouvait bizarre qu'on la remette aussi facilement en liberté, mais il est indéniable qu'aujourd'hui elle ne leur sert plus à rien. Elle constitue un poids mort, un danger potentiel. Elle n'a jamais su, réellement,



à quel service parallèle appartenait Carlson. Certes, il l'a reçue dans le bureau qu'il occupe à L.A. au Service Central des Armées, mais cela ne prouve pas grand-chose. Tout agent a besoin d'une couverture officielle, respectable. Il est à présent évident que Carlson n'est pas uniquement un militaire en fin de carrière, un planqué qui attend la retraite en compulsant de vagues dossiers statistiques.

Elle se redresse, va dans la cuisine pour préparer un plein pot de café cubain, très fort. Il n'est pas question de dormir, et encore moins d'utiliser les pilules offertes par Scanboy. D'ailleurs elle n'a pas envie de dormir, l'approche du danger lui a donné un coup de fouet salvateur. Elle s'installe devant son fauteuil télé pour siroter sa première tasse de café. Elle attend la nuit.

Malgré tout, elle sombre dans la torpeur. Elle rêve de l'homme au masque de squelette. Il se tient debout dans un angle du salon, mais cette fois elle n'éprouve aucune peur. Elle sent qu'il ne lui veut pas de mal. Il est venu jouer les sentinelles pour la réveiller en cas de danger. Devenus complices, ils attendent l'ennemi pour l'éliminer.

Elle reprend conscience alors que le soleil se couche. Elle se passe de l'eau sur le visage, puis s'applique, à l'aide d'un polochon, à simuler la présence d'un corps dans le lit. Pour figurer le tableau, elle pose le flacon de somnifères sur la table de nuit, à côté d'un verre d'eau. Voilà, la mise en scène est plausible.

Elle allume toutes les lumières, va et vient devant la fenêtre, offrant un spectacle d'ombres chinoises. Elle ne doute pas que l'exécuteur attende déjà en bas, dans la rue, guettant le moment où elle sera couchée et profondément endormie pour intervenir. Peut-être se contentera-t-il de lui injecter une solution létale de barbituriques. Pas de piqûre visible, non, il plantera l'aiguille de la seringue dans l'anus ou le vagin, là où il sera difficile de repérer une infime blessure sur la muqueuse. C'est plus sûr que les suppositoires de poison qui, en fondant, peuvent laisser des traces, mais qu'on utilisait beaucoup pendant la Guerre froide.

Elle s'habille en noir des pieds à la tête, puis, d'un tiroir de la cuisine, sort un couteau à découper. Alejandro lui a appris où frapper dans les reins pour paralyser l'adversaire. Cela correspond, paraît-il, à un plexus nerveux très fragile. La victime, tétanisée, ne peut même plus crier.

Ensuite, elle traîne le fauteuil dans un angle de la pièce, de manière à pouvoir surveiller la chambre. Elle sait que l'homme au masque de squelette jauge le moindre de ses gestes et l'approuve d'un hochement de tête. Elle croit presque l'entendre chuchoter : « C'est bien, ma fille, c'est bien. »

Puis elle éteint les lumières dans le reste de l'appartement, ne laissant qu'une veilleuse dans la chambre. Elle attend encore trente minutes, puis éteint également cette dernière source lumineuse. Le tueur embusqué dans la rue a évidemment suivi la manœuvre. Il est d'ores et déjà persuadé que sa future victime dort à poings fermés.

Ana s'embusque derrière le fauteuil. Elle répète les mouvements qu'elle devra accomplir. Ses articulations et ses muscles répondent au quart de tour. Elle est en pleine forme.

Elle attend.

Une heure s'écoule avant qu'elle ne repère un bruit ténu en provenance de la serrure. Quelqu'un est en train d'ouvrir la porte. Il est doué, très silencieux, mais pas encore assez pour une éclairieuse dressée à détecter et identifier le moindre son dans la nature.

Les lumières de la rue permettent à la jeune femme de discerner la silhouette de l'homme qui progresse à pas lent sur la moquette. Il s'immobilise une seconde, sort une lampe-stylo et éclaire brièvement la chambre. La forme, roulée en chien de fusil sous les draps, achève de le convaincre que l'affaire se présente bien. Il met la main dans poche, en sort quelque chose, et fait un pas en avant.

A cet instant, Ana bondit de sa cachette et le poignarde dans les reins. Il se cabre, paralysé par la douleur, puis s'effondre sur le tapis, incapable de la moindre réaction. Ana le retourne sur le dos, et plonge la lame dans le défaut de la

clavicule, atteignant le cœur presque en droite ligne. La victime s'immobilise. C'est fini.

Elle allume la lumière, se penche sur le cadavre. C'est Scanboy. Elle aurait dû s'en douter. Sur la moquette : une seringue équipée d'une longue aiguille, comme elle l'avait prévu.

Elle ouvre un placard, en sort une bâche en plastique dont elle enveloppe le corps. Inutile que le sang s'infiltré entre les lattes du parquet et s'en aille tacher le plafond des voisins du dessous.

Elle attend un moment, au cas où Scanboy n'aurait pas agi seul, mais elle n'y croit pas. On a beaucoup plus de chance de passer inaperçu si l'on ne s'encombre pas d'acolytes. Et puis, tuer une femme seule, c'est à la portée d'un débutant, non ?

Dans la cuisine, elle lave soigneusement le couteau puis le sèche avec un torchon. Après quoi, elle ouvre une boîte de conserve et mange la nourriture froide, à la façon des soldats qui ne peuvent envisager de faire du feu. Dans les heures qui suivent elle va dépenser beaucoup d'énergie, elle a donc besoin d'emmagasiner des calories.

Dans la chambre à coucher, elle récupère le sac de survie que tout habitant de Los Angeles se doit de tenir prêt en cas de tremblement de terre. Elle prend le colt, sous le lit, et le glisse dans le sac en même temps qu'une boîte de balles neuves, car elle ignore si elle pourra remettre les pieds chez elle. Elle doit donc se préparer à fuir. Toutefois, si elle réussit son coup, elle reviendra sur ses pas et se débarrassera du corps de Scanboy en l'abandonnant dans une ruelle du voisinage. Les agressions sont monnaie courante à L.A. Une de plus, une de moins...

Elle s'installe dans le fauteuil, met son réveil à sonner, et s'abandonne au sommeil.

La sonnerie la tire du néant trois heures plus tard. Elle se lève, boit une nouvelle tasse de café, puis quitte l'appartement en verrouillant soigneusement sa porte.

Négligeant l'ascenseur, elle prend l'escalier de service. Elle a décidé de gagner, à pied, la rue où se dresse l'immeuble du Service Central des Armées. Une administration qui, officiellement, n'a rien de stratégique et se contente de gérer

les besoins en fournitures, matériel, ainsi que leur acheminement à travers le monde. La plupart des employés sont d'anciens officiers d'Active qui pantouflent en attendant la retraite. La planque idéale pour quelqu'un travaillant dans un service parallèle inconnu du grand public.

Ana marche lentement, d'un pas souple. Elle s'arrête à un distributeur bancaire et vide son compte. Puis elle laisse négligemment tomber sa carte et s'éloigne. Un petit malin la ramassera et tentera de l'utiliser ici et là, générant autant de fausses indications sur le trajet qu'Ana suivra en réalité.

A cet instant, elle est bousculée par des enfants affublés de déguisements monstrueux, et elle comprend que c'est aujourd'hui Halloween. Elle l'avait oublié.

Sur son chemin, plusieurs boutiques ont remplis leur vitrines de chapeaux de sorcière, d'araignées, de fantômes et de citrouilles ricanant hideusement. L'une d'elles propose des masques de squelette. Ana y voit un signe du destin. Elle entre, en achète un, et s'en affuble. Dans la rue, personne ne lui prête attention. C'est le jour des monstres, les Frankenstein et les Dracula sont légion. *El Día de Todos los Santos...* comme on disait dans son enfance.

Elle s'embusque dans le jardin public qui fait face au bâtiment des Services Généraux. Il va bientôt être midi, c'est l'heure à laquelle le colonel Carlson s'offre rituellement un déjeuner dans le restaurant italien du coin de la rue.

Elle traverse, afin de se positionner au bas de l'escalier de marbre. Elle s'assure que le couteau joue librement dans sa poche. Elle n'a pas à attendre longtemps. Carlson pousse la porte à tambour et sort. Il est en civil, quelqu'un lui emboîte le pas. Un vieil homme qui flotte dans un trois pièces J.C. Penney. C'est... C'est Arlon !

Tous deux semblent absorbés dans une discussion importante et ne prêtent nulle attention à ce qui les entoure. Côte à côte, ils prennent la direction du restaurant italien. Ana leur emboîte le pas. Quand elle est suffisamment proche, elle sort le couteau et poignarde Carlson au creux des reins. Foudroyé, il tombe à genoux sans même pousser un cri. Arlon, lui, se retourne. Écarquille les yeux en se découvrant face au

masque de squelette. Ana le frappe à l'abdomen. Trois fois. La lame, déjà huilée par le sang de Carlson, entre et sort avec fluidité. Un vrai plaisir.

Le vieillard s'écroule en poussant un couinement de chiot à qui on vient de marcher sur la queue.

Ana remet le couteau dans sa poche et s'éloigne d'un pas régulier. Autour d'elle, les enfants déguisés hurlent : « Des friandises ou un mauvais tour ! »

Ana se sent bien. Personne n'essaye de l'arrêter.

Elle songe que la rue est remplie de faux monstres masqués alors que les deux vrais monstres qu'elle vient de supprimer s'y promenaient à visage découvert. Ironie du sort ?

Les enfants crient : « Des friandises ou un mauvais tour ! »

Au loin, une sirène de police se met à hululer.

Ana s'en fiche, elle a fait ce qu'elle devait faire. Le temps de quatre coups de couteau elle est redevenue Hasha-Ka-Nawati, ou, comme la surnommait son père : *celle qui éventre les loups avec ses dents.*

A suivre...